

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps. Each original is also photographed in one exposure and is included in reduced form at the back of the book.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

UMI

**A Bell & Howell Information Company
300 North Zeeb Road, Ann Arbor MI 48106-1346 USA
313/761-4700 800/521-0600**



Université d'Ottawa • University of Ottawa

ONIRISME ET HISTORICITÉ

par

JACQUELINE BEAUGÉ-ROSIER

Département des lettres françaises

Faculté des arts

Thèse présentée à l'École des études supérieures

de l'Université d'Ottawa

en vue de l'obtention de la Maîtrise ès arts (Lettres françaises) : M.A.

Ottawa - 1996

Jacqueline Beaugé-Rosier, 1996.



**National Library
of Canada**

**Acquisitions and
Bibliographic Services**

**395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

**Bibliothèque nationale
du Canada**

**Acquisitions et
services bibliographiques**

**395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

Your file / Votre référence

Our file / Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced with the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-20902-4

REMERCIEMENTS

Je remercie Monsieur Patrick Imbert pour sa disponibilité et l'aide précieuse qu'il m'a apportée au cours de l'élaboration de cette thèse. Ma gratitude s'adresse également à Jude Gardy Jean-François, à Érich René, et à tous les natifs-natals d'Haïti, parents et amis, pour leur encouragement, leur soutien et leur sollicitude.

Dédicace

***À ma fille Sandra,
à ma famille,
à tous les enfants nomades
du soleil, de l'eau,
de la terre et du vent,
pour les temps insulaires
de la mémoire.***

INTRODUCTION

Autour de l'image littéraire, *Les yeux de l'Anse du Clair*, qui fonde et anime son propre réseau de correspondances imaginaires, évolue avec ses antagonismes et ses clivages idéologiques, l'histoire romanesque d'un monde enchanteur, en proie au malaise. Fruit des réflexions théoriques sur la pratique de la métaphore initiatrice, la recherche s'articule à ce paradoxe du paradis et de l'enfer insulaires qui joue de l'onirique à l'historique.

En six étapes réparties sur cinq chapitres, les réflexions poétiques font la genèse des théories liées à l'imaginaire (chap.1), décrivent les modes d'organisation et de fonctionnement de l'image littéraire dans la fiction (chap.2), parlent des techniques constitutives de la métaphore d'invention, comme titre symbolique, sujet et oeuvre, et comme outil de la méthode (chap.3, partie 1), évoquent la nature latente des dissensions qui vont nourrir la trame du récit (chap.3, partie 2), inventorient les thèses métaphysiques sur l'historicité, le mythe et le réalisme merveilleux, adaptées à l'imaginaire haïtien. Ces thèses devront soutenir, d'une part, la structure des métaphores hybrides et nomades de l'oralité onirique et orienter, d'autre part, l'itinéraire de la démarche symbolique (chap. 4) pour asseoir, en définitive, tout le sens d'un discours de la dérive insulaire, qui de même que les personnages, est conditionné par l'amertume de l'anthropophagie culturelle (chap.5).

Quant à la constitution de l'oeuvre, elle s'est avérée le parcours symbolique d'un regard, médiateur d'une parole prédictive, dite parabole insulaire, qui, comme

personne-discours, raconte le mode songé, dialogue avec les mythes, les rêveries et les errances du cosmos natal, les investit et les transforme.

D'entrée de jeu, la saisie de cet univers s'énonce comme fonction d'assumer l'apologie d'un songe-récit qui oscille entre les pôles ambivalents de l'histoire d'une Caraïbe douce-amère et sa configuration mythique.

Quelle est donc, pour le prétexte de la parabole insulaire, la place assignée à cette terre de grâce et de chute, si ce n'est, insidieusement dénoncée, la fable poétique d'une mer méduse et bergère, qui, de mémoire d'homme, aurait généré la géhenne et l'éden d'un pays du bout du monde? Quelle est-elle, par rapport à son exclusion de l'héritage, cette Caraïbe douce-amère, si ce n'est, habilement caricaturée, textuellement, enseignée, la terre des dérives, la bien-nommée Rose des Vents fauves, (p.132), où l'angoisse, telle une bête cancéreuse, sévit avec la peur et le conflit, où la trame des péripéties monstrueuses aurait mesuré et mesure encore la substance composite d'un peuple différent?

À l'égard des significations, le jeu des métaphores de la hantise et de l'interdit qui départage la sournoiserie des mythes négatifs et les croyances naïves ou taboues, met en exergue le fonds inconscient de l'être (le meilleur et le pire) pour conjuguer la théorie dualiste de la narration: rêve insulaire / réalité historique. Ce double mouvement conflictuel, que transposent les métaphores de l'ostracisme et du déphasage ambiants, structure la configuration de la malédiction originale: la zombification, la mort lente et l'anéantissement d'une nation. Une telle stéréotypie culturelle, retrace, d'une part, une géographie de l'écart et de la déviation qui draine les sens multiples de la parole insulaire et décode, d'autre part, une pseudo-leçon

de grammaire théogonique et théurgique, qui tend à renverser la surcharge du cauchemar. Ainsi le rêve intemporel, où le statut du référent peut apparaître sous les attributs du vent grand diseur, de présence invisible, et s'illustrer comme être-synthèse, personne — non personne, se définit en fonction du substrat haïtien et de ses mutations. À partir de ces repères et de leur amplitude, la dynamique de l'oeuvre pourrait être vue comme système d'analyse d'une lecture-rêverie, lieu d'affichage d'une entité complexe, le corps social haïtien, qui comme être et objet parodié, s'approprie les structures animiste et fantasmagorique de l'ange et de la bête, de la menace et de l'horreur.

Dès lors, il est à prévoir que la portée ontologique du roman découle d'une urgence humanitaire: celle d'exalter, par la littérature, l'histoire d'un pays soumis à d'obsédantes métamorphoses. Par extension, le cosmos d'yeux, où se déclenche la saga des dérives, aurait démasqué le je de la réflexion consciente, et l'aurait ramifié pour l'incorporer au *nous* collectif de la tourmente et à l'indiscernable *on* de la rumeur. D'où le semblant de neutralité ou soi-disant désaveu d'un discours d'incitation dont le mérite serait d'articuler la syntaxe de l'énonciation d'après les règles d'un langage prégnant, mythifié et mystificateur. Il s'agit des procédés de la ruse narrative où parfois le *vous* se fait l'écho du *je* discursif en se dissimulant derrière le masque du regard.

Déclarer alors comme acteur et participant de l'événement que "tout se passa comme si c'était écrit" (p. 57), puis paraphraser le constat des méfaits en s'exclamant: "Et le voilà qui vous fixe avec des yeux de poisson frit! On est déjà vraiment bien cuits" (p. 83) inclut le voeu d'assigner à un auditeur externe au débat,

le rôle d'interprète ou d'arbitre.

À l'évidence, la question de fatalité prédicative laisse soupçonner une certaine forme de lecture anticipée: une telle hypothèse suggère que toute adhérence au procès imaginaire se fait par induction. À cause de ces incidences psycho-sémantiques, le discours du roman qui s'organise de lui-même, se différencie tant par la structure de l'espace mythique que par la démesure des fables et des réalités avérées. À telle enseigne, la fantasmagorie archétypale de la tête sans corps, qui, par exemple, a promené dans le roman les signes traumatisants d'un sous-conditionnement fantomatique, n'est pas une reproduction simpliste de fantasmes pervers. À la vérité, la phénoménologie des êtres baladeurs ou des monstres errants, coordonnée à l'idée de spectre, de zombi ou mort-vivant, a pour impact d'exposer à la connaissance les motifs de la réclusion arbitraire d'une nation dépersonnalisée. Cette manière d'affubler le paradoxe haïtien n'est pas offerte en guise de recettes magiques ou de litanies propitiatoires, dont l'unique dessein serait d'exhumer les schèmes sédimentaires de la déshumanisation. Le profil psychologique de l'exclusion insulaire aurait plutôt retracé, à la limite des contrastes et des contradictions, le nomadisme des mythes de la fiction légendaire, pour faire ressortir l'action réversible de l'hallucination collective qui, d'instinct, rivalise avec la cruauté et la terreur, mais aussi le fier courage de survivre. Ceci présuppose que les modalités du discours initiateur et les marques du lieu originel, figé comme nourrice et marâtre , (p. 14), ont consolidé, à priori, les assises de l'inscription structurale du roman. À fortiori, toute métamorphose étant subie, provoquée ou planifiée, la modification produite met à l'épreuve l'espace social où s'illustre et

s'exerce le changement.

Dans ce but, certains passages et figures, typiques d'une haïtianité propre, semblent s'insurger contre les théories négatives de la tutelle socio-religieuse qui marginalisent la théurgie afro-haïtienne. En considérant sous cet angle l'expansion du songe-récit, on aurait pu prétendre que, par exemple, la manoeuvre énonciative du mauvais oeil est un prétexte à accréditer les images récessives de la malignité et du malaise. Mais en même temps qu'elle impose ces zones ludiques à l'ordonnance du texte et à sa compréhension, cette interprétation de sorcier clairvoyant (p. 82) entend s'écarter du parti-pris qui privilégie la structure d'une mémoire historique, quasi-démoniaque, où tout serait prédestiné au mal et au châtement (p. 82).

Autrement dit, l'essentiel de la question est de faire voir comment et pourquoi, le modèle haïtien, posé à l'échelle des univers comme objet de dérision, s'accorde dignement droit de libre-propos. En témoigne le mécanisme de la maison de Grand-Anse et du tamarinier centenaire dédoublés, qui, unifiés sous la forme condensée de l'habitation Grand-Lakou (p. 49), concilie trois aspects symboliques du cosmos natal et de l'abri sacré: le lieu d'expiation du forfait (p. 124), le refuge, et le point de rassemblement. Cette figure de la convention imaginaire où l'arbre mystique est le pivot de l'harmonie discursive, et que soutient la thèse de la jarre secrète et mythique, (p. 70) concourt à auto-évaluer le malaise et la recherche d'équilibre qui s'instaurent dans la constitution interne du roman. Ainsi pourrait s'estomper le jeu pervers de l'appropriation d'un héritage métamorphosé (p. 32), selon lequel tout serait engendré par filiation servile (p. 31).

En définitive, l'image du pays apparaît investie de signes nouveaux. La

transposition imaginaire a donc mis en éveil un corps social qui “réintègre momentanément ses états de grâces” (p. 135) et qui déclare hautement: “ Je me tiens lieu d’estime et d’honneur” (p. 139). Comme l’a confirmé le propos parabolique de l’imaginaire du regard, la griffe du temps médiateur est un des paramètres les plus significatifs de l’espace mythique. Entre l’ailleurs de naissance et l’inversion de l’histoire, cette morsure du temps s’intègre à une expérience humaine orientée vers la mémoire natale et ses hantises. Et c’est dans la même optique que le discours avait projeté, notamment, de relever par le miracle littéraire, un monde refait (p. 6) qui réapprivoise les chemins de l’entraide et de la tolérance. De fait, ce monde complexe “n’hésite pas à marcher à contre-courant pour réapprendre à vivre” (p.129) dans l’infinitude de ses songes.

1

LES THÉORIES LIÉES À L'IMAGINAIRE

Le roman, Les yeux de l'Anse du Clair¹, est fondé sur le mélange d'onirisme et d'historicité avec une dominance onirique et métaphorique. Nous allons voir comment les approches méthodologiques représentées par Gaston Bachelard² dans la rêverie, Michel Le Guern³ dans la théorie sémantique de la métaphore, Charles Mauron⁴ dans les processus inconscients du mythe personnel, Gilbert Durand⁵ dans les structures de l'imaginaire, Michel de Certeau⁶ dans les rapports de l'histoire et de la fiction, permettent de rendre compte de l'élaboration de ce roman. Certaines autres études dont celles de Michael Riffaterre⁷ sur la stylistique structurale, de Michel Zérafra⁸ sur la personne et le personnage qui seront répertoriées dans la bibliographie, serviront aussi de support à la réflexion méthodologique. Mais nous allons surtout distinguer ce qui nous servira particulièrement, c'est à dire les approches de Bachelard, Durand et Mauron dont les conceptions de l'oeuvre sont assez proches.

Par rapport à la littérature, la méthode de lecture-rêverie de Bachelard assure la constance d'une réflexion sur l'essai poétique, comme expérience de travail et d'échange, qui, tel un "plan d'enquête"⁹ engage le psychisme humain. Loin de mutiler et de rationaliser le texte, cette démarche qui participe également de la rhétorique du discours convie lecteur et chercheur à s'interroger sur la séduction et la visée de l'image dans l'oeuvre littéraire. Voici les traits dominants de la thèse bachelardienne: "l'Imagination, comme principe de l'excitation directe

du devenir psychique¹⁰ [est source de créativité]; “l’Enfance [intime qui] est une Eau humaine¹¹” “le puits de l’être¹²” “connaît aussi [d]es drames [qui] ne s’effacent pas¹³.” La rêverie vers l’enfance révèle “un être préalable à notre être [, attire vers l’au-delà de la naissance, fait vivre] toute une perspective d’antécédence d’être¹⁴.”

Ces postulats se rattachent à l’idée fondamentale du retour de l’Homme aux racines de la mémoire et aux sphères mythiques. En termes de relation appliquée à notre projet de rêverie constructive, explorer la substance socio-culturelle de l’entité haïtienne, c’est représenter l’image littéraire d’un monde insulaire, merveilleux, complexe, comme le processus d’un modèle intelligible surgi du regard de tout un peuple. Ainsi par exemple, dans la mesure où les conflits et les drames sont liés aux composantes de l’histoire, nos fantasmes originaires et notre fantaisie verbeuse vont interagir simultanément dans les pôles ambivalents du cadre spatial et du temps inversé du corps social haïtien. En quelque sorte, l’écriture du roman inscrira l’image de la nouvelle Haïti qui s’est créée “une singulière originalité¹⁵” dans sa manière d’être et de vivre.

Le plan initial de Bachelard fut de porter tout chercheur à découvrir les secrets du mythe de l’acte poétique, autrement dit le vécu mystérieux de l’écrivain assis à sa table de travail. Confronté ainsi à “[l’]exigence phénoménologique¹⁶” d’un renouveau pour l’image littéraire, le philosophe croit que le métier d’écrivain est source “d’émerveillement¹⁷” et promesse d’avenir pour la littérature.¹⁸ D’intuition, il a posé les jalons de la pratique de l’écriture romanesque:

La rêverie de psychologie imaginante, chez tout romancier suit les multiples projections qui lui permettent de vivre tour à tour en *animus* et en *anima* dans la personne de ses différents personnages¹⁹.

Il s'agit, en fait, de "l'*intentionnalité* de l'imagination poétique du romancier qui doit faire face à un paradoxe radical²⁰." D'une part, l'écrivain vit la rêverie en anima où "l'opposition logique²¹" (l'Être — le Non-Être), élimine tout conflit et harmonise les sens. D'autre part, il vit en même temps la rêverie en animus qui fertilise les zones de "solitude, [de] colères refoulées, les projets de vengeance, les plans de crimes²²". Ces éléments sont reliés aux drames des enfances perdues, prolongées ou interdites. Au sens strict, le jeu des doubles personnalités, qu'endosse le narrateur, tend à montrer la rupture entre le bien et le mal, l'alliance du bon et du mauvais, qui sont en théorie les sphères duelles de la conjonction et de la disjonction sur lesquelles se fonde un récit. Dès lors, en utilisant le mode neutre de l'expression Être — Ne pas Être qui correspond à la description faite par Jean-Paul Sartre du "sujet que *j'ai à être* et que je ne suis point²³" dans *l'Être et le Néant*, l'auteur de roman exploite les "contradictions d'animus et d'anima²⁴" de la personne humaine qui définissent le caractère des personnages, généré à ce stade précis par une situation particulière où l'existence même d'une nation est en jeu. Cette mise en pratique de la rhétorique du dédoublement figuratif rejoint l'essentiel de la thèse de Michel Zérafra sur l'individu humain et le personnage: "Pour recomposer la personne, il faut l'avoir vue sous différents angles²⁵." Du fait de cette synthèse de l'Homme différent et multiple, campé dans sa totalité, la Personne, grâce à la parole du narrateur, l'auteur devient vraiment un rêveur d'histoire quand il embrasse toute une perspective de réalités désocialisées ou souhaitables. On comprend aisément, dans un tel contexte, que les fables mythiques de l'histoire de notre monde insulaire et les songes rêvés, matériellement présents dans un roman

à l'oeuvre, ne peuvent être soumis à un déchiffrement psychanalytique, leur fonction intrinsèque, étant de mettre en exergue le paradoxe de la dualité des êtres complexes du monde évoqué. Si d'origine, le psychisme humain est le site de la transgression et de l'alliance, de la menace et de la rémission, de l'horreur et du miracle, il est évident que, dans la pratique textuelle, vont apparaître les pôles extrêmes de l'onirique et de l'historique qui animent les dérives figurales de la parabole insulaire: dérive du discours du narrateur par rapport à autrui; dérive des sphères mythiques par rapport à l'espace social; dérive de la peur du mal, non négation de soi et de la réalité, mais plutôt identification d'un élément générique complexe: celui d'un sous-conditionnement purement métaphysique de l'insulaire haïtien dont la culture est dite initiatrice, vaudouiste et hybride. C'est en ce sens que le bien et le mal confondus co-existent dans une relation intermédiaire de rupture et d'union avec l'envers de l'image historique haïtienne. Cette phénoménologie du drame psychique qui rejoint la littérature permet d'appréhender l'image littéraire de l'insularité d'Haïti qui devra réveiller les matières endormies en associant "cosmos et substance"²⁶. Autrement dit, notre conscience d'écrivain, s'étant mise à l'écoute, va tenter d'explorer les forces intimes, secrètes et obscures de la matière cosmique haïtienne. Ces puissances figurent la vie d'un monde connu, songé, possible et impossible que notre imaginaire transforme et qu'interroge le narrateur. En fonction du modèle de lecture choisi, adapté aux besoins et à l'aménagement psycho-temporel du roman, notre perspective de construction innovatrice devra nous permettre d'exploiter ce principe fondamental de l'onirisme créateur, tel que stipulé par Bachelard. "[C]ertaines rêveries poétiques sont des

hypothèses de vie qui élargissent notre vie en nous mettant en confiance dans l'univers²⁷". De ce point de vue, l'Imaginaire de l'oeuvre inventée devient pour notre recherche le parcours symbolique d'un songe-récit, démarche inséparable d'une théorie de l'inversion ou de la transcendance qui "oblige le monde à devenir, au-delà même d'un monde du regard, le *Monde de la Parole*²⁸". À partir de ce monde hypothétique, le regard du narrateur-personnage, médiateur entre le Visible et l'Invisible, va entretenir et polariser les dérives des jeux du masque social et les dévoilements des mythes gérés par les songes rémanents de l'histoire insulaire d'Haïti. Ainsi, en jonchant de pistes neuves les voies métaphysiques de la création, Bachelard a eu le mérite d'être l'interprète des fantasmes et des fantaisies de l'imaginaire; d'une part, il les a propulsés dans une dialectique de l'illusion et du réel du regard humain; d'autre part, il offre une manière originale de créer et de lire des oeuvres littéraires qui incite à saisir l'objet-individu dans les puissances psychiques de son être: régression et élévation, hostilité et bienveillance. Théoriquement et concrètement les prémisses de ces postulats concernent aussi l'orientation et le devenir de l'Homme de notre fiction romanesque, ce narrateur-personnage d'une enfance permanente" dont "[l]e cycle des saisons exactes est cycle majeur des univers imaginés³⁰".

Cette méthode, jugée révolutionnaire, qui scandalise les philosophes de l'image mentale, mais qui accorde un tribut à l'image littéraire, devra orienter notre réflexion. Car, pour notre intérêt, ce qui est surtout visé, c'est la fonction du modèle symbolique qui met en place une rhétorique de la lecture-critique.

La lecture[, postule Bachelard,] est une *dimension* du psychisme moderne,

une dimension qui transpose les phénomènes psychiques déjà transposés par l'écriture. Il faut prendre le langage écrit comme une réalité psychique particulière. Le livre est permanent, il est sous vos yeux comme un objet[...] Pour écrire, d'ailleurs, l'auteur a déjà opéré une transposition. Il ne *dirait* pas ce qu'il écrit. Il est entré — qu'il s'en défende ne change rien à l'affaire — dans le règne du psychisme écrit³¹.

En parlant ainsi, il nous semble que Bachelard fait allusion au pouvoir d'invention du psychisme humain et au pouvoir médiateur de l'analyste, capables de métamorphoser en d'autres réalités les objets et les choses au gré des rêveries et des lectures. Ce propos ramène, une fois de plus, au fondement de toute la rhétorique qui est le pouvoir de transposition des sens, ainsi défini par Stéphane Mallarmé dans *Crise de Vers*: "Cette visée, je la dis Transposition-Structure, une autre³²".

Ceci revient à dire que notre réflexion critique tient compte évidemment des critères formels propres à l'univers représenté, notamment la différence des tempéraments poétiques, les aspects variés de nos schèmes culturels, éléments fondamentaux de notre imaginaire, inséparables d'une mythologie taïno-afro-haïtienne, ancrée dans notre mode de vie. De même, en traçant des pistes utiles à tout chercheur, et dans le but de montrer que la quête du monde requiert des "recherches phénoménologiques complexes³³", Bachelard a illustré ses vues théoriques par des réseaux associatifs d'images cosmiques liées à un élément de rêverie primaire. Ces "*images princeps*³⁴", "hormones de l'imagination⁵" sont groupées autour de quatre éléments cosmiques — l'air, l'eau, le feu, la terre — reconnus par les Anciens et bon nombre de savants comme les composantes ultimes de la réalité. Toutes les poétiques de Bachelard s'appuient sur une pratique de

rêverie constructive, sous-jacente d'un sujet-modèle émergé d'une histoire naissante. Ce logos poétique relève, en théorie, du principe de l'intégration onirique du songe à la vie imaginée: "Toute activité humaine désire parler. Quand cette parole prend conscience de soi, alors l'activité humaine désire écrire, c'est-à-dire agencer les rêves et les pensées³⁶". Envisager à priori de saisir l'image littéraire signifie donc, vouloir imaginer une parole poétique, la nôtre, qui crée et raconte un univers en retraçant au négatif le profil d'une histoire insulaire (passée-présente) qu'un sujet-modèle s'approprie et qui se donne à voir au lecteur. Ainsi l'écriture du roman devient par anticipation, la projection d'un destin anthologique, — l'avenir du pays insulaire, — fruit de nos motivations culturelles et d'un songe prémonitoire. Car, dans la mesure où la rêverie inventive parviendra à instaurer ce renouveau possiblement vivable ou non, nous supposons qu'assumer la fonction socio-historique de l'oeuvre, assez proche d'une rédemption libératrice, sera le prétexte du discours romanesque.

Tout en "soulignant l'importance essentielle des archétypes qui constituent le point de jonction entre l'imaginaire et les processus rationnels³⁷", Gilbert Durand a essayé, mais là n'est point notre propos, de justifier ses commentaires sur la théories de Bachelard en expliquant que "ce qui différencie précisément l'archétype du simple symbole, c'est généralement son manque d'ambivalence, son universalité constante et son adéquation au schème³⁸". De ce fait, il tentait de démontrer le peu de profondeur de la thèse bachelardienne sur l'imagination des éléments. Il affirme d'ailleurs que "les très beaux livres consacrés par Bachelard aux quatre éléments présentent par le principe même adopté pour la classification, un certain flottement,

une certaine sinuosité dans l'analyse des motivations symboliques³⁹". Quoi qu'il en soit, Gilbert Durand a réfuté en son nom et pour Bachelard, certaines critiques régressives à la théorie classique du "primat [...] matériel de l'Imaginaire⁴⁰" qui dénie la portée de la nouvelle critique onirique comme projet d'artiste créateur ou comme projet d'invention. Selon Durand, la méthode onirique de Bachelard est une ouverture vers un sémantisme qui "touche à une règle fondamentale de la motivation symbolique où tout élément est bivalent, à la fois invitation à la conquête adaptative comme refus motivant un repli assimilateur⁴¹"; ainsi dans sa dynamique, l'imagination propulse les images créatrices intégrées dans le réseau de significations symboliques. Quoique sa démarche méthodologique semblerait s'écarter des "problèmes d'antériorité ontologique⁴²", Durand approuve cependant la théorie du "trajet anthropologique, c'est-à-dire l'incessant échange qui existe au niveau de l'imaginaire entre les pulsations subjectives et assimilatrices et les intimations objectives émanant du milieu cosmique et social⁴³". Quant à Gaston Bachelard, pour lui, la rencontre de l'écrivain avec l'univers trace à l'afflux de l'oeuvre le parcours d'une

dualité dynamique où matière et élan agissent en sens inverse tout en restant étroitement solidaires. [...]En effet, dans le langage actif de la littérature, le psychisme veut réunir, comme dans toutes ses fonctions, le changement et la sécurité. Il organise des habitudes de connaissance — des concepts — qui vont le servir et l'emprisonner⁴⁴.

Ceci fait référence aux fonctions de certains personnages de notre roman⁴⁵ dont la mémoire constitue une sorte d'archive de la substance historique et mythologique d'Haïti et qui, au regard du narrateur-personnage, est un "héritage mystificateur de la surenchère religieuse⁴⁶", le réseau conflictuel des "images réelles d'une présence

autre que celles emmagasinées⁴⁷”, la “solitude fébrile⁴⁸” de tout un peuple. Théoriquement, ces éléments s’imposent au lecteur, en guise d’interprétation, pour l’informer des rôles complexes des personnages. C’est ainsi que l’image globale de l’insularité d’Haïti, dûment métaphorisée, “départage un pays rattaché à ses origines premières⁴⁹” afin d’établir les sens du paradoxe de la vie douce-amère inscrite dans le discours de notre roman. En opposant ainsi deux univers contradictoires (malaisé / miraculé), l’auteur démontre au lecteur “[qu’]une double liaison référentielle⁵⁰”, rêve insulaire-réalité, coexiste dans les mouvances et les mutations des dérives langagières particulières à l’univers évoqué.

Bien qu’il eut dit que la classification substantielle de Bachelard se borne à une référence causale de la cosmologie, Gilbert Durand admet pourtant le principe d’une étude sérieuse à partir d’un “répertoire presque exhaustif de l’Imaginaire normal et pathologique⁵¹” Cette “classification isotopique des images⁵²” qu’il a groupées par “régimes ou polarités⁵³” recense des “grands assemblages pluriels des images en constellations, en essaims, en poèmes ou en mythes⁵⁴.” C’est dire qu’il reconnaît premièrement que Bachelard a valorisé l’image littéraire et son trajet réversible c’est-à-dire “le trajet continu du réel à l’imaginaire⁵⁵”, et ensuite que la question de l’Imaginaire demeure solidaire d’un structuralisme “matérialiste” ou “figuratif”⁵⁶. Il considère le mythe comme “un système dynamique de symboles, d’archétypes et de schèmes [...] qui, sous l’impulsion d’un schème tend à se composer en récit⁵⁷.” Pour Bachelard, “les éléments d’une mythologie naissante, d’une mythologie quotidienne, d’une mythologie qui voudrait encore servir [...] comme une force créatrice de métaphores essentielles⁵⁸” sont inséparables de la vie

des mots dont la dynamique transcende la signifiante. Pour nous aussi, l'image littéraire est innovatrice⁵⁹; elle transforme nos rêveries élémentaires en un cosmos infini de sens nouveaux.

En réaffirmant que "tous les problèmes relatifs à la signification, donc au symbole et à l'Imaginaire, ne peuvent être passibles sans falsification d'une seule lignée des sciences humaines⁶⁰" et en parlant ainsi d'une "conception symbolique de l'Imagination, c'est-à-dire d'une conception qui postule le sémantisme des images⁶¹", Gilbert Durand accorde un certain crédit aux essais de Bachelard. En effet, l'herméneutique de Durand qui tendait, à priori, à "réhabiliter l'étude de la rhétorique, moyen terme indispensable à l'accès plénier de l'Imaginaire⁶²" touche de près la critique bachelardienne qui voit l'imaginaire, comme source d'une pensée créatrice, cohérente et la Rêverie (le songe) comme "une Poétique de la Psyché où toutes les forces psychiques trouvent une harmonie⁶³".

C'est en fonction d'un travail méthodique que nous mettrons aussi à contribution les essais de Mauron⁶⁴ qui traitent de la métaphore, de son rôle et de son fonctionnement dans l'invention. Pour Charles Mauron, "[d]ans l'énorme majorité des cas, tous les mots d'un texte ont été écrits sous le contrôle de la volonté⁶⁵". Cependant, il réfute l'aspect ontologique des images. Il considère, "au lieu des mots, les liens entre les mots, leurs groupements, les structures verbales [...et] syntaxiques⁶⁶." D'après lui, l'écrivain organise sa pensée de façon consciente, cohérente et logique en se servant de la syntaxe, "des figures de style, des rythmes et des sons⁶⁷." Toutes ces unités maintiennent entre elles des relations logiques et opèrent sémantiquement par "réseau [de] métaphores obsédantes⁶⁸" dont les

structures se matérialisent en “figures et situations dramatiques⁶⁹.” Cette pratique structurale dont “les degrés peuvent être observés entre l’association d’idées et la fantaisie imaginative[...] [qui] combine ainsi l’analyse des thèmes variés avec celle des rêves et de leurs métamorphoses [...] aboutit normalement à l’image d’un mythe personnel⁷⁰.” Parler d’une poétique du mythe personnel de l’écrivain, c’est revenir à la théorie de la dualité des images oniriques qui configurent des schèmes figuratifs, c’est à dire, la thématique de l’oeuvre imaginée. Dans le cadre de notre travail, la dynamique de l’imagerie onirique sera identifiée chez Mauryon comme “un compromis entre la hantise et l’interdiction⁷¹.” Chez Gilbert Durand, elle touchera surtout “les questions relatives aux Structures et à L’Imaginaire [...] qui mettent en évidence la *fantastique transcendante*⁷².” Avec Bachelard, ce sera l’hypothèse d’une activité dynamique fondée sur la rêverie poétique, qui, grâce à “une transcendance caractéristique⁷³” exploite les ambivalences de l’imagination et de la raison, du rêve et de la rêverie. C’est dire qu’en ce qui a trait à l’analyse rhétorique, toute la dialectique du bien et du mal de l’Être — Non Être, soit le mythe de l’Être pensant, se ramène, pour les théoriciens de l’onirisme, aux structures de l’Imaginaire qui, par le biais des métaphores littéraires, s’intègrent à l’espace fantaisiste de l’écrivain, lui donnant des dimensions affectives, propices à la création: élévation et dichotomie transcendante, renversement et profondeur intime, pouvoir infini de répétition.

Tout en empruntant certains exemples d’archétypes étudiés par Durand, lesquels sont reliés à des figures mythiques haïtiennes, dans notre réflexion théorique, nous privilégierons cependant la praxéologie de l’action métaphorique

des images littéraires, telle que considérée par Bachelard et Mauron. D'une part, leur perspective méthodologique orientée vers la fonction de l'image répond à notre vœu de mettre en oeuvre une structure romanesque, panoramique et savoureuse qui devra exploser dans notre roman en jets flagrants de paroles et de métamorphoses. D'autre part, ces modèles didactiques peuvent approcher sensiblement la structuration intime des métaphores originaires de notre mythologie insulaire. C'est que, d'intention, la poétique de l'imaginaire du romancier haïtien se subordonne à son monde mythique, ce lieu mouvant de langages multiples et de songes rémanents qui donne à l'oeuvre ses résonnances, sa coloration et son climat insolite. Ceci est d'autant plus plausible que, dans le procès d'une réalité urgente et palpable à faire découvrir au lecteur, à travers l'énonciation d'un discours romanesque, pour prendre conscience de son investiture, le Je du narrateur-personnage, à qui nous déléguons la Parole, ne peut évidemment bâtir un monde imaginaire sans se référer aux composantes fondamentales de l'image insulaire des *yeux de l'Anse du Clair* à la fois lénifiante et angoissante. En ce sens, les méthodes des deux théoriciens de l'imaginaire et de l'auteur des métaphores obsédantes vont seconder la dimension autoreprésentative de l'onirique et la dimension de l'historique, sphères d'antithèses, de contradictions et d'analogies pour l'Être mythifié d'Haïti. Ainsi, pour la raison valable d'une invitation à questionner les sources, tout autant que pour les motifs d'une expérimentation de notre approche théorique, notre intention de promouvoir une aventure fictive, neuve et féconde, s'adresse expressément aux valeurs d'incantation du verbe mythique de la Parole insulaire, à l'usuel magico-réaliste indivisible du passé et du présent. Transposés par une écriture symbolique,

particulièrement sensible au fait social haïtien, ces éléments génériques vont retracer leur propre fond lexical dans l'aire géographique et socio-culturelle des dérivées langagières de l'Hydre natale.

Notre pratique théorique du roman "contribuera donc aussi à la connaissance [d'une] grammaire⁷³" du langage utilisé pour matérialiser et symboliser le sujet-modèle. Vis-à-vis de cette faculté d'invention de la parole poétique,

dans la mesure où le récit est une telle activité symbolique [o]n comprendra mieux le récit si l'on sait que le personnage est un nom, l'action un verbe. Mais on comprendra mieux le nom et le verbe en pensant au rôle qu'ils assument dans le récit. En définitive, le langage ne pourra être compris que si l'on apprend à penser sa manifestation essentielle, la littérature.[...] En quelque sorte, l'écrivain ne fait que lire le langage⁷⁴.

Dans les phrases suivantes apparaissent une série de figurations métaphoriques.

"J'étais devenu un être peu commun dans notre maison de Grande-Anse qui m'a vu grandir⁷⁵". "Lui, nous la montrait cette Histoire en martelant ses mots embués de résine, d'alcool camphré, de volutes de tabac de Havane⁷⁶." "Nous serions moins que cadavres d'insectes et larves de vers de terre⁷⁷." "Le singe habite en chacun de nous⁷⁸". Elles constituent l'infini et le vide de la signifiance. Ainsi, partir à la quête des sens des yeux de l'Anse du Clair est à la fois recherche d'un système langagier que s'approprie un monde et quête d'une histoire de regards dite par un narrateur-personnage. "Et le sujet d'énonciation [du] livre n'est pas une personne quelconque, c'est le récit [, c'est le roman] lui-même⁷⁹."

Ceci revient à dire que la pratique des jeux de l'image s'effectuera sous une double visée. Au niveau du processus analytique, elle devra participer à l'éclairage permanent des "événements qui prennent sens et s'organisent en une série

temporelle structurée⁸⁰ donnant ainsi au lecteur la possibilité de reconnaître le roman à l'oeuvre comme hypothèse de travail. Comme modèle dynamique d'une unité littéraire, elle devra nous servir de pistes pour l'insertion de notre projet théorie-narration dans une histoire de récit imaginaire à laquelle vont s'appliquer les modalités d'une lecture psycho-critique.

2

L'IMAGE LITTÉRAIRE

La structure de ce roman n'est pas l'objet d'une démarche d'historiographe. L'approche méthodologique traite de questions qui mettent en jeu une manière d'écrire un texte romanesque intitulé *Les yeux de l'Anse du Clair*⁸¹. Dans l'ensemble de ses parties, à première vue, le titre introduit deux univers distincts. Le premier est un univers matériel historicisé par le temps et la mémoire. Le second est un univers imaginaire qui configure une sphère onirique, c'est-à-dire l'espace fictif du roman que nous rêvons de produire. Nous pouvons augurer que la métaphore, *Les yeux de l'Anse du Clair*, "apparaît ainsi comme l'introduction dans le discours d'une image constituée au niveau de l'activité linguistique⁸²", au sens où l'entend Michel Le Guern. Cette métaphore nominale est une création langagière, une métaphore nouvelle à partir de laquelle nous proposons de construire une oeuvre imaginaire. C'est la métaphore littéraire ou métaphore d'écrivain que Paul Ricoeur⁸³ nomme métaphore vive. Au lieu d'être, selon Le Guern, un simple constituant figé dans la syntaxe du discours⁸⁴, la métaphore littéraire est, pour Ricoeur,

un événement sémantique qui se produit au point d'intersection entre plusieurs champs sémantiques. Cette construction est le moyen par lequel tous les mots pris ensemble reçoivent sens. Alors, et alors seulement, la *torsion* métaphorique est à la fois un événement *et* une signification émergente créée par le langage⁸⁵.

En parlant de *torsion* métaphorique et en affirmant que "[s]eules les métaphores

authentiques, c'est-à-dire les métaphores vives sont en même temps événement et sens⁸⁶, Paul Ricoeur fait allusion à l'image littéraire, clé d'ouverture d'un univers de sens. À ce niveau, il se rapproche de l'herméneutique de Bachelard qui croit à la fonction novatrice de l'image littéraire ainsi caractérisée: "l'image littéraire est un explosif⁸⁷"; "c'est un sens à l'état naissant⁸⁸." "[L]'image littéraire pure [est] une image qui reçoit toute sa vie de la *littérature*⁸⁹." "L'image littéraire actuelle est en quelque manière saisie par l'onirisme traditionnel de la pierre. Aussi assimile-t-elle les rêves alchimiques les plus variées⁹⁰." En termes explicites, dans la théorie bachelardienne de la Rêverie, l'image littéraire est la Parole poétique de l'écrivain qui crée un univers fictif; elle est, dans l'aventure imaginaire, le prétexte d'un sujet initial dont l'objet-terme est le procès fictif d'un monde qui s'écrit. Ainsi, pour parler de la magie d'une oeuvre rêvée, nous dirons avec Bachelard: "L'image de la pierre précieuse s'écrit⁹¹." Dès lors, le dynamisme de l'imaginaire est primordial, car "il y a croissance d'être dans toute prise de conscience⁹²." Ceci suppose que dans le contexte d'une oeuvre dite originale, la métaphore de l'écrivain raconte l'acte d'écrire par "innovation sémantique⁹³". Ce faisant, elle s'identifie aux réalités intrinsèques à l'univers supposément décrit et au système de valeurs culturelles que l'auteur exploite pour bâtir sa construction. Comme figure de signification, elle porte l'imaginaire qu'elle véhicule et transforme, au-delà des sens qu'elle multiplie et transpose. C'est ce qu'explique Le Guern quand il dit que "la métaphore sert à exprimer une émotion ou un sentiment qu'elle cherche à faire partager⁹⁴." Cette mise au point ramène à l'expérience de la créativité onirique que nous allons vivre consciemment. Une telle intentionnalité atteste que, de la théorie à la mise en

forme, nous inventons un Je narrateur, un Je dialogiste qui crée la figure pour raconter la fable anthropologique de la “Rose des vents fauves qui veille le cher pays à genoux⁹⁵.” Du moins, pourrions-nous espérer, apporter nous aussi, une pierre neuve et belle à l’édifice de la Renaissance insulaire d’Haïti, terre exposée à une dévoration discontinue. Dès lors, nous appuyant sur les exemples cités plus hauts, nous pouvons dire que le point de départ du roman à écrire est

- a) un syntagme nominal, *Les yeux de l’Anse du Clair*, désigné comme titre symbolique d’un texte littéraire;
- b) un syntagme qui pourrait être le sujet possible du roman: c’est une métaphore mouvante qui définit le lieu anthropologique, source de la fiction;
- c) À partir de cette métaphore stimulante qui représente la première structure d’une histoire à imaginer, vont se réaliser les structures de l’oeuvre romanesque.

Reprenant une observation de Michael Riffaterre sur le rôle de l’image, nous pourrions affirmer: cette “métaphore en mouvement [...] est comme un outil à sonder *l’universelle analogie*; d’image en image, de forme en forme⁹⁶.” En effet, la somme des attributs dominants, puissances des yeux, de l’anse et du clair qui orientent vers des images affectives et sensorielles, laisse prévoir que ces thèmes dynamiques vont ouvrir la voie au développement linéaire du récit à inventer. Ces éléments, générateurs de sens, vont évoluer et se manifester en actes et en paroles, à partir d’associations successives de métaphores, d’élaborations pluridimensionnelles, comme l’illustre, d’entrée de jeu, l’extrait suivant qui dissimule un malaise latent, une secrète angoisse, issus d’un univers physique, humain et

social: “Nous voici revenu dans une Caraïbe douce-amère, bosselée de faunes étrangleuses et de pluies méduses, que pourchassent et fauchent au-delà de ses villes closes au rire, les fauves masqués d’un éternel mardi gras⁹⁷.”

Une remarque s’impose à la lecture de cet énoncé. Tout l’imaginaire du discours explose dans le mouvement interne de la menace, de la peur et de l’horreur: une chasse à mort dans le monde bipolaire d’une “Caraïbe douce-amère”. Les jeux de la représentation, aussitôt amorcés, les actions décrites (pourchasser, faucher) que sonorise l’espace physique, (hurlement de fauves, dévoration des pluies méduses, étranglement de la faune humaine), mobilisent l’espace imaginaire. Analysant sous cet angle la vision onirique d’Hugo, Michael Riffaterre fait remarquer que “l’hallucination remet en question une permanence, une immuabilité des formes qui semblait acquise⁹⁸.” Il en est de même dans le court passage ci-dessus livré au lecteur. Celui-ci peut constater la constance d’un fait palpable que propage le mouvement métaphorique. Telle une présence obsédante et continuelle qui regarde le monde de la Caraïbe agressée, s’actualise le conflit sémantique qui éclate dans l’énonciation. Les jeux inversés des figures métaphoriques, marqués par les structures verbales et adjectivales, typiquement représentées, signalent cette constance d’un drame latent en focalisant la situation angoissante. De tels exemples tendent à montrer que la figure d’analogie déploie des événements signifiants dans l’espace et le temps du récit sous deux angles différents. D’une part, le drame évoque les conflits sociaux qui affectent les temps du miracle escompté; d’autre part, l’histoire songée maintient un rapport continu avec les incidences et les clivages culturels. Ce même procédé est identifié dans les études de Michael

Riffaterre et de Bachelard, qui, eux aussi, reconnaissent l'efficacité de l'onirisme conscient. Pour le premier, l'image littéraire, "métaphore en mouvement"⁹⁹, met en éveil "les présences, les consciences cachées"¹⁰⁰ dans un cosmos imaginé. Pour le second, la mobilité de l'image littéraire "ne sera pas une simple métaphore"¹⁰¹. Ce qui revient à dire qu'en fonction "d'une activité naturelle qui correspond à une action *directe* de l'imagination sur le langage"¹⁰², les jeux inversés des métaphores interagissent avec les sens multiples du discours et de la figuration. L'avantage d'une telle pratique nous permet de signifier ceci: le songe inventé révèle que l'histoire du narrateur-personnage "appartient aux sphères invisibles des histoires d'enfants de légendes" que l'imagination créatrice a une puissance de "transcendance"¹⁰³. En ce sens, remonter, selon Bachelard, à l'onirisme du langage c'est ouvrir l'univers de la Parole insulaire grâce à "*la fonction de l'irréel*"¹⁰⁴, aussi utile au psychisme humain que "*la fonction du réel*"¹⁰⁵. À ce même niveau, pour Michael Riffaterre, l'activité onirique chez Hugo donne lieu à une fonction de surréalité¹⁰⁶, comparable à "un état de grâce"¹⁰⁷. À la lumière de ces données critiques, le lecteur peut observer, dès le premier contact avec l'oeuvre, le dérapage sémantique des jeux figuratifs et les transformations qu'ils opèrent dans le récit.

Notre recherche s'appuie précisément sur le fonctionnement de l'image littéraire dans le roman. Le sujet imaginant, les yeux de l'anse du clair, aura pour rôle d'articuler les relations du monde romanesque avec le temps onirique et l'histoire du pays, notamment celle des personnages, des pratiques d'une anthropophagie culturelle intégrées à la vie locale. En procédant ainsi, le mouvement créateur de la métaphore dynamise la conscience imaginante. Dès lors,

en proposant le sujet-titre comme modèle stratégique d'un roman, il nous sera possible de rapprocher le paradoxe qui s'en dégage aux traits récurrents de l'histoire fictive. Ainsi, par la métaphoricité des images, le discours textuel assumera un pouvoir de dédoublement: le personnage onirique, c'est-à-dire celui du rêve, des fantasmes d'un retour aux origines, des peurs inconscientes en maraude, apparaîtra dans le récit, sous les figures du nomadisme, (l'errance, la fuite, l'exil) et du zombitisme (la mort lente, l'anéantissement). Nous voulons parler tout d'abord du *vent grand diseur*, personnage bivalent de la Caraïbe haïtienne qui pourrait circuler dans le roman, comme interprète du discours mythique et porte-parole de la frontière invisible. Cette présence visible et invisible correspond à l'action imaginante d'une parole inversée, tranchée de sa substance originale: le pays, son histoire, ses enjeux social, politique, humain. Pour illustrer ces remarques, nous dirons que le drame social qui se joue à l'entrée du roman est mis en évidence par des métaphores dynamiques, nées d'une image première où "[l]e monde vient s'imaginer dans la rêverie humaine¹⁰⁸."

C'est ainsi que l'inclusion de cette double parole fonde le domaine de la présence onirique, domaine du texte fictif qui crée des mythes pour donner vie et forme aux fantasmagories de la menace et de l'horreur, de l'ange et de la bête, telles que figurées par le réseau associatif des métaphores; fauves masqués, faunes étrangleuses, eaux méduses, pièges de la dérision ou du rire, éternel mardi gras ou jeux de la mascarade portés dans leur démesure. Ces figures sont génériques de l'analogie du drame implicite au contexte socio-politique, puisque la métaphore, fureur des vents fauves, rend manifeste celle de la cruauté humaine. En résumé, le

prélude de l'histoire coïncide avec la situation latente de la Caraïbe dont l'image mobilise les schèmes sémantiques de la furie et du calme. Ces attributions négatives de l'identification (Caraïbe douce-amère) sont justifiées syntaxiquement par l'intrusion du narrateur-personnage dans l'univers de la dramaturgie qui déclare "Nous voici". La forme théorique du pronom pluriel est mise en perspective dans tout l'énoncé. À l'évidence, il y a expansion de régime et de procédés, "le nous de majesté ou de modestie¹⁰⁹", désignant *ils* et *je* par coréférence. En disant nous, le narrateur identifie moi et les autres — la Société — comme sujet du discours. Ce nous grammatical confère à la Personne du narrateur-personnage le double rôle du je onirique: fonction sociale et fonction mystique. Autrement dit, l'onirisme agissant qui nourrit la parole et la vie des personnages, clef de l'alliance et de l'union exclues du rêve, s'approprie aussi le domaine de la quête perpétuelle et violente de l'autre, supposément l'homme haïtien clos dans la lutte dérisoire de l'anthropophagie socio-culturelle. Il y a donc, au niveau du conflit identifié, un défi constant, une provocation permanente: le narrateur qui parle au nom des autres et du pays constate avec désarroi que "nous n'étions jamais un enfant en état de grâce¹¹⁰." Ce repérage d'un sujet-modèle, éternellement condamné, n'est pas compatible avec le discours de l'alliance du paradis souhaité. Et c'est pourquoi la situation prédicative d'une remontée à l'échelle de l'Enfer insulaire suscite le fait théorique de l'incorporation du je au nous par un narrateur capable d'assurer une telle expérience. La dialectique hérité/image de soi, alimente le jeu duel de la provocation métaphorique qui tend à montrer comment le rêve s'ajuste au réel pour démasquer l'incohérence de l'anthropophagie culturelle et politique. "Dire nous

serait ainsi la reconnaissance de cet engagement réciproque dans la parole, et son utilisation¹¹¹.” Il est alors concevable que le discours présente le fait caraïbe haïtien comme une absence de sens, un regard oublié. Née du monstre de l’importation coloniale, cette Caraïbe perlière perpétue le cauchemar. Elle est soumise doublement aux soubresauts d’une nature méduse “à cause des poches d’air du Canal du Vent¹¹²”, signes tangibles des pièges naturels; à cause de la pérennité du modèle hérité: celui d’une terre “de carnage et de naufrage¹¹³” humains où “ la liberté ne se négocie pas¹¹⁴”. La double figure, bête et proie, de la dévoration et de la mascarade, vient comme un stimulus renforcer l’idée d’un avenir piégé, qui, par comble de dérision, échappe à tout contrôle. C’est dire que le discours du narrateur entend faire voir au lecteur comment la Caraïbe mythique, victime d’agressions anonymes et de pièges multiples, érige le modèle du sujet-objet, aliéné, absent et oublié du monde. À preuve, la locution prépositive au-delà de n’est-elle pas l’indice d’une projection vers l’ailleurs inquiétant, indéterminé, indéfini, métamorphosé d’Haïti? Cet ailleurs serait précisément le non-lieu, le non sens qui mènerait à l’exclusion du rêve si le discours était univoque. Telle n’est pas la seule optique du roman. La même force imaginante des métaphores mobilise en même temps une Caraïbe, certes déformée, mais qui ne voudrait pas courir le risque de s’acheminer vers le chaos. C’est pourquoi, tout au long de la thèse, nous laisserons voir que le roman, *Les yeux de l’Anse du Clair*, est acte imaginaire, acte langagier, poétique du mouvement créateur de la métaphore. L’essentiel du contraste générique, Géhenne/Paradis, correspond à ce propos de Bachelard sur la puissance des rêveries créatrices: “[L]’image littéraire doit s’enrichir d’un *onirisme* nouveau. Signifier et

faire rêver autrement, telle est la double fonction de l'image littéraire¹¹⁵.”

Il n'est que de relire les remarques de Madeleine Préclaire sur la portée des théories de l'imagination, définies par le philosophe pour s'en convaincre. En effet, explique-t-elle, Bachelard part d'un principe essentiel à sa méthode: “Les seules images reçues, ce sont les images littéraires, celles qui vivent de la vie du langage vivant¹¹⁶.” Parlant des relations entre auteurs, dans sa *Poétique de l'Homme*, elle observe qu'au niveau des forces actives et ambivalentes de l'imagination parlée, “Paul Ricoeur et Bachelard se rejoignent quand le premier affirme *que la fonction mythico-poétique a plus de parenté avec la parole à l'état naissant qu'avec l'image, comprise comme simple reviviscence de la perception*¹¹⁷.” Ces remarques sont valables pour l'orientation de notre thèse qui concerne une méthode théorique et la construction d'un roman fondé sur le mixte du rêve et de l'histoire. À cet égard, nous pourrions considérer ainsi le problème:

- a) si l'appropriation de l'image littéraire par le texte fictif se fait en fonction d'un discours local, né des tabous et des interdits propres à ce discours,
- b) ce discours local, duel et mythique, étant le fruit d'une parole secrète qui s'ouvre au monde naissant d'un roman,
- c) la question est de montrer comment cette parole secrète qui oriente l'oeuvre en devenir, relie les voies insolites du rêve et de l'histoire imaginée, dans l'espace mouvant des métaphores littéraires qui métamorphosent le récit.

3

CONSTRUCTION DE LA MÉTAPHORE DU TITRE:***LES YEUX DE L'ANSE DU CLAIR***

Pour mesurer cette présence imaginaire au cœur de l'histoire, nous allons d'abord procéder à l'analyse du titre pour essayer d'expliquer de quelle manière se construit la métaphore qui parle d'une histoire de regards.

D'après Michel le Guern, "l'analyse qui se fonde sur les emplois métaphoriques offre l'avantage d'isoler les constituants linguistiques, ou sèmes en raison de la nature métalinguistique du mécanisme de la métaphore¹¹⁸." Nous proposons quatre exemples de structures grammaticales pour analyser la métaphore du titre.

1. L'anse est claire comme des yeux.
2. Les yeux sont comme une anse.
3. Les yeux de l'anse du clair.
4. Sur des reflets d'anse.

Les remarques suivantes s'imposent:

- a) dans le premier exemple, il n'y a pas d'écart; il y a identification des deux termes comparés;
- b) dans la deuxième structure il y a un début d'anomalie; l'attribut commun clair disparaît; il y a donc incomplétude de la comparaison à cause de la non-identification de l'espace désigné;
- c) dans le troisième exemple, nous avons une métaphore in praesentia; l'inversion du syntagme nominal pourrait donner une information comme celle-ci: L'Anse du Clair a des yeux qui regardent ou bien l'anse a des yeux clairs qui voient. Nous pouvons dire que la métaphore, les yeux, est traduite par le complément déterminatif l'anse du clair.

- d) le quatrième exemple est une métaphore *in absentia*; le terme comparé disparaît, le terme yeux est absent.

Cette mise en évidence des constituants linguistiques du titre est associée à l'utilisation de la métaphore comme procédé de construction. Notre intention est, à priori, de déchiffrer l'image littéraire, puis de l'interpréter d'après le critère de l'incompatibilité sémantique. Nous tâcherons d'examiner cette figure, en reprenant la terminologie de Le Guern sur la sémantique de la métaphore et de la métonymie, qui tend à montrer que "[l]'interprétation de la métaphore n'est possible que grâce au rejet du sens propre, dont l'incompatibilité avec le contexte oriente le lecteur ou l'auditeur à travers le processus particulier de l'abstraction métaphorique¹¹⁹." Pour cette raison, il est essentiel de préciser que, dans une première étape, nous allons rechercher les ressemblances de l'analogie, au niveau des sèmes constitutifs de la métaphore-titre. À partir du terme et des propriétés communs repérés, il sera possible de trouver les traits sémantiques qui localisent la métaphore.

En décloisonnant la métaphore, on obtient un terme commun, clarté, lequel est précisé par des mots de sens voisins, des constituants linguistiques ou sèmes nucléaires du miroir. Nous parlerons des reflets des yeux ou des reflets de l'eau ou de thèmes dérivant de miroir et de regard: le feu du regard, l'éclat (du jour, de l'anse; l'étendue (l'anse, espace d'eau et de terre); les yeux, (espace d'eau et globe lumineux). Tous ces mots appartiennent au même champ sémantique, au champ de la clarté, de la lumière, et par dérivation métaphorique, à la clairvoyance lorsque ce terme doit caractériser un personnage, doué d'une certaine prescience des choses, d'une certaine connaissance du mystique et du surnaturel qui doit jouer un rôle

déterminant dans le roman, compte tenu du contexte culturel dans lequel évolue ce personnage.

Toutes les propriétés communes aux deux membres de la métaphore tendent à montrer que celle-ci se manifeste dans le discours, comme ouverture de la structure du roman et mise en scène de la représentation figurative. Cette constellation de sèmes synonymiques doit être envisagée dans une double perspective: fonctionnement métaphorique et sémantique de l'image littéraire, par rapport à la référence et à la désignation. Dès lors, la valeur référentielle de *yeux* ramène aux rapports de la structure et du sens global de la métaphore.

Le sens du mot *yeux* est marqué dans l'énoncé: l'article *les* le suppose identifié, l'individualise; la préposition *de* le rattache au second terme, l'Anse du Clair. Nous savons aussi que *yeux* est le pluriel de *oeil*, organe pair de la vue, possédant une fonction déjà inscrite dans la langue, celle de voir. Cette fonction attribuable au monde animal (homme et bête) ne peut s'appliquer, de prime abord, à l'objet individuel, l'Anse du Clair, nom propre à un lieu, à une contrée géographique et marine. De ce point de vue, la relation entre les deux membres du syntagme, d'espèces différentes, laisserait plutôt entrevoir un sens second qui va au-delà du processus d'identité et de désignation. Pourtant le nom *yeux* est référent de l'Anse du Clair, et à ce titre, l'Anse du Clair identifie le terme *yeux* en le plaçant au faite du plan structural.

Ceci revient à dire qu'il paraîtrait sémantiquement absurde d'affirmer que l'Anse du Clair a des yeux, même si l'expression est grammaticalement acceptable. Pour élucider le problème sens/non sens, contre-sens, nous allons utiliser la méthode

de Tesnière qui traite des *Éléments de syntaxe structurale*¹²⁰ en mettant l'accent tout d'abord sur les éléments logiques plutôt que sur leur mise en forme littéraire. Ceci nous laissera la latitude d'élaborer, en temps et lieu, notre propre discours sur la construction du titre métaphorique comme image littéraire.

L'analyse de ces éléments touchera notamment

- a) le transfert “[d]’un mot plein d’une catégorie grammaticale [à] une autre catégorie grammaticale¹²¹”, ou translation, par exemple, le transfert d’un nom en adjectif et d’un adjectif en nom;
- b) les “[r]apports de la structure et du sens¹²²” et la “hiérarchie des connexions¹²³” dont:
- c) “[l]’ensemble des traits de connexion constitue le stemma¹²⁴” ou “représentation graphique¹²⁵” de la phrase ou de l’expression;
- d) la substitution ou l’anaphore¹²⁶.

Nous avons constaté qu’en pratique la structure et le sens sont parallèles.

Pour analyser cette double relation, nous allons départager l’axe syntaxique et l’axe sémantique. En théorie, “ce parallélisme se manifeste dans les connexions. Aux connexions structurales se superposent en effets des connexions sémantiques¹²⁷.”

Si dans l’expression, les yeux de l’Anse du Clair, le mot *yeux* est relié structurellement au groupe de mots, l’Anse du Clair, c’est qu’il y a un rapport sémantique entre les deux membres de la métaphore, l’idée de yeux correspond à l’idée de Anse, l’idée de Anse correspond à l’idée de Clair. Donc: “le structural exprime le sémantique¹²⁸.”

L’opération s’accomplit de la manière suivante: “[l]e sens du subordonné porte sur celui du régissant dont il dépend¹²⁹.” Dans l’exemple du titre, les yeux de l’Anse du Clair, le terme, *l’Anse*, introduit par la préposition *de*, est subordonné au premier élément, *les yeux*. En outre, il fonctionne syntaxiquement¹³⁰ en adjectif

épithète. Cette transposition donne à l'Anse la fonction et la valeur d'adjectif alors qu'en principe, il est déterminant de *yeux*. De même, le mot *Anse*, subordonné à *yeux*, régit l'adjectif *Clair* introduit par la préposition *de* (*du* = *de le*) qui le transfère en adjectif substantivé¹³¹; ainsi, comme nom, il devient déterminant de *l'Anse*. Le *Clair* est donc subordonné à *Anse* avec lequel il constitue pourtant un mot unique dont la structure exprime un circonstant de lieu. Le sens du segment *l'Anse du Clair* porte sur celui de *les yeux*; d'où la transposition de *yeux* en symbole du lieu originaire.

Ces connexions structurales s'exercent "dans le sens du régissant [les yeux] au subordonné¹³²" (de l'Anse) et du régissant (l'Anse) au subordonné (le Clair), "de haut en bas¹³³", tel que le montre la représentation stemmatique.

les yeux
↓
de l'Anse
↓
du Clair

Incidence structurale

Quant à l'incidence sémantique, elle "s'exerce dans le sens du subordonné au régissant **de bas en haut** dans la représentation stemmatique¹³⁴"

les yeux
↑
de l'Anse
↑
du Clair

Incidence sémantique

"L'incidence sémantique s'exerce donc en sens inverse de la connexion structurale¹³⁵." De même,

l'importance hiérarchique des mots (plan structural) est en raison inverse de leur importance sémantique (plan sémantique). Plus un mot est bas situé sur l'échelle structurale, plus il a de chances d'être essentiel pour le sens de la phrase. Comme si le rôle du régissant n'était que de supporter l'incidence sémantique du subordonné¹³⁶.

Ces postulats nous offrent l'avantage d'opérer une inversion dans la métaphore. En plaçant du = de le = des devant le terme *yeux*, nous pourrions dire, par exemple: *le Clair des yeux de l'Anse, le Clair de la vue de l'Anse*. D'où l'extension du terme commun, *Clair*, dont les équivalents synonymiques s'apparentent à la clarté, à la lumière, au regard, à l'interprétation divinatoire et la voyance magique. Dans un sens restreint qui concerne la privation d'yeux, de la vue, pour expliquer la non-possession du regard, (matière et esprit), nous emploierons l'expression être aveugle, dans un double sens. C'est ainsi que s'établissent les relations entre les différents termes du syntagme; ces relations nous portent à émettre l'hypothèse que le premier terme, *les yeux*, région ascendante du visage, ou d'une terre habitée, marque les nuances sémantiques de l'ensemble de la métaphore, de telle sorte que celle-ci tend à présenter un sens supplémentaire au procès de la signification du roman.

Il nous semble nécessaire d'accorder une attention particulière à la dimension symbolique du titre. Sous cet angle, le critère d'animalité inscrirait l'antithèse de l'homme et de la bête, comme archétype d'un univers contrefait: l'Anse du Clair y apparaît comme un être vivant. Enigme ou phénomène, la dualité du bien et du mal est explicitée par les sens sous-jacents aux deux substances hétérogènes, les yeux et l'anse, qui forment un tout (matière et esprit), le Cosmos des yeux de l'Anse du Clair dont l'analogie est déjà motivée par une identité de

formes, car les données sémiologiques sont compatibles avec yeux et courbe qui s'appliquent à yeux et à Anse. Malgré leur hétérogénéité, par la jonction de la préposition *de*, (devant l'Anse et devant Clair), marquant ainsi les rapports des yeux et de l'Anse, puis de l'Anse à le Clair, les deux membres du syntagme se combinent en une seule et même image, le titre symbolique d'un texte comme oeuvre. Dans une telle situation discursive, le déterminant-adjectif épithète, l'Anse du Clair, comme possesseur des yeux, se les approprie en attribuant ses propriétés à l'objet possédé, le référent, les yeux. Nous comprenons que sous l'effet de ces éléments communs à la métaphore, l'incompatibilité sémantique s'élimine. Ainsi, par exemple, en disant "les yeux", nous supposons signifier qu'il s'agit de ses yeux à elle, c'est-à-dire de l'Anse, ce qui équivaut à les siens. Cette **"connexion sémantique supplémentaire"¹³⁷**, considérée d'après les critères d'identité et de renvoi sémantique constitue une anaphore¹³⁸. Quoique inexprimé et non explicité, le terme "les siens"¹³⁹ exprime l'idée de yeux auquel il réfère puisque les siens (ses yeux) = à eux, et que eux = les yeux.

Aussi, si pour raconter et interpréter, il faut posséder la mémoire des choses, des lieux et du temps, la relation référentielle confère alors la priorité à la signification dans un rapport de ressemblance qui rompt le code du langage en projetant l'image littéraire et les propriétés communes au clair du regard, dans l'émergence d'un discours. À ce titre, nous empruntons un principe de la poétique de Bachelard qui apporte un éclairage direct à notre propos: "l'image littéraire met les mots en mouvement, elle les rend à leur fonction d'imagination¹⁴⁰." En dégagant ces critères sur lesquels Michel Le Guern et Michael Riffaterre se sont appuyés pour

analyser l'évolution des structures littéraires ou métaphoriques, nous entendons souligner que les réalités secrètes d'un espace-temps jouent un rôle évident dans l'organisation des éléments de la métaphore-titre, du fait que ceux-ci rendent compte des similitudes et des contrastes qui l'identifient. Autrement dit, "une structure n'est perçue qu'à travers ses variantes¹⁴¹." La relation d'identité, de désignation ou de référence des sèmes constitutifs du mot *yeux* s'observe de la même manière, en fonction "du raisonnement par analogie qui permet de déchiffrer les symboles¹⁴²." Ainsi la saisie d'une hiérarchie de sens du langage ouvre la voie à l'énonciation d'un procès duel et mythique, transforme le discours, identifie les rapports en révélant le parallélisme du mythe d'un regard humain avec l'hypothèse d'une histoire de regards, dite par quelqu'un à travers d'autres regards. Il ressort que parler des rapports d'un monde réel/apparent, en termes d'image inversée, c'est permettre au lecteur de comprendre le paradoxe du titre. Sur la base de ces postulats, nous sommes tentés d'identifier la présence très réelle de l'Être ambivalent, marquée par l'image littéraire. D'entrée de jeu, "l'homogénéité sémantique¹⁴³" du terme commun, le clair de l'anse équivalent au clair des yeux qui exhibe une *isotopie*, signale la distance entre le second membre de la métaphore et l'ingérence de l'Être dans toute la structure, soit le passage de l'espèce humaine à l'espèce physique dans le discours exclusif d'une métaphore-titre et la description d'objets et de personnages. Selon l'ordre logique de ce discours, l'individu apparu s'accorde le privilège d'habiter le domaine onirique, envers et contre la nature et l'apparence des choses. Cette dualité se manifeste dans l'immanence du récit. À ce niveau, peut s'appliquer le principe de la théorie de Paul Ricoeur sur la

métaphore vive, selon lequel “le rapport d’analogie amorce sa migration vers la sphère transcendante lorsqu’il est chargé des principes et des éléments qui traversent la diversité des genres; on dira ainsi: “Ce que la vue est au corps, l’intellect l’est à l’âme, et de même pour d’autres analogies¹⁴⁴.”

En raison de l’identification du titre et de la désignation de l’Être qui font référence aux termes communs, le Clair des yeux de l’Anse, nous établissons ainsi l’analogie: les yeux sont à l’Anse du Clair ce que l’Anse du Clair est aux yeux. Selon Fontanier, cité par Ricoeur, l’identification opère la transposition “d’un domaine de sens, par exemple le corps humain, à un autre domaine de sens, par exemple les choses physiques¹⁴⁵.” Nous sommes conviés à approcher des faits sensibles intégrés au cosmos (matière-esprit), issus de l’hydre naturelle. De la même manière, en fonction de l’oeuvre à exploiter, le lecteur est appelé à cohabiter avec un personnage onirique qui aura pour rôle de manier graduellement les mythes de l’histoire et du rêve en les transcendant. Que ce lecteur ne s’étonne pas des rappels en clin d’oeil qui touchent d’intention, certaines croyances religieuses subordonnées aux mythes culturels, quand, à l’affût des confidences du narrateur-personnage, se révèle une histoire autre que celle racontée. Ainsi le texte peut nous livrer une information comme celle-ci: “On remontait le pont inaccessible du Golgotha pour libérer les cloches de Pâques avant l’heure juste. C’était, en tous points, un monde à l’envers, surtout le vendredi saint et on n’y comprenait rien¹⁴⁶.” Remarquons que le fait de remonter, non le Golgotha mais de briser le code sacrosaint de la religion, phénomène étrange aux yeux de l’enfant, est dynamisé par la structure des métaphores qui soulignent l’invraisemblance du récit. Cette action,

relayée par le visuel, le sonore, l'étonnement (on n'y comprenait rien) provoque l'enchaînement des métaphores verbales qui font penser à la possibilité d'observer une scène étrange, de percevoir des gens et des objets qui interagissent, de regarder des personnages médiateurs se transformer ou poser des actes sublimants. Mais en même temps que sont décrites des habitudes inhérentes à l'expérience de l'enfant, la sémantité des figures entretient le paradoxe d'un monde à l'envers, similaire au drame obsédant de la société dont parle le narrateur. Remarquons aussi que les métaphores agissent de manière à cerner les analogies implicites au sujet du discours, c'est-à-dire à parvenir à la convergence des images, dérivant d'un même thème comparé, douceur-amertume du regard. À travers ces images thématiques, "nous retrouvons le caractère de sémantité qui est à la base de tout symbole et qui fait que la convergence joue davantage sur la matérialité d'éléments semblables plutôt que sur une simple syntaxe¹⁴⁷." Nous pensons mettre à profit ce procédé à travers le discours d'un personnage-narrateur, dans la mesure où ce discours parvient à unifier le thème central de l'image du titre.

À parler strict, en partant du "concret à l'abstrait¹⁴⁸", comme le souligne Jacques Dubois et son groupe, nous avons considéré le substantif yeux, référent de l'Anse du Clair, dans un rapport qui inclut les sphères du rêve et de l'histoire. En ce sens, le référent yeux, qui renvoie aux relations causales de l'univers humain (l'histoire de l'Anse du Clair) fait aussi appel au champ onirique, l'univers du regard. Nous pouvons du même coup inférer cette remarque essentielle, basée sur la théorie de recherche en rhétorique du groupe liégeois, savoir: la métaphore-titre se présente "à la fois comme conjonction empirique de toutes ses parties¹⁴⁹": la

matière organique, (l'espace de terre et d'eau, l'éclat du jour, l'ocularité du regard) et "comme disjonction rationnelle de ses modalités¹⁵⁰", c'est-à-dire, des modalités de l'être onirique, représenté au siège de la pensée intuitive comme personnage mystique, médiateur de la clairvoyance.

Dans le passage suivant, l'enchaînement des métaphores qui configurent deux états contradictoires (pays condamné/pays enchanté), montre comment l'écriture se transmue en schèmes obsédants pour découper le modèle hérité comme produit social d'un rêve interdit et d'une histoire complexe. "Je reconnus en l'Homme, l'Esprit enchaîné des Négriers nomades que nos Pères ont dû traîner d'un bout à l'autre des mers de la traite pour que nous, leurs fils, héritiers et témoins, soyons à point nommé, les condamnés en sursis d'une Caraïbe enchantée¹⁵¹."

Une phrase comme celle-ci transpose l'ambivalence de la métaphore-titre, en traçant à travers elle, la question du sujet-modèle présenté à la source du récit. Et la perspective du devenir en déséquilibre d'un lieu enchanté laisse voir que la relation d'inclusion implicite au texte est associée au mystique et au culturel.

Titre symbolique et discours du masque

Dans le cadre de notre réflexion, nous proposons d'utiliser l'énoncé, "les yeux de l'Anse du Clair", avec commutation des mots titre, sujet, oeuvre, en fonction de trois désignations différentes de cette métaphore.

1. Les yeux de l'Anse du Clair sont le titre du roman. Cette information concerne le nom d'un roman, compte tenu du genre littéraire propre à cette forme de fiction envisagée à partir de l'image littéraire.

2. Les yeux de l'Anse du Clair sont le sujet du roman. Nous identifions la matière-matrice du roman, compte tenu des transformations de la métaphore initiale, proposée comme sujet-modèle et procédé de construction.
3. Les yeux de l'Anse du Clair sont l'oeuvre dans sa totalité. Il s'agit de la thématique d'une oeuvre qui s'articule autour d'une histoire romanesque où circulent des faits signifiants, des objets et des personnages.

Le paradigme des termes analysés permet de recenser trois étapes dans la désignation du syntagme: le titre comme image et figure d'expression, le sujet comme matière d'une fiction à construire, l'oeuvre comme réalisation d'un projet narratif et descriptif.

Une remarque s'impose: chacun des emplois du syntagme fait remonter aux abysses du rêve initiateur, à la métaphore d'origine qui intègre l'oeuvre à sa thématique. Celle-ci agence le discours particulier d'un récit signifiant qui, pour l'intérêt de l'histoire racontée, relance l'écho des jeux hostiles et des climats sereins de l'hydre natale. En effet, montrer par voie métaphorique que le songe onirique est exploration des *yeux de l'Invisible* et des réalités complexes d'autrui (le visible), justifie l'intrusion dans la dramaturgie d'un Être fictif, oeil cosmique, homologue du vent grand diseur dont "[I]a volonté de méduser se dépense en un regard¹⁵²" qui se manifeste par la parole narrative. Parvenir à une telle investiture, c'est exploiter la procédure de la médiation imaginaire. Une telle activité critique requiert, à l'évidence, l'engagement théorique du narrateur dont le je signifiant utilise les artifices de la parabole des autres pour dénoncer les événements insidieux et

magnifier les temps du miracle. À preuve, le lecteur est averti que “la mer de l’Anse du Clair est une sirène malicieuse¹⁵³” dont on doit se méfier. Marqué par l’identification implicite, ruse-malice, le mythe de la sirène sert de prélude aux figures redondantes de la progression sémique: méduse, menace. Celle-ci fonctionne par cumul de comparaisons métaphoriques et d’allusions littéraires de manière à provoquer les réactions du lecteur qui suit, à travers l’énonciation discursive, le processus du dévoilement de sens, généré par la quête de révélation. Ainsi, par exemple, comme le décrit l’extrait suivant, la structure du monde instable inscrit la permanence du malaise dans le présent continu de la narration: “Notre tête ébranlée danse le leitmotiv des Cavaliers de Belzébuth, comme un mauvais rêve, à jamais gravé dans les annales d’un théâtre peuplé de marionnettes, qui agissent au nom de l’État¹⁵⁴.”

Ce rapport d’inclusion entre le psychisme et le culturel concerne la portée ontologique de l’oeuvre. Signifier qu’un sujet-modèle, lieu fictif et monde habitable s’intègre à la part tragique de sa genèse, revient à considérer comment le texte découpé par métaphore, médiatise un univers sensible qui a pour fonds mythique la jarre de l’hérédité initiatrice. Le processus de la transposition se donne à lire comme suit: les yeux, symbole de clairvoyance et “vigie”¹⁵⁵ du rêve qui se promènent d’une sphère à l’autre, s’évertuent à débattre la question socio-historique des “jarres sanguinolentes des nouveaux maîtres¹⁵⁶” d’un pays menacé dont “les fils, héritiers et témoins, sont à point nommé, les condamnés en sursis d’une Caraïbe enchantée¹⁵⁷.”

Nous estimons de ce fait, que la lecture du texte passe par les voies des

“isotopies sémiques”¹⁵⁸ de la métaphore, les yeux, qui rapporte le procès de la zombification et du nomadisme haïtiens. Ce terme qui, à priori, se définit organe de la vue charnelle, devient par individuation et connotation, “ce qui représente autre chose en vertu d’une correspondance analogique¹⁵⁹.” En quelque sorte, la vision du narrateur met à nu le mythe de la fatalité historique de l’être haïtien ainsi amplifiée: “Nous apprenons à lire par habitude, dans l’eau sombre des puits, notre destin de Nègres¹⁶⁰.” L’assimilation du Nous, comme apprentis-sorciers ignorants, aux ténèbres de l’ignorance (les puits sombres), instaure la permutation thématique de la condamnation négrière. C’est la jonction des constituants linguistiques à l’implicite des relations (nous, les Nègres, notre destin de Nègres), maintenue par configuration appositive de la même fonction qui indique comment les propriétés négatives des métaphores engendrent l’identité universelle de l’Haïtien d’aujourd’hui. La description de ce procès socio-historique et culturel s’inscrit dans le registre sémantique du legs mythique qui fait écho à un discours antérieur, essentiellement prédicatif selon lequel les esclaves africains, nouveaux habitants de Quisqueya-Saint-Domingue, ont dû forger “une manière d’être qui ne peut ressembler ni à celle qu’ils avaient dans les lieux d’origine, ni en différer absolument¹⁶¹.” Ceci rejoint le fait social du discours romanesque qui s’enrobe d’ironie sournoise pour donner corps au mythologème, Caraïbe douce-amère, personnifié par “un sol rude et sec qui partait, tête en l’air, coeur blessé, vers des rives squelettiques¹⁶²”, “une terre soustraite de la géographie universelle¹⁶³”. Il est aisément concevable que la fonction socio-historique des jeux externes de l’identité insulaire prolonge, par homogénéité sémantique, la question stratégique des tabous

sociaux et des interdits politiques de la Caraïbe enchantée. Nous admettons la logique d'un fait analogue: l'anéantissement de l'Haïtien d'à présent, de son nom, de son lieu d'origine et de son devenir social correspond au découpage textuel du sujet-modèle, matière et matrice du roman. Ainsi appliqué au schéma dialectique du non-lieu et du simulacre, le discours de l'espace social haïtien, complexe et hybride, s'énonce comme indice de dépossession. Ce n'est donc pas tant de situation de déshérité qu'il faudrait parler que de dissociation d'univers, maintenue en lisière par une philosophie de domination. Entre ces deux extrêmes, sous l'oeil du Maître puissant, cruel et despote, la Terre-Mère aurait pris l'allure d'une étrange matrice qui aurait fécondé en permanence l'utopie de la Marâtre (instrument du génocide) et de la Nourrice (source de régénération). Cette comparaison spécifie comment et pourquoi l'image chosifiée plutôt anonyme de l'expatrié d'Afrique, devenu la propriété exclusive du colon, le géniteur et le produit d'un cheptel humain, a exclu l'être asservi de toute question de biens propres, de statut légal et d'état civil. En alternance, le psycho-phénomène de dépouillement et de fécondation aurait conféré un rôle occulte à l'Être dégradé d'Haïti. D'après cette théorie de la mainmise héréditaire, la Personne sociale de l'Être haïtien, victime ou bourreau d'un même système et de ses règles, habite en permanence un monde secret et prodigieux qui le lie aux forces internes des mythes et des croyances culturels. Évoquer dans ce cadre la dissociation des éléments génériques d'un anti-destin fait reconnaître deux faits en évolution dans le roman: la métaphore affuble et redouble la relation thétiq ue et sujet-modèle; le songe mythique est déclaré lieu intemporel d'une pseudo-histoire de peur et de menace.

C'est pour cette raison que la texture du discours agence, par allusions métaphoriques, le profil d'un monde en dérèglement où la parole narrative se fait mémoire du songe, surgissement du passé dans le présent, arbitre de l'histoire. En intégrant les idées d'absolu et d'intensité, de durée à la comparaison métaphorique, par structure réduplicative de morphèmes (enfance kokobé¹⁶⁴, le Sousou¹⁶⁵), par adjonction adverbiale (à jamais), par redondance sémantique de faits accomplis (leçon répétitive d'un faux enseignement), par redoublement de figures (leitmotiv des cavaliers de Belzébuth), par effacement nominal ou ellipse (terre soustraite de la sphère, rives squelettiques), par effacement copulatif de verbes regroupés qui créent des structures nomades (lese-grenen, donnant-donnant) et par figement de sens (héritiers et témoins) le présent d'habitudes engage le lecteur à découvrir quels effets démesurés peuvent engendrer des pratiques perfides. Ainsi par exemple, "le lese-grenen est le procédé habituel du laisser-faire les choses qui piège le plus faible¹⁶⁶." De la même manière, la conjonction du présent métamorphosé et des temps perfides de la ruse que l'on peut encore retrouver tout au long du roman, sert de relais à l'expansion de la prédication métaphorique. Le récit crédite ainsi les faits avérés de l'échelle d'enfer de la Caraïbe enchantée avec projection sensible du pouvoir de l'État omniprésent sur le pays menacé. L'enchaînement des métaphores —les condamnés en sursis d'une Caraïbe enchantée— impose la convergence des systèmes en présence. À ce niveau, l'image associée Paradis-Géhenne renvoie au présage et cache sous la mascarade imaginaire "la feinte allusive qui agresse la réalité¹⁶⁷". Ce pseudo-secret, cause du déséquilibre métaphysique n'est que la résultante d'une "vision [...] fondée sur des rapports de forces¹⁶⁸". Pris dans un

autre contexte, le transfert obtenu par dérivation figurale et par analogie contradictoire de la ruse narrative, aurait pour motif de donner préséance au procès narratif.

En l'occurrence, ce jeu de l'interaction des figures de l'hostilité et du malaise (perfidie, haine, vengeance), signale la continuité des pratiques du mauvais oeil, antithèse de la bienveillance. En théorie sémantique, ce champ polysémique du regard peut s'analyser comme une "isotopie connotative¹⁶⁹" du mythe de l'oeil cosmique qui s'identifie à la donnée mythique de l'énonciation originale, laquelle donne à lire la parole mystique et la fabulation de l'histoire. Il n'est pas surprenant que la structure du modèle ambivalent expose, au tableau de la mascarade humaine, l'espace d'une expérience stupéfiante où se grave et se réconcilie la totalité des signes et des forces primitifs. C'est dire que toute la charge de l'horreur autrefois subie constitue la matière de l'obsession, la charpente de l'aliénation et du déracinement, éléments propres à l'exclusion. Cette perspective d'un discours qui crée ses propres mythes ouvre la voie à d'autres réseaux isotopiques. Ainsi l'apparition d'êtres baladeurs dont le zombi, la tête sans corps, la couleuvre-flambeau, qui unifient la présence et l'absence du miracle, le Rêve paradisiaque et l'Enfer insulaire, le Bon et le Mauvais oeil subordonnés aux croyances, peut être rattachée au mythe de l'Invisible Présence qui hante les sphères du récit. À cet effet, les sèmes nucléaires de la clairvoyance ou de la divination — zones médiatrices d'un bienfait, d'une grâce, annonciatrices d'épreuves, de mauvais présages — concordent avec l'existence de l'Être emblématique et du monde ambivalent de l'Anse du Clair, l'hydre caraïbe, à laquelle le narrateur se réfère pour

raconter la fable et la réalité d'une vie feinte et miraculée. "Prendre d'assaut l'antichambre des songes¹⁷⁰" "ça fait que l'on ne sait plus très bien où commence et où finit l'a b c des tracas qui vous passent dans la bêtise¹⁷¹"; "qu'à présent, les yeux de l'Anse du Clair pleurent une terre utopique qui n'a plus de larmes à verser¹⁷²."

Affirmer ceci, c'est montrer par le biais de l'écriture, la persistance des éléments de l'aliénation. Ce qu'il faut remarquer, c'est que dans la structuration de l'imaginaire comme en théogonie, les sens réversibles de la ruse narratrice mettent en lumière la dérive du fait caraïbe haïtien dont l'obscurantisme siège à la limite d'un "degré zéro¹⁷³" de la survie et de la régression. Ceci signifie qu'insérer les leurres du paradoxe dans la structure de l'oeuvre ne consiste pas à substituer les chemins mystiques aux voies incompatibles d'un paradis utopiste qu'exsude l'inconscience. Le propos sous-entend que le narrateur s'ingénie à rationaliser les jeux parodiques du discours en exploitant les figures du masque d'un monde inhumain. Décrire et présenter la métaphysique de ce drame comme les eaux méduses d'une saga sanglante et brutale, nous a entraîné à orienter le sujet-modèle, songe en devenir, vers d'autres modes d'interprétation. C'est pourquoi, en vertu des principes théoriques, la quête des sens d'un rêve médiateur justifie la transparence de la dialectique des métaphores, ruse-violence. Cette personnification d'un discours cohérent n'est autre que la représentation logique du faire intentionnel du narrateur dont le regard extrapole l'envers des tabous et des interdits pour fonder la trame du récit. La notion de déchiffrement métaphorique apporte alors, en rétrospective, le constat d'une représentation symbolique du discours du masque.

Pourtant ce qui semble insolite ou étrange à l'identification de la fable

poétique de l'oeuvre n'est pas présenté de façon paradoxale. En s'habillant de naïveté et de pittoresque, les métaphores de narration et de description promènent le lecteur étonné à travers l'imagerie d'un monde intime "où les Esprits tutélaires ont un coin pour parler et pour rêver¹⁷⁴", où il était naturel pour Gédéon-enfant, "devenu un être peu commun¹⁷⁵" d'avoir accès au monde mystérieux des araignées-crabes, des sphinx tête de mort, des anolis petits-bon-dieu qui lui "montraient le sens des choses¹⁷⁶". Même si théoriquement, le rêve métamorphosé en discours du masque énonce que les rites sorciers et immémoriaux étaient l'inversion de la vie normale¹⁷⁷, cette manière de dire tranchée dans le mixte de l'authentique et du mythique fonde la pratique textuelle d'un réalisme merveilleux qui vivifie l'espace romanesque du sujet-modèle, les yeux de l'Anse du Clair. C'est ainsi que la poétique du rêve, conjuguée à la métamorphose linéaire, suppute les chances et les revers de l'histoire haïtienne actuelle pour susciter la mise en éveil de sa destinée temporelle. En la circonstance, la texture des métaphores thématiques, essentielles à cette anticipation, module le songe, harmonise ressemblances et contradictions, déploie avec exubérance, rythmes, couleurs et sons pour décrire "dans une fusion des cinq sens¹⁷⁸", "dans une effervescence miroitante d'ébullition et de puissance ventrale¹⁷⁹", et dans la simplicité des gestes le secret du miracle quotidien d'un univers hybride. L'éclosion d'un tel mode de pensée qui, par le biais de l'exploitation métaphorique, pare les sens, les dénature pour enchanter et obséder le lecteur, découle du fait suivant: dans le récit qui intègre le visible et l'invisible "le réel (vraisemblable) et le merveilleux (invraisemblable) sont mis ensemble de façon *innocente*, sans aucun mécanisme de mise à distance¹⁸⁰." C'est dans cette

perspective que bon nombre de passages textuels, d'ordre itératif¹⁸¹, et où la permutation du profane, du sacré et du rituel se fait par inversion métaphorique, rompent le système interne des événements narrés de l'histoire en transgressant la temporalité imaginaire. À ce titre, par rapport à l'évolution des faits, l'imparfait de description marque également la continuité des jeux de la mémoire insulaire et la similarité des choses familières. En témoigne l'extrait suivant dont la lecture recense une transition de l'imparfait au présent conscient de la sublimation: "Elle me racontait qu'il y a autour de nous des hôtes invisibles, que leurs yeux sont nos yeux, que les souvenirs gardent intact le coeur de l'homme¹⁸²."

Il est évident que si, en théorie, les yeux sont associés à la vision onirique, c'est que "oeil ou regard sont toujours liés à la transcendance¹⁸³". Ce principe fait songer à la fonction médiatrice du regard, qui, par la pratique du langage corporel, raconte comment la voie de l'âme vers le mystique passe par les phases de la métamorphose; des lors, la progression du temps, passé-futur (ce qui a été dit hier, ce qui projette le fondamental, la permanence de la métamorphose: il y a, sont, gardent) vers le présent rétrospectif, rend compte de l'évolution de la dialectique du corps social: monde réel \ monde utopique dans les champs de l'histoire. Remarquons, qu'à dessein, la structure formelle de l'énoncé initial est analogue aux conditions d'existence de la Caraïbe. Annoncer la présence de gens qui souffrent d'amnésie camouflée, tel que souligné, dès la première page du roman, n'est-ce pas révéler, à l'aide de métaphores et de symboles le drame latent qui touche au même monde? Ainsi le texte romanesque éclaire-t-il, au fur et à mesure, le paradoxe d'une vie masquée et angoissante, qui, comme un signal, circule partout, dans les songes

et dans la réalité. Tant et si bien qu'au système de la mauvaise conscience imposé de force s'adjoint toujours la forme récurrente et ramifiée d'un monde "exilé de ses sphères"¹⁸⁴. La régression, à ce point focal de l'exode et du scandale, figure par affinité et opposition, la montée insidieuse de la migration haïtienne.

Ce problème d'exclusion qui inclut les contraintes de l'errance et du dépaysement met en cause la question du nomadisme langagier. Paul Zumthor associe la dérive verbale du rêve poétique à "cette disponibilité incessante qui a été la sienne au cours de sa vie et dont ses déplacements géographiques ont été pour lui le signe extérieur"¹⁸⁵. Nous retenons le terme nomade comme signe de la dérive des métaphores de l'oeil dans la progression thématique. Porté par les isotopies du vent grand diseur qu'investit la parole migrante, le roman se vêt de songes, de faits mystiques, s'incorpore aux puissances invisibles pour parler de rupture et de médiation entre Dieu, les dieux et les hommes. La charge sémantique des mini-récits relancés par la narration provoque les réactions immédiates des intervenants à cause des influences qu'exerce le déséquilibre de l'histoire. C'est en ce sens que l'on peut parler du langage sublime du récit métaphorique. À ce sujet, Paul Zumthor précise que le mot "*oralité* est un terme historique qui désigne un fait touchant des modalités de transmission: il signifie simplement qu'un message est transmis par l'intermédiaire de la voix et de l'oreille"¹⁸⁶. Ce discours de l'oralité fait surtout en langue créole, colporté de spectacles en spectacles (fêtes champêtres, veillées, coumbites) et propagé de récits en récits dans le roman, transporte la part d'illusion des actes quotidiens et transmet toute la gestuelle des événements de l'histoire. En ce sens, l'oralité (récits de Merline, de Man Fita) recourt à la

persuasion pour accréditer les croyances (éternelle malédiction, mauvais sort, prédiction des simbis —femmes esprits des eaux douces—, et don des puissances mystiques) ou simuler la neutralité¹⁸⁷ d'un mutisme latent, même si la structure des valeurs limitrophes laisse persister une certaine foi en la dignité. L'avantage de ces propos railleurs, plaisants ou anodins est de figurer la vérité et la fausseté de l'autre pour mettre l'accent sur un refus total de se laisser piéger. Dès lors, le registre sémantique du masque crée, au fur et à mesure, des résonances similaires chez l'auditeur. Ceci revient à dire théoriquement: "pour que le lecteur prenne le monstre au sérieux, il faut que le monstre le séduise¹⁸⁸."

L'espace culturel se définit alors comme figure de l'oralité où il n'est pas question de rejeter les mythes et les jeux langagiers de l'ironie, du rire et de la perversion qui se joignent à la structure historique. L'autre question soulevée dans le récit est de faire ressentir l'intention cachée derrière la menace et la tourmente: le piège de l'exclusion et de la régression. Ainsi s'explique la présence de clichés, d'aphorismes qui soulignent le double aspect social et critique des messages, des faits et des gestes du quotidien dans le roman. D'après une étude de Michael Riffaterre qui explicite la portée de cette pratique sémantique, "on considère comme cliché un groupe de mots qui suscitent des jugements comme déjà vu, banal, rebattu, fausse élégance, usé, fossilisé[...] Il s'agit donc bien d'une structure de style puisqu'elle attire l'attention sur la forme du message linguistique. Mais c'est une structure unique en ceci que son contenu lexical est déjà en place¹⁸⁹." "Le cliché est simultanément vu, perçu dans le texte et dans un métatexte mémoriel¹⁹⁰."

Voici trois extraits du roman qui mettent en relief des stéréotypes culturels

récurrents que le récit remodèle:

Énoncé 1: “Il semble que ceux de notre race portent toujours un long suivez-moi au chapeau pour mieux faire son adroit saltimbanque¹⁹¹.”

Énoncé 2: “Elle fit comprendre à père qu’au nom de la charité bien ordonnée qui commence par soi-même, ils ne pouvaient plus continuer à tolérer des parasites¹⁹².”

Énoncé 3: “Vous savez, mon Père, quelqu’un qui vous fait acheter un cheval gros-ventre durant la saison des pluies, ne va pas vous aider à le nourrir durant le temps sec¹⁹³.”

Chacun de ses exemples qui est un “cliché parodié, apparaît ici comme l’équivalent dans l’écriture de l’intonation dans le parlé¹⁹⁴.” Le deuxième et le troisième, renforcés par les termes, parasites, “le mâle, cheval gros ventre” et par les injonctions verbales, “faire son adroit saltimbanque, faire comprendre, faire acheter”, ou par la restriction, ne va pas vous aider à le nourrir” mettent en exergue une situation contraignante (énoncés 1 et 2), ou une situation humiliante, un échec (énoncé 3). Il s’agit bien de faits mémoriels où les jeux des proverbes exploités sont passés par le biais des métaphores, de la tradition orale aux frontières médiatrices de la mémoire discursive. Nous entendons par là qu’un dialogue s’organise à travers le langage coutumier, l’échange s’établit et agresse la nature même des choses. En ce sens, le tableau de la situation paradoxale d’une société dépersonnalisée peut alterner avec des événements dont l’écho ressasse la fable répétitive des contrastes et des similitudes d’un univers fermé. Ainsi la parole

nomade qui joue entre le sacré et le fantastique (mort vivant, revenant, interprète des esprits) polarise les croyances transmises sous forme de leçons, de tabous, d'enseignement et de connaissance. Tel ce bref résumé d'un fait mythique recel d'une situation de menace et de peur: Noyée et sauvée dans des circonstances étranges par des simbis, se croyant possédée de l'esprit malin, donc coupable, Profita Belle-Anse "portait le poids de ce passé comme une lèpre honteuse, tout au long de son existence"¹⁹⁵". Voici comment le discours de l'interprétation résume et définit le paradoxe:

Notre grammaire quotidienne se fait méduse verbeuse; elle a beau jeu d'exalter le plus-que-parfait des philosophes importées des ailleurs, de fustiger l'imparfait de nos rites, de nos croyances et de notre nature originaires, pour nous transformer en parfaits prédateurs. Nous pourchassons, à présent, des protecteurs fidèles comme d'autres dépouillent et crucifient les mythes de leur enfance¹⁹⁶.

Dans le premier énoncé, la continuité d'une situation sociale similaire est marquée par l'imparfait de l'événement. La figuration de la métamorphose est relayée par la comparaison métaphorique secret/silence, ainsi transposée au présent: *le poids de ce passé est comme une lèpre honteuse*. Ce contenu métaphorique révèle un effet de rupture.

Le deuxième énoncé commente l'événement rapporté. Le texte récupère le regard du dominateur et du dominé. Dès lors, la métamorphose, théoriquement implicite d'une grammaire quotidienne qui se change en méduse verbeuse est manifeste du procès de la signification qui transforme les sphères du récit. De même le présent de narration rend compte des influences de toutes les dérives sociales inhérentes au discours. À parler strict, la grammaire des choses et du

monde n'est autre chose qu'un clivage des jeux pervers du rêve et de l'histoire qui traînent les séquelles d'une victimisation lente dont un pays n'arrive pas à se défaire. Ces comparaisons doivent être prises au sens de similitude selon les analyses de Le Guern¹⁹⁷, admises et reprises par Paul Ricoeur qui déclare: "la comparaison-similitude repose sur un usage logique de l'analogie; la métaphore proprement dite repose sur un usage purement sémantique: c'est un transfert direct, qu'exprime bien l'attitude insolite de la métaphore *in praesentia*¹⁹⁸."

Ainsi s'articule, s'ouvre et se déplace, à partir d'un cosmos d'yeux, le récit d'un monde méduse qui raconte au lecteur une histoire "des chemins éreintants de la survivance¹⁹⁹", où, "tout naturellement, le temps crépé des deuils interpelle ses fantômes juvéniles, à l'orée des feux de bengale²⁰⁰" d'un pays qui se cherche un nouveau visage. Là encore, la structure ramifiée d'une histoire inchangeable se retrouve dans l'interpellation du temps fictif qui fait apparaître la progression thématique dans le jeu variable des métaphores. Mais ce jeu est fondé cependant sur une historicité qui a bâti les tensions de la société haïtienne et de ses discours.

HISTORICITÉ, MYTHE ET RÉALISME MERVEILLEUX

Pour parler d'historicité, nous pensons, à priori, que la représentation de l'histoire dans le roman fait appel à la bipolarité du monde mythifié d'Haïti. C'est dire que le jeu des métaphores (douceur-amertume, par exemple), n'est autre chose que la mise en scène de la parole, semblable et contraire, qui restituera, à travers les événements et les coutumes, le visage et le recel d'un passé-présent. Mais au-delà des contradictions manifestes, il serait apparemment question d'un personnage revenu à ses sources. En l'occurrence, l'urgence du discours de l'autre sera de créer le monde nouveau de l'oeuvre imaginée par regards interposés. Or, si la fiction littéraire masque le dire pour dévoiler les ruses de l'histoire, ce discours, le même et le contraire, devrait naître des nécessités d'une transgression. Né des recels d'une histoire première, elle-même exclue de sa sphère ontologique, véhiculant le même résidu secret et interne des mythes, ce discours pourrait transgresser, à un certain niveau, l'interrogation lancinante et permanente de soi à travers l'autre. Cette transgression pourrait apparaître sous la forme d'une double aliénation figurative dans le récit. Dès lors, l'inclusion des mythes (le mythe du vent grand diseur, par exemple comme être bivalent du bien et du mal), pourrait se confondre avec l'exclusion d'une histoire originaire qui secrète les mêmes fantasmes du nomadisme, des retours de l'enfance aux valeurs spirituelles que l'homme haïtien a héritées d'un long métissage culturel. Mais aussi évidente que soit la transgression des tabous de ce monde mythifié, dans ce même monde où la peur

sévit, le passé refoulé ressuscite ses monstres. Dès lors, les croyances, les traditions, les conventions qui présentent, sous une naïveté apparente, une caricature de l'horreur et de l'histoire, imposent par une sorte de filiation secrète, proche du silence, le mythe tutélaire de l'Invisible Présence, à qui la mémoire insulaire doit "Honneur-Respect"²⁰¹. Ce mythe, devenu récit, puis rite, s'oppose d'emblée à l'image d'une histoire originaire, faussée d'avance, parce qu'exclue apparemment. Autrement dit, entre les déchirures qui altèrent les réalités quotidiennes et l'interrogation permanente, le discours organisé raconte une histoire autre en fonction d'un Nous occulté par le Je de l'onirisme conscient. Mais à cause de ce mouvement interne qui sous-tend les jeux du rêve et de l'histoire, pour reprendre le commentaire de Michel de Certeau,

ni la narrativité totalisante de nos légendes culturelles, ni les opérations techniques et critiques, ne peuvent être, sans arbitraire, supposées absentes ou éliminables de ce qui aboutit à une représentation au texte ou à l'article d'histoire. Sous ce biais, chacune de ces représentations ou la masse globale qu'elles forment ensemble, pourrait être comparé au mythe, si l'on définit le mythe comme un récit troué par des pratiques sociales, c'est-à-dire un discours global articulant des pratiques qu'il ne raconte pas mais qu'il doit respecter, et qui, tout à la fois, lui manquent et le surveillent²⁰².

Le mythe-récit va retracer l'assomption du cauchemar haïtien placé au centre des confluences de la Parole insulaire, qui, d'entrée de jeu, est plus que mode d'appréhension d'un monde de sens. Il s'y dessine d'une part, le profil d'un pays magnifique et attachant, mû par son noeud de raz-de marées naturelles et sanguines, qui, tel un cancer, ronge la glèbe et les gens; d'autre part, au gazouillis secret des brises paradisiaques, figure du miracle, se mêle aussi le monstre de l'insécurité quotidienne, allié au patient courage d'un peuple dont les croyances

remontent au calvaire du Bohio indien et du nomadisme africain. Cet héritage mixte, soudé à la vie intime et mystique de la société haïtienne, dont la présence des morts et des esprits, par exemple, constitue le fonds caché de l'insularité d'Haïti, à proprement parler, le fonds primaire du mythe nomade de "l'ambivalence sociale"²⁰³ originaire de l'Afrique négrière auquel notre forme de discours de l'oralité insulaire ne saurait échapper. Les yeux de l'Anse du Clair, discours de l'horreur et du miracle, associent deux sphères inaccordables, grâce et damnation. Mais étant donné que "Dieu ne se manifeste pas dans les romans"²⁰⁴ et que les romans sont des univers créés par l'imaginaire humain, le récit renvoie aux valeurs métaphysiques de la perfidie, de la hantise du péché ou du démon. Pour cette raison, la quête du regard cherchera sans cesse à s'opposer au mal. Le résultat envisagé, c'est que la vision du narrateur-personnage qui cherche à transposer cette réalité double fait déjà problème. Car il vit et raconte son expérience à partir des autres personnages. C'est pourquoi le va-et-vient constant de la mémoire et de l'action, de la suggestion et du rêve, imposera au lecteur-spectateur, un véritable envoûtement.

Ainsi la production du roman, placée sous l'égide de ses propres moyens critiques, l'onirisme et l'historicité, nous mènera vers une exploration continue de la mémoire des choses quotidiennes de la terre natale, du monde habité par des personnages et dont parlent ceux-ci. Ainsi, en relatant un souvenir d'enfance, Gédéon Délice, l'un des personnages du roman, associera le monde d'où il vient, le malaise physique ressenti, sa personnalité affective et secrète, tout au long d'un songe qu'il eut le jour de sa première communion, signe manifeste de l'Invisible Présence:

J'étais, comme on dit souvent, là-bas, à l'Anse du Clair en communication directe avec l'Invisible... En fait, une indisposition prolongée me projeta dans un drôle de songe que j'eusse souhaité revivre au monde des chrétiens vivants qui ont les deux bras bien pendillés²⁰⁵.

À notre avis, l'oeuvre de fiction se crédite par rapport au réel imaginé où subsistent et se déguisent des révélations sous-jacentes sous forme d'événements enchanteurs ou destructeurs qui se rattachent à l'histoire. Nous voulons signifier que le texte romanesque ne peut être construit sans l'apport du fonds mythique de l'auteur non séparable de certains aspects brûlants et refoulés de l'hydre naturelle, terre d'origine et matrice de sa première histoire. Cette idée de sources oniriques, lieu de hantise et d'interdiction, correspond à l'un des principes analytiques de la méthode de Charles Mauron selon lequel "[l]e mythe personnel et ses avatars sont interprétés comme expressions de la personnalité inconsciente et de son évolution²⁰⁶." Nous voulons parler de la matière fondamentale de l'oeuvre, et dans le cas qui nous préoccupe, l'Anse du Clair que notre imagination a investi d'un pouvoir métaphorique en l'instaurant témoin d'un passé-présent. En l'occurrence, le propos de notre recherche n'est pas seulement de considérer l'Anse du Clair comme un objet rarissime à cause de son site naturel, de sa situation géographique particulière, mais de tenir compte des influences climatiques qui affectent la mentalité des gens et qui, par le fait même, apportent une autre coloration à leur vie et à leur culture. En outre, ce propos vise aussi la dynamique des images qui agence les sens métaphoriques de l'oeuvre à créer en révélant comme ceci le caractère des êtres et des choses dans son intégrité: "Un méchant grain est passé et a laissé son empreinte sur les haies vierges de la petite cité²⁰⁷."

D'autres avant nous, natifs d'une même Caraïbe perlière et méduse, soit dans *l'Espace d'un cillement*²⁰⁸, soit en compagnie des *Gouverneurs de la rosée*²⁰⁹ ou bien pendant que le *Bon dieu rit*²¹⁰ ont matérialisé les substances oniriques du sol nourricier, notre *Mère Solitude*²¹¹ en nous faisant partager leur expérience d'homme et d'écrivain. Nous nommons des auteurs haïtiens émérites dont les romans sont un mixte de rêve et d'histoire. Chez Jacques Stephen Alexis²¹², la fusion et le dialogue des métaphores sensorielles qui mènent à la connaissance des choses sont réalisés à partir d'un langage d'invention, stéréotypé, sublime et enchanteur que véhiculent, par exemple, des personnages romanesques, tels que La Nina et El Caucho. Selon Claude Clément Pierre, qui a présenté récemment une nouvelle édition des *Gouverneurs de la Rosée*, "ce récit fonctionne comme s'il était écrit pour défier le temps²¹³." Le roman de Jacques Roumain est "[d]oté d'une sorte d'indigénisme mystique d'autant plus pernicieux qu'il ne gâte point le plaisir de lire²¹⁴". De même, dans son livre qui met en scène l'exploitation de la paysannerie par les classes dirigeantes, Edris Saint-Amand soulève la question théorique du "Bon Dieu Bon²¹⁵". Il s'en sert comme prétexte d'une réalité insoutenable, sous-jacente aux pratiques socio-historiques d'Haïti pour montrer qu'en fait, "transformation des mentalités et développement économique sont liés dialectiquement²¹⁶". Plus près de nous, vivant en terre québécoise, à travers le récit de Narcès Morelli, personnage central de *Mère Solitude*, qui raconte et s'interroge, Émile Ollivier²¹⁷ explore l'énigme des origines, le secret des traditions, les archives de la mémoire ancestrale pour démystifier les schèmes déprimants des pouvoirs publics et exalter le merveilleux du sol haïtien. Dans notre roman, la

démystification des sphères duelles — pays/personne, rêve/histoire — rend compte des aspects dénommatifs et descriptifs des métaphores d'écrivain, de l'influence des dérives langagières soit le statut social des personnages. Cette grammaire du sens est spécifique du discours nomade et hybride, acquis par héritage. Nomade: le langage se fait complice d'une kyrielle de métaphores obsédantes parce qu'il prend la marque formelle des structures déformées de la dérivation symbolique. Hybride: le langage crée les monstres de l'oppression ou mythes de la peur et de la menace qui engendrent le modèle latent d'un despotisme aberrant, héritage du colonialisme, "du conflit qui marquera toute l'histoire de la politique haïtienne²¹⁸". En deçà de l'image onirique et historique de l'île Quisqueya, désignée "délices de vie²¹⁹" par les Aborigènes du génocide espagnol, Haïti est devenue à l'échelle de la Traite, la Géhenne des Noirs de Saint Domingue qui "a vécu dans le provisoire et l'incertitude²²⁰". Cette logique de l'instabilité propage les schèmes figuratifs de la société haïtienne actuelle comme Personne/Non-Personne dans le cadre du roman. Ceci revient à signifier que parler d'Haïti d'après le vécu considéré dans sa discontinuité apparente et d'après ce qu'en rapportent les chroniques, c'est raconter à sa manière une histoire transcendante surgie des mythes culturels enracinés de mémoire d'homme dans le même lieu originaire, les mêmes paradis et enfer insulaires que, comme romancière, nous voulons doter de signes sensibles, le temps d'un rêve et d'une production.

Un fait essentiel devra retenir l'attention du lecteur: le retour à la sphère matricielle n'est qu'un va-et-vient rémanent à la source même de la création pour le romancier haïtien, parfois séparé du monde qu'il évoque dans son oeuvre. Aussi

transcende-t-il sa parole d'écrivain dans l'aventure littéraire, devenue le lieu de tous les possibles imaginaires. Ainsi, l'acte d'écrire un roman remet en jeu l'inconscient du romancier haïtien qui se sert de l'imagerie locale pour élaborer la substance identitaire de la fable du roman, car son oeuvre est aussi le partage d'un lieu et d'un bien communs: le cosmos natal historicisé et mythifié. Dès lors, le mythe de l'écrivain haïtien, situé entre le rêve et l'histoire, pourrait se définir, selon la psychocritique de Charles Mauron comme "l'expression figurée d'un état de fait, c'est-à-dire l'état actuel de la personnalité inconsciente²²¹." Le mythe personnel [...] est une forme à priori de l'imagination²²²." "L'accent n'est pas placé sur l'origine mais sur la situation et la dynamique actuelle. Le mythe est tenu pour un fait acquis²²³". Autrement dit, si le noyau obsessionnel des métaphores donne accès à l'imaginaire de l'écrivain, nul doute que les valeurs anthropologiques rattachées à l'oeuvre sont les éléments génériques de la quête et de la promesse.

En témoigne le concept mythe, qui dans le contexte haïtien suscite d'autres échos. Par rapport à son étymologie, le mythe, du grec *mutos*, signifie récit, fable. Mais pour parler du mythe haïtien, il est souhaitable de faire référence aux travaux de Léon Vincent Thomas, rapporté par Maximilien Laroche dans ses essais sur la littérature haïtienne, *L'image comme écho*²²⁴. D'après Vincent Thomas, le sens du mythe va au-delà d'une

simple histoire et d'une relation de faits passés [...Il est le] système et mode de connaissance qui devient même presque toujours le modèle qui structure l'action. Car avant d'être récit fixé par l'écriture, le mythe dans une civilisation orale est la parole, la figure, le geste qui circonscrit l'événement au coeur de l'homme²²⁵.

Il ressort, que pour l'essayiste Maximilien Laroche, "le mythe n'est donc pas

seulement récit, lettre morte, mais action. [Ainsi il unit le] sacré à l'historique²²⁶."

Ceci concorde avec la manière de dire, de créer des horizons humains propres aux mythes des romanciers haïtiens. Tous les romans de notre littérature nationale dont la verve se déverse en une langue savoureuse, riche et saturée font penser à une spirale de gestes rythmiques dont l'histoire est dérivée vers les climats de l'homme et de l'écrivain. En effet, tous ces auteurs ont écrit leurs oeuvres sous la dictée d'un médium essentiel, la Parole de la Terre Natale, avec les couleurs locales et les figures mythiques qu'elle génère. Le paysage humain qui apparaît à la structure de ces romans mobilise à l'infini une double solitude: celle de l'Haïtien rongé par son exil héréditaire, celle de l'écrivain projeté dans le tumulte de la démarche poétique.

Dès lors, sous la force de ces motivations et des résurgences, ces hommes ont brisé le mutisme des pierres, percé le secret de l'eau lente des douleurs (actuelles et présentes), rompu les paroles du vent grand-diseur, porteur de messages multiples pour métamorphoser la mémoire réflexive et permanente des choses. Toute l'action imaginante des événements et des personnages, née de ces romans, prend source dans d'autres actions vivement rapportées. Et c'est avec raison que la mémoire de la Caraïbe nomade qui s'adresse à l'homme et à l'univers est intégrée à la mythologie taïno-afro-haïtienne. En parlant de joies et de peines, de bien et de mal, de toutes choses duelles qui sont l'expression même de la fiction littéraire, comme d'autres romanciers haïtiens, nous entendons projeter la vision temporelle d'un monde différent et dégradé qui parvient, par le miracle de la survie, à sauver les apparences.

C'est pour cela que, selon l'éthique, la Parole du narrateur-personnage confère la priorité aux mythes ancestraux, qui, en l'occurrence, exercent une fonction symbolique dans le récit. Aussi, loin de nous emprisonner dans les cadres d'un langage préconstruit, notre écriture s'éclipse un peu des balises traditionnelles du discours de la rhétorique classique en épousant la syntaxe des mythes locaux. Pour nous, l'image mythique devient une manière d'entretenir par le pouvoir des mots une dialectique de l'histoire d'un narrateur-personnage et de ses visions oniriques.

Pour citer un exemple de Maximilien Laroche, l'idée de mythe zombi haïtien est liée au phénomène de la mort, qui, dans le contexte haïtien définit une attitude contradictoire envers l'ordre des choses. Selon cette conception,

en Haïti, comme en Afrique, on ne meurt pas par la faute de Dieu. Du moins, ce dernier ne veut pas la mort de l'homme. Si celui-ci meurt c'est toujours par la faute d'un autre homme. Autrement dit, on ne meurt jamais de mort naturelle. Toute mort est toujours artificielle²²⁷.

Ceci explique dans notre roman, la présence du mythe-zombi qui apparaît comme une dérive du phénomène de la zombification. Dans ce processus de régression le mythologème, homme-zombi, terre zombifiée, restitue le profil d'un pays métamorphosé dont les réserves spirituelles sont inséparables de la présence des morts et des esprits.

À l'exemple des romanciers haïtiens qui ont puisé dans un fonds imaginaire commun et ont exploité le mythe comme symbole, nous réaffirmons notre désir de poser le geste de l'écriture. Par la pratique du rêve, de l'invention d'une histoire interprétée de façon différente et profondément inscrite dans le cadre fantastique

propre à Haïti, nous construisons, selon les caractéristiques géographiques et socio-culturelles inhérentes au domaine des yeux de l'Anse du Clair, le propos de ce roman. Ce roman développé dans le genre fantastique-réaliste, va de ce fait, tourner autour des fantasmes originaires qui débouchent sur un réalisme merveilleux.

Si écrire un roman, c'est l'imprimer de la marque du peuple, de la terre et de la société d'où nous venons et de qui nous sommes solidaires, il est hors de doute que notre souhait est de nous servir de la matière brute, semblable et contradictoire, le monde rêvé, le rythme de la vie vécue au lieu fictif, *les yeux de l'Anse du Clair* pour inventer, au gré de notre fantaisie, l'histoire de ce monde romanesque.

Du jeu subtil de l'écriture et de ses dérives parvient le surgissement du merveilleux dans le roman haïtien où l'écrivain natif-natal revalorise les mythes et les réalités sociales de son terroir. Une telle question est ainsi analysée par Jacques Stephen Alexis dans un article qui traite des apports constitutifs de la culture haïtienne et de l'imaginaire insulaire:

Qu'est-ce que le merveilleux, sinon l'imagerie dans laquelle un peuple enveloppe son expérience, reflète sa conception du monde et de la vie, sa foi, son expérience, sa confiance en l'homme, en une grande justice et explication qu'il trouve aux forces antagonistes du progrès?²²⁸

À la réception du sujet-titre, le lecteur aurait pu croire qu'une telle allusion se prêterait à une description exacte des termes choisis pour identifier le roman. Cette question nous paraît secondaire du fait que la technique narrative utilisée s'intègre totalement à la structure de l'arbre mystique, le tamarinier centenaire²²⁹ dont parle le personnage-narrateur: le tronc de l'unité discursive ou discours du

récit est le Vent Grand-diseur qui dicte la Parole, les branches sont les personnages groupés autour de l'arbre qui participent à l'action, et qui sont les uns les autres rattachés aux mêmes racines, la Terre natale, à sa part de bien et de mal, d'horreur et de miracle.

Car l'orientation théorie-roman, impose d'autres jeux spécifiques qui entrent en relation avec les métamorphoses du monde imaginé. Par rapport au regard du narrateur-personnage et à son discours, le contraste réciproque, onirisme-historicité, n'a d'autre visée que de supporter la construction symbolique de ce monde romanesque, révélateur d'ambivalences récurrentes. Étant donné que, dès les prémisses de l'oeuvre, le signifiant authentique, *les yeux de l'Anse du Clair*, renvoie à une constitution interne, déterminante, créée à partir d'une histoire et de ses mythes, le texte narratif dûment métaphorisé véhiculera les oppositions et les ressemblances. Ainsi, par exemple l'opposition sereine/violente, synonyme de douce-amère profondément ancrée à la réalité biologique et psychique des personnages du roman, devra souligner les analogies produites par des mythes destructifs et rédempteurs.

Délimiter le cadre schématique particulier à ce roman, c'est faire reconnaître au lecteur que, par exemple le visible et l'invisible authentifient le réalisme magique et l'étrangeté des phénomènes naturels qui influent sur le tempérament et le mode de vie de l'Antillais haïtien. Pour proposer de nouvelles formules capables de réhabiliter à ses yeux le monde évoqué, "l'urgence est de rétablir avec les choses un contact personnel, frais, contraignant, magique"²³⁰ dirons-nous pour faire écho à Aimé Césaire, qui selon Thomas A. Hale, souligne l'aspect positif des mythes en

tant que moyen pour restituer l'homme à la nature²³¹. Aussi le poète Césaire insiste-t-il "sur l'importance du mythe comme symbole de la civilisation²³²".

Il n'est pas étonnant que bon nombre de personnages du roman offrent au lecteur un contact essentiel avec les forces naturelles et les puissances invisibles. En fonction de cette phénoménologie, le récit procède à une réitération de son système de rôles, avérés similaires et authentiques, —magie des rites quotidiens, magie et fable, fantastique et réel—, qui garde intacte la structure sociale haïtienne fondée sur le masque et le songe. Ainsi aiguillés par la même constitution interne de leur genèse, les mythes originaires, garants de l'unité littéraire de ce modèle complexe, sont susceptibles de prendre en charge tous les contenus culturels et schèmes conflictuels de la configuration.

À cause de ce fonctionnement particulier du mythe-récit, qui se réclame d'une politique de l'arbitraire, notre conception du merveilleux dans le roman souscrit aux normes d'un mode voisin du genre réalisme magique et fantastique, défini par Amaryll Béatrice Chanady qui a fait une excellente étude de ce concept. D'après elle, et nous ne faisons qu'interpréter, "le lecteur devra identifier la structure implicite sur laquelle l'auteur de fantastique et de réalisme magique s'appuie pour bâtir son oeuvre": "The reader will thus be able to identify the implicite framework upon which the author of the fantastic and of magical realism bases his text²³³."

Autour de l'image qui a son propre réseau de connexions structurales, va s'inscrire avec ses contraintes et son "système implicite d'unités et de règles²³⁴", le double du *je* d'un récit fictif fondé sur une conception paradoxale d'un sujet-titre

qui épouse les contradictions de ses constituants. En ce sens, ce type de récit qui rejoint la perspective du réalisme merveilleux des haïtiens est circonscrit dans un style propre à la forme du roman et dans un mode de présentation où le texte engendre les liens entre l'historicité et l'onirisme.

L'orientation de ce roman sera, de ce fait, conforme au type formel du mode magico-réaliste qui exploite la technique narrative du récit ramifié de l'imaginaire haïtien. En 1957, Jacques Stephen Alexis écrivait à ce sujet, dans ses *Prolégomènes à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens*:

La forme qui m'attire personnellement est une forme ramifiée, rigoureuse dans son désordre comme dans les beaux arbres de nos forêts, chaotique comme la conscience haïtienne contemporaine, contradictoire, poétique, violente, sans que cependant la logique interne de l'histoire soit trahie... Notre roman appréhende l'homme dans tout le contexte de la réalité par une sorte d'intuition divinatoire qui est tout le secret du génie nègre²³⁵.

DE LA DÉRIVE À LA SOURCE DU RÊVE

Puiser au trésor de la jarre mystique s'avère nécessaire pour l'Insulaire haïtien. C'est pourquoi, à travers l'énonciation du procès fictif, il apparaît comme un être qui essaie d'y parvenir en contournant les présages funestes, les revers et les maléfices: le personnage du songe, comme cela se voit, utilise au nom des autres la médiation entre le rêve et l'histoire pour assurer à tous harmonie et stabilité. Par l'image dédoublée du tamarinier légendaire, la métaphore initiale du palmiste, "l'arbre de la liberté des noirs" fonde le concept de la symphonie humaine souhaitée. Celle-ci est relayée par l'image littéraire de la maison mystique de Grand Lakou (Gran Lakou) qui porte la figure de la conjonction du rêve et de la quête de l'union. C'est en ce sens que, pour noter la progression du récit (songe en devenir), la narration s'infiltré dans le schème contextuel de l'arbre à rassemblements, dérivé de l'arbre à palabres africain, qui représente au plan théorique de l'histoire le cadre socio-culturel haïtien. Ainsi pour donner un exemple, nous pouvons affirmer que le bruissement berceur et le gémissement du tamarinier ou du palmiste, métaphores de la paix et de la douleur, explicitent la figuration de la vie sereine et féroce, racontée et répandue à travers l'oeuvre par le discours du Vent Grand diseur. En témoignent les premières leçons de civisme et de morale où croire à un destin merveilleux équivaut à se voir courbé sous le signe d'une perpétuelle punition. À valeurs égales, tout arbre vénéré dans un lieu topographique est symbolique d'un fait social parce qu'il rappelle à tout moment, en tout lieu, le souvenir rattaché à cette présence, l'obéissance à l'État omniprésent, à Dieu et aux Esprits protecteurs.

Dans ce contexte sacré, la Puissance mystique du regard, étant devenue la conscience des personnages, leur délègue la mission d'interprète et de messager. Ceci justifie la portée des jeux de correspondances entre le poème de Célissa qui illustre le récit et la métaphore lune. Ancienne divinité indienne, la lune est un astre capricieux qui est "soumis à la temporalité et à la mort"²³⁶. Dans le récit, elle mesure le rythme du texte poétique. Celui-ci, pris alors comme objet symbolique inscrit le temps du drame et du miracle, temps-récit échelonné entre onze années de prison, sept années d'exil, trois années-retour au pays natal. Dès lors la mesure du temps lunaire marque la croissance et la décroissance des pôles du rêve et de l'histoire. À cet effet, la lecture-critique impose à l'analogie descriptive ses règles et sa manière de voir. Les images similaires mettent ainsi en relief la rhétorique de la structure ramifiée du rêve qui démystifie l'inusité des tabous pour orienter l'historique du récit thétique vers d'autres postulats. Le même procédé des songes permutés érige, par convention sacrée, le système ouvert de l'arbre protecteur qui rassemble communauté et personnages invisibles autour des mythes et des croyances du pays insulaire.

Le devenir du songe s'est inscrit, dès l'entrée du roman, dans les dérives métaphoriques qui montrent comment le rationnel et l'irrationnel sont complémentaires l'un de l'autre. Cette dérivation mythique figure à dessein le pays en tant que personne qui s'approprie l'image déséquilibrée du Corps social insulaire. La structure des schèmes Enfer-Paradis, délices-tourments s'est alors greffée autour de la thématique du regard véhiculée par le contenu textuel qui a donné lieu à un récit ouvert à toutes sortes d'avenues possibles, à cause des espaces logiques qui

éclaircit le discours, à cause du mode de production de l'écriture gérée par la sémantique d'un langage particulier à la genèse de ce discours. C'est pourquoi l'écart entre le réel et l'irréel des êtres et des choses a privilégié une configuration symbolique qui laisse voir la vision problématique de la société décrite, car cette société est confrontée à des contraintes et à des conflits internes.

Le langage utilisé a bouleversé et coordonné la structure en mettant en place les éléments génériques qui campent le cadre social où s'inscrit l'histoire. Un recensement de figures mythiques, de personnages, de lieux et d'objets a permis au lecteur d'approcher la double sphère du visible et de l'invisible. Fils de l'air, de l'eau et du sang, les personnages se présentent ainsi:

- Gédéon:** enfant mystique, Le Croyant, narrateur, prêtre et guérisseur, ancien prisonnier, infirme, ancien exilé, médiateur du rêve et de l'histoire
- Iléné:** figure de l'Ange, chauffeur, ancien maquisard, médiateur dans le rôle de monsieur Paré Chocs: ce Charles Oscar, messenger des maquisards, est devenu le bras droit de Gédéon, il est relayé par Merline qui interprète l'histoire du don de guérison.
- Télléus:** instituteur, délateur, traître et espion, mauvais oeil, figure du Monstre.
- Man Fita:** grand-mère de Gédéon, bibliothèque et mémoire vivante dans le récit, par conséquent, le musée imaginaire du roman.
- L'Invisible:** vent grand diseur, personnage invisible, Présence invisible, Invisible Présence, Esprits tutélaires, esprits maléfiques, Tête sans corps, Rose des vents fauves, d'après les sphères du bon et du mauvais oeil.

En fonction de l'attitude des personnages, lieux et objets de la représentation ont apporté comme signifiants de la perspective historique par similitude et contraste une certaine orientation au roman. Ainsi, par exemple, les abricots sont nommés entre paradisiaque, zone perlière, terre mythique par rapport aux espaces marin et terrestre de l'Anse du Clair dépeints comme hydre dévorante, terre hydroméduse, Caraïbe douce-amère: l'effacement de la figure humaine souligne la régression de l'histoire. Pour personnifier les forces maléfiques ou adverses du Malin et du Mauvais oeil qui sonorisent l'aire environnante, le texte laisse apparaître certaines métaphores animisantes comme voûtes cornues, par exemple. De même pour signifier les influences du bon et du mauvais, la narration a recensé un échantillonnage de métaphores descriptives dont nous donnons quelques exemples: pour l'agression et la dévoration anthropologiques: lunes malicieuses, meute hallucinée, chattes-rouges; pour le merveilleux et le fantastique: revenantes ailantes, fêtes mystifiantes du Carême, courants bavards de la haute mer, Caraïbe studieuse; pour la perfidie et la malice: sirène, simbis malignes de la jalousie et de la méchanceté. Pour le piège: couleuvre-flambeau, anganman, fauves masqués d'un éternel mardi gras, silence maraudeur des zombies. Pour la continuité: malin, malaise, menace, horreur de la Tête sans corps, terre hantée, terre glissante (Tè glise).

Pour montrer la régression/progression du discours, le jeu de la thématique douceur/amertume a inscrit la métamorphose du pays en présentant les images du lézard anganman et des héritiers d'un pays gangrené. Dès lors, la permutation

inverse des oppositions et des contrastes a permis de constater que les signifiants, littérature et langage humain, ont appréhendé l'intelligible des métaphores pour faire découvrir au lecteur comment la transposition des artifices du drame amplifie la distance entre miracle et malaise: le texte révèle que la carapace écumante du Mal, personnifiée par la rage des acteurs de violence a chassé les êtres invisibles des terres tutélaires. Ce tableau retrace l'essentiel du discours songé qui, par la pratique des principes théoriques et du rêve associés aux syntagmes métaphoriques, anime les figures, confère des attributions aux éléments naturels et aux personnages que le texte transforme. Et comme telle, la progression de la tension dramatique a nourri le jeu nocif du supplice de la Mère-Fouettard²³⁷: le martinet ou le fouet qui fut adopté par la discipline scolaire s'énonce effectivement comme "parfait instrument de flagellation²³⁸." La métaphore in praesentia du châtement corporel infligé et subi, la Maudite Rigwaz²³⁹ (Tante Odilya) actualise et prolonge les fantasmes pervers de la sujétion et de la tyrannie. Autrement dit, la figure du Monstre²⁴⁰ (Telléus), acteur d'oppression²⁴¹, transposée en rite propitiatoire, marquée par l'enchaînement des "scènes répétitives du sadisme jouées au théâtre quotidien"²⁴² la dépersonnalisation du modèle afro-haïtien. D'ailleurs les métaphores de la dialectique fondamentale Géhenne/Paradis qui explicitent la complexité du rêve insulaire maintiennent une relation constante entre la spiritualité (respect des rites, cultes des esprits) et l'animalité (dévoration canine, exploitation, anthropologie culturelle). L'analogie de l'inconscient onirique alimentée par le réseau des contradictions et des ambivalences a établi, de la même manière, sous l'égide de la dualité, les pratiques de l'argumentation, des dérives langagières, de

la théorie narrative qui nivellent et agencent la permanente remise en question du modèle-sujet: à l'infini, l'être victimaire haïtien s'obstine à métamorphoser son pays jusqu'à ce qu'il devienne "un album d'images frustes qu'il ne faudrait pas feuilleter"²⁴³. Notons en passant que faire la synthèse narrative de la double expérience d'être privilégié et de non-personnage, c'est ramener le problème du profane et du mystique à la transposition discursive. Assumer un tel projet est aussi le fait de dire à quelles sources le récit puise ses songes et ses mythes pour définir l'entité insulaire d'une Haïti en quête de son état de grâce. Rien d'étonnant à ce que le narrateur retourne aux racines du rêve imaginé. "Je savais alors, enfant qu'il y avait la table des Anges, puis la table des Morts, et plus loin la table des Esprits sanctifiés. La distance, c'était important, non pour la hiérarchie, mais de préférence pour l'attribution reconnue à chaque domaine: chacun devait vivre dans son gîte"²⁴⁴. Le raisonnement inverse serait celui-ci. Puisque les agapes rituelles se donnent sous le tamarinier centenaire, le concept, arbre à rassemblement, s'impose comme une cosmologie de l'union et du désaccord. À ce titre, faisant fi des principes socio-religieux qui indexent les rites à l'interdit des croyances, le récit du festin sacré intervient pour montrer comment le personnage principal accède à la Conversion de l'Élan mystique nouveau (rêveries en anima ou rêve d'amitié, de coopération) en s'opposant à la retombée du mal (rêveries en animus ou projets pervers, abus et châtements). Dès lors, ériger cet univers de contraintes et d'incertitudes, pose le fait essentiel de décrire de façon spécifique, le "tangage bëlant"²⁴⁵ des pratiques socio-culturelles punitives qui véhiculent la charge émotive d'une "mémoire enterrée vive"²⁴⁶ et toute la problématique des "nouveaux enjeux et des besoins urgents à

résoudre²⁴⁷ du pays actuel. Ce profil met à nu la vision contemporaine de la ruée de carnages qui, comble de dérision, a secoué une nation “une et indivisible”²⁴⁸. Ce discours parodique du roman, pris en relais par la configuration laisse voir que, comme le pays chambardé, les “gens que l’on jugeait inoffensifs [...] devenaient, du jour au lendemain, acteurs de violence, de cupidité et de crimes²⁴⁹.”

Comme on peut le constater, ce travail de transposition de l’écriture est une manière d’envisager l’histoire d’un rêve sous différentes perspectives. Il est opportun, à ce niveau de faire un rappel de l’analyse de Bachelard sur l’arbre aérien de l’imagination de l’écrivain. Parlant de la psychologie verticale, le philosophe dit: “L’homme, comme l’arbre est un être où des formes confuses viennent se tenir debout²⁵⁰.” Cette pensée ramène à l’inclusion des fantasmes héréditaires qui fondent le paradoxe de l’être mythifié d’Haïti. Le principe bachelardien, adapté à la théorie du réalisme merveilleux du Corps social haïtien, est mis en évidence dans la pratique textuelle. Articuler un tel roman qui porte l’empreinte de notre culture, c’est au dire de Jacques Stephen Alexis, y intégrer “des valeurs qui ne s’expliquent pas sans le contexte haïtien, qui sont haïtiennes avant tout [...] des formes expressives populaires²⁵¹”, authentiquement haïtiennes. En quelque sorte, les éléments génériques ne constituent pas uniquement la mosaïque de ce roman, née de l’oralité des légendes taïno-afro-haïtiennes, des recels de l’histoire de la Traite et de nos idéologies actuelles. Les métaphores de l’iconographie onirique et historique s’haïtianisent de manière à affubler la thématique de l’oeuvre de dérives langagières propres à la langue des personnages et aux faits relatés. Elles ont exploité, à juste titre, les forces régressives et ascendantes de l’être en campant des personnages

hostiles et bienveillants, rattachés à leur terre, à leur île de sang et de feu, à l'esprit du vent grand diseur, principes cosmiques et théoriques d'un discours qui dicte, insuffle le rythme et la vie de l'oeuvre.

La métaphore, les yeux de l'Anse du Clair, est parvenue de ce fait à saisir le prétexte du songe prémonitoire qui endosse le conte viscéral du pays projeté par les métaphores de la dérive à l'étal d'un monde en mutation, le cosmos d'yeux s'est intégré à l'animus et à l'anima du logos poétique de la Parabole insulaire. Elle s'est faite souveraine des prémisses de l'éducation primitive, du temps magico-réaliste d'un monde et du mode de vie actuelle d'Haïti pour haranguer une histoire à rebours.

Debout contre les rampes et les voies ensanglantées de la Caraïbe, les scènes répétitives du sadisme jouées au théâtre quotidien remodeleront bientôt la physiologie des climats humains, échançrés de crues soudaines de naissances, de rivières lentes de morts, de vagues édéniques et bilieuses, lesquelles vont d'un espace à l'autre, transporter le monde de la jeunesse studieuse dans l'incohérence, dans le cauchemar et dans le miracle.²⁵²

En résumé, la problématique de notre projet de rêverie constructive a donné à voir un récit particulier à l'espace socio-culturel haïtien. Il y figure la marque instinctive d'un réalisme merveilleux, intrinsèque au système référentiel d'une culture originaire, qui, dans le roman, inscrit ses couleurs locales et sa propre dérive (lois, coutumes, mythes quotidiens et ancestraux, mentalités). En regard de cette dérive, l'image du sujet-modèle, les yeux de l'Anse du Clair, à l'affût d'un passé et d'un présent confondus, gère le processus du modèle complexe né de l'héritage foncier. Le discours est rendu lisible par l'éclairage des métaphores d'un corps social qui glisse au gré des métamorphoses. Cette dérive des faits langagiers,

dûment intégrée au roman, porte à la une de l'univers discursif l'instrument du drame et du miracle imaginaires. Le roman devient à ce titre l'outil de la comparaison Géhenne/Paradis et la synthèse d'un discours théorique sur l'image de la métaphore, les yeux de l'Anse du Clair. Car la parole narrative qui raconte l'histoire de la Caraïbe douce-amère ne découle pas de "l'absence et du vide d'un monde à recettes"²⁵³". Elle signale la continuation d'un dialogue telle que stipulée à la fin du roman:

L'histoire que j'ai racontée fait table rase des vents irritants de la lâcheté du vieux Cain qui sommeille en chacun de nous. Mon pays est encore le passager d'un bateau hasardeux qui gère les fantaisies de sa carapace écumante. Il arpente patiemment les falaises d'une Caraïbe studieuse qui éclate de rire en feuilletant une histoire à venir qui n'est pas encore perdue.²⁵⁴

NOTES

1. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les Yeux de l'Anse du Clair*
2. Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968.
3. Michel Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Librairie Larousse, 1973.
4. Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel: Introduction à la psychocritique*, Paris, Librairie José Corti, 1968.
5. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'Imaginaire: Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1969.
6. Michel de Certeau, *Histoire de la psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, 1987.
7. Michael Riffaterre, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971.
8. Michel Zérafà, *Personne et Personnage*, Paris, Éditions Klincksiek, 1969.
9. Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 1974, p. 19.
10. Ibid., p. 7.
11. Ibid., p. 96.
12. Ibid., p. 98.
13. Ibid., p. 19.
14. Ibid., p. 93.
15. Jacques Stephen Alexis, "La culture haïtienne: Prolégomènes à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens", *Présence Africaine*, juin-novembre 1956, p.259. D'après Jacques Stephen Alexis, la culture haïtienne, de constitution complexe, est un mixte de l'Indien taïno-chemès, de l'Africain et de l'Européen. Du Chemès, Haïti a hérité la technique (céramique, orfèvrerie, agriculture: production de cassaves (manioc), de maïs et de bière de mabi); en théogonie, le syncrétisme des cultes taïno et africain s'est effectué au niveau du vaudouisme, religion animiste (présence de la Maitresse de l'Eau, de la Sirène, des Simbis rouges, Sobo Naqui Dahomey dans l'iconographie); en structures de l'imaginaire, l'oralité née du nomadisme des contes chantés et des légendes, et les arts (arts plastiques, musiques, et danses) qui reflètent les idéologies et les tendances déversées par la Traite, portent sans conteste l'empreinte nègre. Le long mûrissement du nomadisme négrier a unifié et transcendé la mosaïque d'éléments européens (stéréotypes, sémantique des langues française et créole, assimilés par le transplanté) en une métaphysique de la domination (incidences culturelles), mise en évidence dans notre pratique théorique.
16. Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 1974, p. 2.

17. Ibid., p. 3.
18. Ibid., p. 8.
19. Ibid., p. 64.
20. Ibid., p. 4.
21. Ibid., p. 95.
22. Ibid., p. 19.
23. Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant: essais d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 1943, p. 96.
24. Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 1974, p. 82.
25. Michel Zérafra, *Personne et personnage*, Paris, Éditions Klincksieck, 1969, p. 74.
26. Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 1974, p. 151.
27. Ibid., p. 7.
28. Ibid., p. 160.
29. Ibid., p. 85.
30. Ibid., p. 101.
31. Ibid., p. 22.
32. Stéphane Mallarmé, "Oeuvres complètes: Crise de vers", *Variations sur un sujet*, Paris, Éditions Gallimard, 1945, p. 366.
33. Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 1974, p. 13.
34. Ibid., p. 164.
35. Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Corti, 1943, p. 19.
36. Ibid., p. 283.
37. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire: Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1969, p.63.
38. Ibid., p. 63.
39. Ibid., p. 32.
40. Ibid., Préface p. 10.
41. Ibid., p. 31
42. Ibid., p. 38.
43. Idem.
44. Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, p. 299-301.
45. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*.
46. Ibid., p. 1.
47. Ibid., p. 9.
48. Ibid., p. 60.
49. Idem.
50. Michel LeGuern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Librairie Larousse, 1973, p. 24.
51. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire: Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1969, Préface,

- p. 12.
52. Ibid., Annexe II, p. 506.
53. Idem.
54. Ibid., Préface, p. 11.
55. Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Corti, 1943, p. 11.
56. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire: Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1969, Préface, p. 10.
57. Ibid., p. 64.
58. Gaston Bachelard, *La Terre et les Rêveries de la volonté*, Paris, Librairie José Corti, 1958, p. 366.
59. Gilbert Durand *Les structures anthropologiques de l'imaginaire: Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1969, Préface, p. 12.
60. Ibid., p. 60.
61. Ibid., p. 498.
62. Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, p. 14.
63. Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel: Introduction à la psychocritique*, Paris, Librairie José Corti, 1968.
64. Ibid., p. 30.
65. Idem.
66. Idem.
67. Idem.
68. Ibid., p. 32.
69. Ibid., p. 32.
70. Ibid., p. 32.
71. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire: Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1969, p. 438.
72. Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Corti, 1943, p. 15.
73. Tzvetan Todorov, *Poétique de la prose. choix, suivi de nouvelles recherches sur le récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 48.
74. Ibid., p. 57.
75. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 49.
76. Ibid., p. 61.
77. Ibid., p. 67.
78. Ibid., p. 72.
79. Tzvetan Todorov, *Poétique de la prose. choix, suivi de nouvelles recherches sur le récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 80.
80. Claude Bremond, "La logique des possibles narratifs", *Communications*, no°8, 1966, p. 62.
81. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*.
82. Michel LeGuern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris,

- Librairie Larousse, 1973, p. 51.
83. Paul Ricoeur, *La métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 127.
84. Michel LeGuern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Librairie Larousse, 1973, p. 51.
85. Paul Ricoeur, *La métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 127.
86. Idem.
87. Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Corti, 1943, p. 285.
88. Ibid., p. 283.
89. Gaston Bachelard, *Gaston Bachelard, La Terre et les Rêveries de la volonté*, Paris, Librairie José Corti, 1958, p. 321.
90. Ibid., p. 322.
91. Idem.
92. Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, p. 5.
93. Paul Ricoeur, *La métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 127.
94. Michel LeGuern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Librairie Larousse, 1973, p. 76.
95. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 132.
96. Michel Riffaterre, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, p. 234.
97. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 1.
98. Michel Riffaterre, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, p. 234.
99. Idem.
100. Ibid., p. 226.
101. Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Corti, 1943, p. 10.
102. Ibid., p. 26.
103. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 24.
104. Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Corti, 1943, p. 15.
105. Idem.
106. Michel Riffaterre, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, p. 223.
107. Idem.
108. Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Corti, 1943, p. 22.
109. Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p. 87.
110. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 1.
111. Elisabeth Cardonne-Arlyck, *La métaphore raconte*, Paris, Librairie Klincksieck, 1984, p. 156. Nous adoptons le point de vue de l'auteure pour rappeler qu'effectivement, le nous complexe du narrateur-personnage s'inscrit comme signe d'énonciation du sujet-narratif de l'univers raconté.
112. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 79.

113. Ibid., p. 80.
114. Ibid., p. 82.
115. Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Corti, 1943, p. 283.
116. Madeleine Préclaire, *Une poétique de l'Homme: essai sur l'imagination d'après l'oeuvre de Gaston Bachelard*, Belgique, Les Éditions Desclée et Compagnie, 1971, p. 58.
117. Idem.
118. Michel LeGuern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Librairie Larousse, 1973, p. 115.
119. Ibid., p. 16.
120. Lucien Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Librairie Klincksieck, 1959.
121. Ibid., p. 364.
122. Ibid., p. 42.
123. Ibid., p. 15.
124. Idem.
125. Idem.
126. Ibid., p. 85.
127. Ibid., p. 42.
128. Idem.
129. Idem.
130. Ibid., p. 363.
131. Ibid., p. 411.
132. Ibid., p. 43.
133. Idem.
134. Idem.
135. Idem.
136. Idem.
137. Ibid., p. 85.
138. Ibid., p. 85-86.
139. Ibid., p. 86. Connexion anaphorique et anaphore: l'exemple utilisé les *siens* (ses yeux) renvoie au modèle de l'article 9, Voir la page 86 du même ouvrage.
140. Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Carte, 1943, p. 285.
141. Michael Riffaterre, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, p. 208.
142. Michel LeGuern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Librairie Larousse, 1973, p. 45.
143. Ibid., p. 16. Selon la terminologie de Greimas, on pourrait sommairement définir l'isotopie comme l'homogénéité sémantique d'un énoncé ou d'une partie d'énoncé — A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, 1966, p.p. 69-72.
144. Paul Ricoeur, *La métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 341.
145. Ibid., p. 154.

146. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 2.
147. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'Imaginaire: Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1969, p. 41.
148. Jacques Dubois, *Rhétorique générale. langue et langage*, Paris, Librairie Larousse, 1973, p. 101-102.
149. *Ibid.*, p. 102.
150. *Idem.*
151. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 4.
152. Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Librairie José Corti, 1958, p. 225.
153. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 15.
154. *Ibid.*, p. 63.
155. Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Librairie José Corti, 1958, p. 384.
156. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 73.
157. *Ibid.*, p. 4.
158. J.M. Adam et J.P. Goldenstein, *Linguistique et discours littéraire*, Paris, Larousse, 1976, p. 100.
159. Michel LeGuern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Librairie Larousse, 1973, p. 39.
160. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 29.
161. Jacques Barros, *Haïti: 1804 à nos jours*, Tome II, Paris, L'Harmattan, 1984, p. 667.
162. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 72.
163. *Ibid.*, p. 25.
164. *Ibid.*, p. 18.
165. *Ibid.*, p. 6.
166. *Ibid.*, p. 11.
167. Octavio Paz, *Conjonction et disjonction*, Barcelone, Éditeur Leix Barral, 1991, p. 10. Octavio Paz fait cette remarque à propos de la feinte allusive: "Si la ruse est imaginaire, son objectif ne l'est pas pourtant. L'agression est symbolique; la réalité agressée, même si elle est innommable, est parfaitement réelle. La métaphore est habitée par l'allusion".
168. Michel LeGuern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Librairie Larousse, 1973, p. 60.
169. J.M. Adam et J.P. Goldenstein, *Linguistique et discours littéraire*, p. 103.
170. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 70.
171. *Ibid.*, p. 29.
172. *Ibid.*, p. 83.
173. Roland Barthes, *Le degré zéro de l'écriture, suivi de nouveaux essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p. 56. "Toutes proportions gardées, dit Roland Barthes, l'écriture au degré zéro est au fond une écriture indicative, ou si l'on veut amodale".

Le degré zéro de la survie dont nous avons fait mention inscrit à la limite des sens, l'image fictive de l'univers identifié. Ainsi, dans le roman, les

- figures du masque permettent d'indiquer quelles contraintes sont imposées par le contexte socio-culturel haïtien qui nourrit les dérives du drame.
174. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 50.
175. Ibid., p. 49.
176. Idem.
177. Idem.
178. Ibid., p. 51.
179. Idem.
180. Michel Peterson et Zila Bernd, *Confluences littéraires, Brésil—Québec: les bases d'une comparaison*, Montréal, Les Éditions Balzac, Collection l'Univers des discours, 1992, p. 100.
181. Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p. 157. Gérard Genette remarque à propos de la temporalité imaginaire: "Tout récit itératif est narration synthétique des événements produits et reproduits au cours d'une série itérative composée d'un certain nombre d'unités singulières." Dans la construction de notre roman, les passages de la pratique rhétorique à la perspective symbolique, que marquent les emplois particuliers de l'imparfait, engendrent à l'infini les éléments de la transposition imaginaire.
182. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p.49. Comme le montre l'imparfait de répétition, le passage textuel que nous avons recensé dans la théorie prélude des faits significatifs et mémoriels enchaînés l'un à l'autre, considérés en fonction de leur temporalité imaginaire. Cette présence permanente d'événements déjà répétés dans le passé concerne ici la réitération des rites sacrés, quotidiens et magiques dont par exemple, le repas mystique donné en l'honneur des esprits, le mini-récit fabuleux d'un dentier maléfique, qui, par extension, mène inévitablement à l'évocation d'une guérison mystérieuse opérée sous le signe de la clairvoyance. C'est le même mouvement métaphorique du regard interne qui assume, dans le présent de narration, la progression thématique des jeux intemporels qui transgressent l'histoire romanesque.
183. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'Imaginaire: Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1969, p. 170. Pris dans le sens de voyance et de divination symboliques, le regard joue la fonction de témoin, d'interprète des choses vues, connues qui se transforment ou se métamorphosent. La parole inventive est, de ce fait, associée aux schèmes métaphoriques de l'oeil, siège de la vision.
184. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 78.
185. Paul Zumthor, *Écriture et nomadisme: entretiens et essais*, Montréal, Éditions Hexagone, 1990. Voir Plat-verso de la couverture, 4^e paragraphe.
186. Ibid., p. 102.
187. Octavio Paz, *Conjonction et disjonction*, Barcelone, Éditeur Seix Barral, Bibliothèque Brève, 1991, p. 51. Au sens strict, le terme neutralité désigne un non-engagement, un refus d'être pour ou contre des systèmes opposés. Cette forme d'abstraction ne concerne pas la parole du narrateur qui énonce, par feinte narrative, l'injonction de confondre dans une même

- rémance le miracle (douceurs paradisiaques) et l'horreur (tourments, cauchemars) qui font partie intégrante de l'univers haïtien.
188. Amaryl Béatrice Chanady, *Magical Realism and the Fantastic Resolved. Versus Unresolved Antinomy*, New York, Garland Publishing, Inc., 1985, p. 15.
 189. Michel Riffaterre, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, p. 162.
 190. Ibid., p. 170.
 191. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 72.
 192. Ibid., p. 56.
 193. Ibid., p. 112.
 194. Michel Riffaterre, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, p. 179.
 195. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 121.
 196. Idem.
 197. Michel LeGuern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Librairie Larousse, 1973, p. 52-53.
 198. Paul Ricœur, *La métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 251. Référence: note 1 de la page 251.
 199. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 82.
 200. Idem.
 201. Ibid., p. 26.
 202. Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Éditions Gallimard, 1987, p. 96.
 203. M.J. Herskovits, *Life in a haitian Valley: Haiti. a cultural mosaic*, New York, Octagon Books Inc, 1964, p 295. D'après Herskovits, l'insécurité de l'Haïtien résulte du phénomène de l'ambivalence sociale. Ceci explique que l'instabilité politique et économique d'Haïti, issue du choc interne des traditions culturelles et du brassage des idéologies, a provoqué au fil des jours, les changements d'attitudes, c'est-à-dire les réactions des membres de la corporation haïtienne. Ce phénomène d'ambivalence qui mène les jeux mythiques de la grâce et de la domination, de l'estime et du rejet, identifie théoriquement le conflit interne de la personnalité haïtienne.
 204. Tzvetan Todorov, *Poétique de la prose, choix, suivi de nouvelles recherches sur le récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 79.
 205. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 3.
 206. Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel: Introduction à la psychocritique*, Paris, Librairie José Corti, 1968, p. 32.
 207. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 15.
 208. Jacques Stephen Alexis, *L'espace d'un cillement*, Paris, Gallimard, 1953
 209. Jacques Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, Paris, Éditeurs français réunis, 1976.
 210. Edris Saint-Amand, *Bon dieu rit*, Paris, Donat, 1952.
 211. Émile Ollivier, *Mère Solitude*, Paris, Le serpent à plume, 1994.
 212. Jacques Stephen Alexis, *L'Espèce d'un cillement*, Paris, Gallimard, 1953.

213. Claude Pierre Clément, *Présentation du roman de Jacques Roumain: Gouverneurs de la rosée*, Port-au-Prince, Editions Areytos, 1992. Cette nouvelle édition des *Gouverneurs de la Rosée* fait suite à une présentation de vingt-quatre pages par Claude Clément Pierre, M.A. Lettres Françaises, Université d'Ottawa. La note sur Jacques Roumain est extraite de la présentation.
214. Ibid., p. 25.
215. Jacques Barros, *Haïti, de 1804 à nos jours*, Tome I, Paris, L'Harmattan, 1984, p. 486. Cette note est extraite d'une entrevue intitulée "À l'écoute d'Edris Saint-Amand", publiée dans le *Nouveau Monde*, le 18 mars 1979. Voir à ce sujet la note 389 de la page 486 du même ouvrage.
216. Ibid., p. 486.
217. Emile Ollivier, *Mère Solitude*, Paris, Le serpent à plumes, 1994. L'édition 1983 du même ouvrage (209 pages) parut à Paris, aux Éditions Albin Michel.
218. Jacques Barros, *Haïti, de 1804 à nos jours*, Tome II, Paris, L'Harmattan, 1984, p. 492. L'expression héritage du colonialisme réfère aux pratiques similaires de l'oligarchie et de l'arbitraire qui existaient depuis la colonie esclavagiste et qui ont engendré l'instabilité sociale du peuple haïtien.
219. Catherine Eve di Chiara, *Le dossier Haïti: Un pays en péril*, Paris, Taillandier, 1988, p. 22. Voici ce que, d'après l'auteure, les chroniques légendaires rapportent au sujet d'Haïti: "Les Aborigènes qui pensaient que leur île renfermaient le monde entier la désignaient sous le nom de "Quisqueya" qui signifiait dans leur langage, "délices de vie", ou "grande terre", ou "toit du monde".
Nous avons exploité le thème et ses rapports inverses comme présence signalétique d'un élément initiateur, pouvant servir à agencer le modèle problématique posé par le contexte historique. Ainsi les noms délices et Délice renvoient aux sèmes de la douceur et de l'amertume, et à leurs parallélismes (tourments, revers, dépersonnalisation) qui sont projetés dans le monde imaginaire du roman.
220. Jacques Barros, *Haïti, de 1804 à nos jours*, Tome II, Paris, L'Harmattan, 1984, p. 488. Selon cet historien, le terme héritage politique signifie la manière dont a été formé le pays de Saint-Domingue: "Encore l'exemple ainsi donné se trouvait-il déformé et rendu caricatural par la réalité coloniale... Ce qui frappe d'abord lorsqu'on veut analyser le modèle politique qui s'offrait aux peuples de Saint-Domingue, c'est que ce modèle n'existe pas, qu'il n'existera jamais, qu'il ne fut jusqu'au terme qu'un effort de recherches toujours en chantier. Saint-Domingue a vécu dans le provisoire et l'incertitude. Et les contemporains en ont eu la conscience la plus claire."
221. Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel: Introduction à la psychocritique*, Paris, Librairie José Corti, 1968, p. 216.
222. Ibid., p. 218.
223. Ibid., p. 220.

224. Maximilien Laroche, *L'image comme écho*, Montréal, Les Éditions Nouvelle Optique, 1978.
225. Ibid., p. 181.
226. Idem.
227. Ibid., p. 182.
228. Jacques Stephen Alexis, "Les apports constitutifs de la culture haïtienne" dans "Prolégomène à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens", *Présence Africaine*, no°. 8-9-10, juin-novembre 1956, version française p. 267, version anglaise p. 270.
229. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 49
230. Thomas Hale, *Les Écrits d'Aimé Césaire*, bibliographie commentée, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1978, numéro spécial des Études françaises, vol. 14, numéros 3-4, octobre 1978; voir l'appel au magicien, p. 243.
231. Idem. Cette note est extraite d'un texte de Césaire, réparti en 14 propos, sous la rubrique: "L'appel au magicien, quelques mots pour une littérature antillaise", publiés dans *Martinique*, no1, 1944, p.16-17, et commenté par Thomas Hale, dans *Les Écrits d'Aimé Césaire*, revue *Études françaises*, vol.14, no3-4, octobre 1978, p.243.
232. Idem.
233. Amaryl Béatrice Chanady, *Magical Realism and the Fantastic Resolved, Versus Unresolved Antinomy*, New York, Garland Publishing, Inc., 1985, Introduction, p. IX.
234. Roland Barthes, "Introduction à l'analyse structurale des récits", *Poétique du récit*, Paris, Édition du Seuil, 1977, p. 9.
235. Jacques Stephen Alexis, "Où va le roman?" dans "Prolégomènes à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens", *Présence Africaine*, no° 13, avril-mai 1957, p. 100. Ces paroles prononcées par Jacques Stephen Alexis, lors d'un débat autour des conditions d'un roman national chez les peuples noirs, laissent entendre que le réalisme merveilleux des Haïtiens est intégré à leur réalité sociale et culturelle.
236. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'Imaginaire: Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1969, p. 111.
237. Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, p. 46.
238. Ibid., p. 41.
239. Ibid., p. 40.
240. Ibid., p. 103.
241. Idem.
242. Ibid., pp. 47-48.
243. Ibid., p. 97.
244. Ibid., p. 50.
245. Ibid., p. 60.
246. Ibid., p. 65.
247. Ibid., p. 63.
248. Ibid., p. 66.

249. **Idem.**
250. **Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Corti, 1962, p. 237.**
251. **Jacques Stephen Alexis, "Les apports de la culture haïtienne" dans "Prolégomènes à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens", *Présence Africaine*, no°8-9-10, juin- novembre 1956, p. 259 (version anglaise).**
252. **Jacqueline Beaugé-Rosier, *Les yeux de l'Anse du Clair*, pp. 47-48.**
253. **Ibid., p. 1.**
254. **Idem.**

Les Yeux de l'Anse du Clair

Jacqueline Beaugé-Bosier

1

Nous voici revenu dans une Caraïbe douce-amère, bosselée de faunes étrangleuses et de pluies méduses que pourchassent et fauchent au-delà de ses villes closes au rire, les fauves masqués d'un éternel mardi gras. Des cases de jeunes rébarbatifs ont longuement dansé, à la marelle d'un carême omniprésent, les sagas échevelées de nos retraites fermées et de nos bamboches juvéniles. À sept ans bien sonnés, tout comme les grandes personnes, un aspirant à la première communion recevait, le mercredi saint, les cendres des pénitents. Il a fallu des années de malaise et d'amnésie camouflée pour qu'à notre tour, nous comprenions que nous n'étions jamais un enfant en état de grâce.

Marche après marche, calvaire après calvaire, la sagesse boudinée des dévots débiles avait agrafé les quarante heures de la passion christique aux murailles plaintives de l'aveugle résignation. Cet héritage, mystificateur de la surenchère religieuse, était réellement édifié pour abriter sous la lampe clignotante des autels de marbre de nos paroisses frigorifiées, toute la béatitude repentante des enfants du péché, tout l'oubli chaotique des désirs charnels inassouvis, toute la malveillance cancéreuse de l'infamie jouisseuse et de la corruption endémique, qui, nous l'espérions toujours, devaient fuir dès que l'officiant aurait dévoilé le disque d'or de l'ostensoir. Mais à force de réajuster nos litanies de soucis et nos chapelets de miséricorde, tout comme ceux des grands-mères percluses, nos genoux et nos coeurs tuméfiés ont finalement renoncé à crier miracle. Pour un gosse de sept ans

astreint à l'abstinence des jeux bruyants, c'était partout et toujours le rite identique du carême. À la maison comme à l'église, la nuit du samedi-d'eau bénite, statues et images saintes se dépouillaient de leurs mauves draperies. Et alors, les lèvres bardées de confiture de tamarins, les narines renflantes de chou-palmiste, un mets délicieux à vous faire trafiquer votre droit d'ainesse, les doigts luisants de poisson frit à l'huile d'olive, on remontait le pont inaccessible du Golgotha pour libérer les cloches de Pâques avant l'heure juste.

C'était en tous points un monde à l'envers surtout le vendredi saint, et on n'y comprenait rien. Même les travaux légers, tel le balayage humide du plancher, étaient prohibés. De huit heures du matin à trois heures de l'après-midi, on était obligé de marcher sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Jésus agonisant. Malgré la posture recueillie des adultes et le silence rigide qui oppressaient le logis, on se bourrait à l'excès jusqu'à ce que nos petits ventres ballonnés tout partout hurlassent à la délivrance.

Nous, les jeunes d'une autre tendance, avons essayé d'analyser les motifs de ces agissements bizarres. Nous nous demandions pourquoi les catholiques pratiquants battaient les ténèbres en frappant pierres, battoirs, bâtons ferrés et autres objets sonores contre les murs et les panneaux des maisons. Était-ce pour réveiller le soleil qui n'éclairait pas la rade au repos? Était-ce parce que le deuil d'un homme innocent ébranlait la terre entière? Était-ce parce que les mendiants, à qui l'on offrait une bonne part de notre repas de la semaine sainte, devenaient, séance tenante, des pauvres en esprit? Paresse ou insouciance, même si nous en discussions tout le temps, nous feignions d'ignorer quelle réponse apporter à ces faits insolites.

Comme de bons disciples, fidèles et dociles, nous nous étions, du reste, fortifié l'âme en tout état de cause. Nous étions tranquilles de ce côté-là puisque nous l'avons apprise et bien sue notre leçon de civisme: sur toute l'étendue du territoire haïtien, de la mer à la terre, de la terre aux sources, le palmiste est l'arbre de la liberté des Noirs. Or voilà que le jour même du trépas d'un Dieu sauveur, le coeur du végétal sacré se mangeait comme le fruit tant désiré de la fervente Eucharistie. Tout naturellement, et cela aussi était normal, chacun de nos visages de gosses, taché de jus de grenadines, baigné de betterouges vineuses, gluant de sirupeuses, d'odorantes douces-tablettes à la noix de coco, collait à la lurette d'une veille de fêtes mystifiantes qui ne nous semblaient surgies de nulle part.

Très tôt m'apparut l'autre enfant que je fus dès ma naissance et qui se manifesta toute la journée où je reçus ma première hostie. J'étais comme on dit souvent, là-bas à l'Anse du Clair, en communion directe avec l'Invisible. Dès que j'étais rentré de la messe, ma tête s'était mise à tourner sur elle-même. Elle semblait se détacher du reste de mon corps. J'étais ballotté dans un espace vide et me sentais en même temps aussi léger, aussi libre qu'une tourterelle en plein ciel. Rien ne pouvait arrêter l'irrésistible attrait de mes instincts vers l'Esprit puissant qui me réclamait. En fait, une indisposition prolongée me projetait dans un drôle de songe que j'eusse souhaité revivre au monde des chrétiens vivants qui ont les deux bras bien pendillés. De ma chambre voûtée qui rasait la toiture-terrasse et les canots en mouillage j'entendais tous les bruits: pas hésitants de l'oncle Orphéus et de tante Ortize, sanglots muets de ma soeurette Céliissa, hoquets convulsifs de Liette, la petite soeur trop sensible qui pleurait à la moindre taquinerie, si bien que nous

l'appelions tous, Larme-à-l'oeil.

Je percevais, à demi-conscient, les soupirs refoulés des camarades venus aux nouvelles. Me parvenaient atténués, les suintements répétitifs des gargouilles d'une pièce d'eau vagissante, mêlés confusément à la lente torpeur d'un corps d'enfant, complètement imbibé de vapeurs tièdes et glauques. Un sommeil léthargique m'absorbait et me possédait. J'avais franchi l'Éden du pays sans chapeau où toute mort s'arrête et où scintillent à l'infini des nids somptueux de roses sanguines. On eût dit des volières de comètes blessées, surprises par quelque rousse et miauleuse lune qui les a griffées au passage. Dans le bassin frangé d'émeraude qui me balançait jusqu'au délire, je regardais ramper un vieillard loufoque, loqueteux et affamé comme une nuit blême, attifé des pieds à la tête à la Charles Oscar. L'individu portait un costume burlesque: un smoking et un pantalon noirs de style guédé, surmontés d'un gigantesque chapeau haut de forme de même nuance. Tout cet attirail était agrémenté de chaînes et de breloques en tôle qui cliquetaient au moindre mouvement. Je nous croyais rendu au jour de la fête des morts. Et dans ma jeune ignorance, j'aurais pu présumer que j'avais croisé quelque adepte du monde ténébreux et effervescent des cimetières de novembre. Pourtant cet hurluberlu en haillons qui ressemblait, trait pour trait, à l'Africain mythique de mon livret d'histoire ne m'inspirait aucune crainte. Je reconnus en l'Homme, l'Esprit enchaîné des Négriers nomades que nos Pères ont dû traîner d'un bout à l'autre des mers de la traite pour que nous, leurs fils, héritiers et témoins, soyons à point nommé, les condamnés en sursis d'une Caraïbe enchantée.

L'enfant que je vis entrer en moi, et dont l'équilibre s'était cassé à plusieurs

reprises telle une Grande Anse anéantie par des déluges fatals, avançait soucieux et grave. Je n'étais plus le petit Gédéon Délice, ici présent à l'appel. J'étais une chenille-feuille dolente et honteuse qui s'entortillait voracement autour du corps de Célissa, ma soeur et mon amie. Nous avions la tête, la taille, les épaules, les pieds encerclés de roses de feu. Autour de nous, des créatures difformes, le visage bariolé de limon verdâtre, le front et les mains ceints d'églantines écorchées et de barbelés grimaçants, nous voyaient flotter et tournoyer sans arrêt près du parvis des bons anges. Nous étions, me semblait-il, tous les deux voués à la réclusion totale dans l'univers innommable de l'errance et à la vengeance des maîtres de l'eau.

J'essayais de toutes mes forces de me libérer de cette vision cauchemardesque. Je courais à bride abattue, bouche et narines écumantes, cherchant à saisir au vol la tête de Célissa qui m'emportait ailleurs. Je voulais du moins attraper son voile blanc de première communiantte car je craignais fort de ne plus nous revoir. Mon amie s'évapora dans l'antre obscur du bassin, petite perle fugace que les Invisibles auraient sans doute voulu garder pour en faire un ange déchu ou une sainte martyre. Je restai suspendu à la vie tenace, chevillée à mon corps qui tournait en tous sens, et au sommeil-réveil qui m'hébergea jusqu'au devant-jour claironnant des coqs en prière. Quelqu'un entrebâilla un volet; un jet d'air câlin m'éclaboussa de bouffées de menthe sauvage, de suaves odeurs d'encens et de basilic, de relents de vin muscat trempé aux cerises et j'émergeai du rêve.

Je me suis demandé pourquoi l'ondée vive et fraîche, qui baignait mes paupières alourdies et mes yeux mi-clos, avait si soudainement dissipé le vertige qui rendait Célissa à la fois immatérielle et visible à mon coeur. Les ans et la dérive

nous ont dépouillé peu à peu de la grâce d'être comme nous le fûmes ce jour-là. Je n'en eus nul regret même si cet événement singulier a posé sa griffe sur un être refait, comme cela se dit encore chez nous quand un malade a recouvré la santé. J'ai connu la plénitude d'un temps où le feu ne brûle ni le corps, ni les sens, où l'on se sent bête rampante, bête ailée, où l'on est enfant de lumière, enfant d'eau, enfant d'air. J'ai regardé survivre en moi, l'espace d'un temps secret, une créature naïve que la vie songeuse fait disparaître et renaître à chaque escale.

Je revenais de loin, m'a-t-on dit, mais je ne sais quelle pudeur m'a retenu de raconter à Célissa comment je nous voyais changés dans mon rêve, ce que je ressentais vraiment lorsque toute la famille croyait mon âme partie.

À mes oreilles, encore étourdies de lointaine somnolence, bourdonnent toujours les plaintes de la mer, et tout près de la rive, les raclements d'un petit négociant en denrées qui fut chahuté par ses congénères. Je m'approchai de la fenêtre entrouverte et je vis l'élément du mépris, tel que désigné par une horde menaçante et hilare. Trieuses de café, balayeurs de rue, débardeurs et marchandes de poissons, chalutiers et portefaix, toute cette meute hallucinée déversait un trop plein fielleux de haine, de fureur et de cruauté sur un être aux abois. C'est ainsi que je repris contact avec le monde familier de la côte. L'image de cette foule déchaînée et du spéculateur prostré m'intrigua longtemps. Agenouillé sur le sable chaud, le corps flottant dans une vareuse gris-bleu, le visage caché dans ses mains tremblotantes, le malheureux semblait purger ses déboires, se repentant sans doute d'avoir été pris d'une cupidité trop dévorante pour ses associés. Il paraît que, d'après ceux-ci, le Sousou échangeait contre de l'argent lourd des informations

précieuses sur des prétendus suspects qui parlaient mal de l'État. Mon oncle Orphéus et ma tante Ortize n'avaient pas du tout cette impression. Ils disaient qu'en réalité les gens se laissent mener par les simbis malignes de la jalousie et de la méchanceté, que même les cloches de nos églises, qui mesurent le pouls des commerçants de toute la Grande Anse, n'apaiseront plus bientôt les rancoeurs et les consciences tourmentées.

À la suite de ma révélation mystérieuse, je me crus vraiment repêché d'une grotte submergée. Puis, j'ai entendu dire que les grands-gosiers de nos anses se taisent même au printemps et que le silence maraudeur des zombis ne pourrait causer de tort aux orphelins dont l'âme est remplie de paix et d'amour. Je n'ai pas étudié la savante ethnologie des écoles modernes. Mais Grand-Ma Fita, ma seconde nourrice, m'a appris comment parler aux arbres, aux oiseaux, aux pierres, aux chouettes, à toutes les bêtes volantes et rampantes, émerveillées de me voir si curieux de la vraie science des choses. Moi, qui n'eus rien acheté des traités de philosophie et d'une communauté qui me disséquait du haut de sa lorgnette, moi, qui fus, malgré mon bon sens intact, l'Enfant fou de la mer, j'ai dû prendre, à longue échéance, le parti de garder l'anonymat pour m'évader d'une jungle perfide. On m'a rebaptisé LeCroyant. J'eus mérité, peut-être, par forfait ou par intuition, cette place d'honneur valable pour les édiles, car l'excellence, ce n'est pas toujours la vie rêvée pour l'enfance paysanne scolarisée. Ai-je été moi aussi, comme d'autres comparses d'une Antille raturée, un réchappé des souterrains de l'Enfer qui vit en état de transe perpétuelle? Si le petit-fils du guérisseur Soifaite Délice avait choisi, par respect des traditions et des coutumes, le même chemin que l'ancêtre, leurs fantômes auraient

sans doute représenté quelque guenille effarée qui regarde de loin en loin des caïmans trompeurs hurler de rage aux portes des Voûtes de l'Anse du Clair. Aujourd'hui, LeCroyant ou pas, mon ombre fuyante n'est rien de moins qu'un vieux serpent rôdeur qui halète et siffle au faite d'une maison en ruines.

2

À l'époque où j'étais un gamin analphabète j'écrivais des lettres à ma mère et je les montrais à Man Fita avant d'aller les déposer sur le caveau familial qui se trouve juste en arrière de notre vieux moulin. Mes missives étaient le plus souvent des dessins plutôt abstraits qui s'enchevêtraient dans l'enfilade désordonnée des voyelles O et I du double prénom maternel, Orphée-L'Ile. D'après Man Fita mes écrits sibyllins pouvaient figurer à l'infini les images réelles d'une présence autre que celles emmagasinées dans ma petite cervelle turbulente. Je me rappelle que ma bonne grand-maman recevait chaque semaine la visite des Témoins de Jéhovah. Ces infatigables démarcheurs qui colportaient de seuil en seuil une religion punitive, pastichaient les articles à sensation et les faits scandaleux, susceptibles de dévoiler aux incroyants notre nature originelle déshumanisée par la bêtise. Ainsi se proposaient-ils de leur expliquer la sainte Bible et les méfaits du Malin.

Grand-Maman Fita qui a survécu à des siècles et des siècles de déveine et qui aménage encore, même à cent-trente-cinq ans, les belles et les mauvaises saisons de sa jeunesse, me livrait par bribes les clés des événements qui ont marqué la contrée grand-anselaise. Entre les lignes désarticulées de mes messages et les figures disgracieuses qui matérialisaient mes obsessions et mes délires, chevauchaient, confuses, éthérées et sublimantes comme les caricatures spectaculaires d'une bande dessinée, toutes les demeures sinistres évoquées par Man

Fita et qui, durant des nuits insomniaques, me firent devenir tour à tour la lune bleue de Célissa, la toison de Gédéon, le fouet maudit de tante Odilya, le chat noir du grimacier Telléus. À un certain stade de mon adolescence, durant ma quinzième année, je pense, j'ai douté de mes propres croyances comme si quelque nuisible puissance intérieure indûment régressive et quelque soif de revanche latente m'eurent conduit à la dépossession totale de mes facultés.

J'ai dû repousser bien des sollicitations, opter pour d'autres luttes avant de rebrousser chemin et d'obéir à l'appel divin que mon vieux confesseur, le curé Jean Petit-Frère désirait intensément. C'était comme si, d'après lui, j'étais destiné à jouer un rôle important. Et me voilà tout contrefait, parfaitement dépaycé, me regardant avec inquiétude sur la Terre mythifiée de la Guinée lointaine. Je suis placé devant un double choix que l'urgence d'un pays, mal connu et métamorphosé, assigne à un homme maintenant diminué à cent pour cent: prêtre ou guérisseur.

Le premier univers du nouveau Délice Belle-Anse Gédéon, ici présent, ne me semble guère changé depuis sa rentrée subtile au bercail. L'Anse du Clair, son horizon natal, lui réserve encore le don gratuit d'être un refuge et un port d'attache. Comme autrefois, la rade éteinte se peuple la nuit de lucioles fragiles plus ou moins pressées de remonter la rive. Posés ça et là comme des îles démobilisées, ces barques et ces radeaux, pipirites-flotteurs, s'évanouissent au moindre râle des grands-gosiers assoupis sur les récifs, puis reparaissent plus loin en revenantes ailantes, tout en charriant dans leur sillon d'ondes feutrées de longs regards nébuleux de fin du monde.

L'homme d'aujourd'hui, prématurément vieilli, s'estime chanceux d'être un

fil de la vraie Haïti. Il est tout à lui cet empire des anciens dieux protecteurs d'où émanent les haleines renflantes des marsouins errants et où se faufilent les requins voraces, toujours à l'affût des navires et des courants bavards de la haute mer. Elle est toute à lui cette anse bercée de cris bleus de fofoufous, ces mouettes en éternelle robe d'épousée, que nulle joute baveuse et malfaisante n'est parvenue à chasser de son coeur.

Au gré de ses allées et venues dans la région, il a côtoyé des figures qui lui semblaient suspectes, des inconnus dont le journal local relate pourtant les exploits et les mérites. Une population disparate anime et encadre cette zone perlière de sa Caraïbe. On y trouve des jeunes anselais récemment issus, les uns d'un patatisme bëlant, les autres d'un parrainage truffé d'idéologies canines en laisse et qui sont nés, sans doute, après les plaies non cicatrisées des émigrations citadines et rurales. Tout un tohu-bohu de marins exilés d'îles adjacentes dont les Cayemittes, l'île à Vaches, la Gônave, la Martinique, de camelots des quatre saisons sortis le plus souvent de Port-Salut, des Gonaïves, de la Tortue, alimentent le commerce en gros, de sel, de salaisons, de chapeaux panama, de vêtements et de chaussures provenant de Miami et de Curaçao.

La plupart des inconnus qui sont venus s'installer aux frontières de l'Anse du Clair ont constitué, paraît-il, un réseau commercial illicite. Toute question d'économie, de marchandage sécuritaire, de transport en commun découle d'une même tactique: la pratique du donnant-donnant placée sous l'égide de l'habituel lese-grennen, jeu nocif du laisser-s'égrener ou laisser-faire les choses qui piège le plus faible. Tandis que la main gauche des Seigneurs omniprésents ferme les yeux des

gens trop curieux au moyen de subtils laisser-passer grassement payés, qu'à l'exemple de leurs pères, les fils et les petits-fils des potentats de nos ports font respecter la loi des capitalistes, quelques investisseurs étrangers, mûs sans doute par un coeur droit et généreux, exploitent jusqu'à la moelle des os les ressources naturelles des provinces du Sud.

De même, dans l'Artibonite, avec l'arrivée des compagnies minières dont celle de la Sedren des Gonaïves, sangsue aphrodisiaque et cratère d'érotisme où la statue de sel de la femme de Loth aurait pu voir son ombre se refléter dans les châteaux-forts des dattiers en fleurs, avec l'émergence des manufactures qui embauchaient des journaliers à la pièce et qui furent les principales productrices de jouets d'enfants et d'articles de sport, un semblant de bien-être commençait à se faire sentir. On s'est rendu compte, à un moment donné, que toutes ces formes d'installations distillaient l'innocence des jeunes, réduits à jouer les souteneurs sans le savoir, qu'elles ventousaient l'énergie, la foi, le courage des hommes et des femmes attelés à un rude ouvrage mal payé. Américains, Européens, rois des beaux dollars trop coûteux, font pourtant au nom de l'humanité et du progrès, oeuvre charitable et bombance, soit en bâtissant des écoles de métier, des hôpitaux et des dispensaires, soit en fondant des coopératives à travers les régions internes des départements pourvues de centres bancaires et dans les zones côtières du sud-ouest.

Bien avant mon retour au pays, j'avais appris que le Projet Drijer, régi par le ministère de l'Agriculture, était une entreprise haïtiano-allemande établie dans les campagnes jérémiennes de Gébeau, Guinaudée, Léon, Masanga et Bras-Sec. Somme toute, cette oeuvre de bienfaisance avait apporté un peu de soulagement à

la population paysanne. Néanmoins l'homme d'à présent avait constaté que sa contrée portuaire ainsi recomposée était aussi muette et vantarde que les collines venteuses de la Caraïbe, aussi pleine de calme et de rage qu'une couleuvre-flambeau gênée, qui, pour se défendre, prend à la seconde la teinte de vos habits et vous mord en traître. Ce Gédéon appréhende de voir bientôt les plages voisines des Abricots, des Bonbons et d'En-Bas-La-Rivière se transformer les unes après les autres en chaînes de stations balnéaires et en sites de débauche. Certains jeunes, non encore pervertis, ont juré en leur âme et conscience, que la pêche sous-marine des coraux, notamment financée par des industriels de l'hôtellerie et de la restauration venus du Port-aux-chances, et liée à plusieurs trafics clandestins dont la vente du homard à un prix dérisoire, profite bien aux ayants-droit et aux mercantis de l'Anse du Clair. Ils affirment même que la contrebande outrancière a effectivement porté les pas sur le sable fin qui vous glisse entre les doigts. Nul doute que les galets ronds et lisses, tout pareils aux petits pains blancs de savon Camay et de Bébé Dove qui chronomètrent les entrées et les sorties de ces oiseaux de mauvaise augure, ne vous brûlent plus la plante des pieds comme avant. Pourtant ces pierres chaudes et vives dont Gédéon, l'ancien exilé, rêvait, les soirées glaciales de Nordé, de caresser les contours ovoïdes, elles étagent encore les jets d'air saumâtre des couchants pourpres. Pareils à des châteaux de lunes évasives, leurs reflets emmêlés se relaient et se fondent dans l'améthyste des yeux de l'Anse du Clair. Tout cet alliage de roaille et d'eau babillardes frange toujours l'hydre marine, nourrice et marâtre, dont les bras enlacent étrangement le coeur et la mémoire. Toute cette pluie d'ondes pensives rythme encore les palabres des canotiers allongés ou campés sous les

cocotiers nains. Tout cela fermente les lentes modulations des lambis, ces coquilles de conches qui bordent les roseraies et que des chantres-instrumentistes de village jouent à l'époque des grandes coumbites pour rassembler petits commerçants, ébénistes et maçons, agriculteurs et travailleurs de la mer. Toute cette vie suave et fétide nourrit les rires flûtés des brises d'eau qui vous font sursauter et qui sonorisent les chants secrets de l'Anse du Clair et de toute la Grande-Anse.

La voici devant moi, le vieux Gédéon, cette anse enclavée, à l'Est, entre les terres tutélaires des Bonbons, et à l'Ouest, les antres paradisiaques des Abricots mythiques qui relient toutes les terres d'Ayiti à l'univers prophétique d'Anacaona, la Fleur d'Or, cette Indienne poétesse très belle qui périt, dit-on, par la trahison des Conquistadors espagnols. La voici finement moulée dans une boucle vaporeuse de grottes et de rivières flirteuses. Une arcade feuillue la couvre, puis la dévoile à moitié. Ce Gédéon rêveur suit d'instinct les sentes sinueuses qui mènent à la côte, retrouve la falaise vertigineuse et abrupte, qu'alors enfant, il dégringolait en riant au risque de se casser le cou. L'homme se colle à la pente rugueuse en tâtonnant un peu, perd l'équilibre, et les mains agrippées à des lianes flexibles, poursuit la descente rocailleuse. Soudain, au beau milieu de la colline de craie blanche, la mer s'évase à ses regards. Une dernière fente herbeuse l'estompe et la dérobe à la vue. C'est si rapide que la capricieuse a l'air de s'éloigner de l'horizon. Tout d'un coup, avec la même brièveté, la même sournoiserie, l'éclair des vagues brouille toutes les pistes, vous oblige à sauter des pas. On marche maintenant à l'aveuglette au-devant des lames qui vous éclaboussent; on entre, coeur battant, dans une nappe d'ondes jaseuses. Même surprise heureuse, même découverte tendre. « L'eau est restée

fraîche, m'entends-je dire dans un souffle. On s'y sent bien. Elle m'engendre, m'envoûte, me protège; elle m'embaume de gemmes vivaces; elle fait de moi l'Enfant des Absents de ma Terre qui me regarde. »

Cette nuit, le vieux Gédéon se laisse envahir d'air et d'espace comme autrefois l'Enfant du Songe, attend bouche béante la prompte montée des vagues. Des gerbes d'écume l'étranglent un peu. Et puis à mesure que la chair apprivoise le balancement du flux argenté, l'eau câline et dormeuse plantée d'entre la plage et les premières profondeurs s'éveille à cette présence, la recouvre de balbutiements légers, de douces chaleurs, de sons d'outres fêlées qui effacent le corps, la minute chue, l'emmailotent si bien qu'on y séjournerait sans ressentir le moindre malaise. Mais Gédéon le sait bien que la mer de l'Anse du Clair est une Sirène malicieuse. On ne peut risquer de s'y aventurer trop loin. “L'eau doit rester toujours au niveau de la taille, se souvient-il. Grand-papa Soifaite avait raison de répéter que l'on doit se méfier de ses sautes d'humeur. Déjà les vagues s'approchent, les perfides enjôleuses. En un clin d'oeil, elles peuvent vous engloutir et vous emmener au large.”



Le vieux Gédéon sort de la mer, les vêtements embués d'effluves vertes et bleues et va s'abriter tout au fond d'une caverne. Alors sa naissance lointaine s'étire toute proche. Son aïeule Profita Belle-Anse pensait que la région entière était à l'abri du mal et des horreurs de Babylone. Un méchant grain est passé et a laissé

son empreinte sur les haies vierges de la petite cité. Ainsi l'insinuèrent en ricanant les responsables du trouble. Les sages femmes et les tireuses de cartes consultées annoncèrent toutes qu'on allait avoir des filles-mères de quinze ans. La benjamine de Man Fita, Orphée-L'Ile, était du nombre. "Pauvre petite fleur flétrie de maman, pauvre petite dayiva souillée, ton anse ne t'a pas vu nager longtemps avec ton petit, sanglote l'homme!"

La chose étant connue, il y eut un silence lourd de menaces et de disparitions. On effaça les auteurs de la honte et du déshonneur en tranchant d'un coup sec l'arrière-queue babillarde des amours nomades qui ont malencontreusement fait chavirer à l'eau la tête et le coeur des fillettes ingénues pendant le passage des chiens-loups dévorants. Même les flûtes des bambous n'ont pas gémi, là où la patience du monde a retourné à la poussière ceux qui avaient tourné sa dignité en dérision comme des roues de girouettes écervelées. Ainsi fait, fait, fait la rage du mauvais temps qui nettoie et châtie. Ainsi vont, vont, vont jaunisse et gangrène au vent, monologuait Man Fita durant les jours de nordé et de veillées funèbres.

Page après page, le petit Gédéon Délice, l'enfant d'une promesse trahie par un fiancé désinvolte, reprend côte à côte avec l'ombre d'Orphée-L'Ile le chemin des sentiers perdus. Un jour que maître Marmotel Telléus, l'un de ses profs du primaire, était vraiment fâché, il lui avait flanqué une raclée si bien filanguée et si bien pimentée que les cicatrices profondes laissées par le martinet sillonnent encore le dos de l'homme. À côté du nom, Délice Gédéon, inscrit au registre de la classe, flambait en plus un magnifique zéro tout rouge. On faisait ce jour-là un exercice

oral d'analyse grammaticale. Pour le jeune élève, le mot **délice**, même sans la marque de l's était forcément un nom commun au féminin pluriel, car si l'usage admet les variations du genre pour amour, **délice** et orgue, ils sont par le fait même au féminin pluriel. Et puis après tout, le petit catéchisme diocésain ne soutient-il pas que le paradis est la terre des plus parfaites **délices** où vont ceux qui meurent dans la grâce de Dieu. Avec cela, même si tout s'embrouillait dans son cerveau d'enfant, et puisque par principe, le code religieux oppose paradis et enfer, ange et démon, riches et pauvres, il avait la certitude qu'il se trouvait plutôt, lui, Gédéon **Délice**, dans un lieu de tourments. Tout le monde s'appelait **Délice** dans la classe de maître Telléus. D'ailleurs certains enfants des rivages du nord de nos baies qui sont conçus, dit-on, tout bonnement des amours charnelles en transit sont, pour le système socio-religieux, des fruits authentiques de l'Enfer. On répète aussi, à grand renfort de cris et de rumeurs, qu'au beau mitan de la nuit, du morne Abram à l'Anse d'Azur, de l'Anse d'Azur à Patte-Large, de Patte-Large aux Cayemittes, les orgues marines des Voûtes cornues de toute la Grande-Anse strident les échos de ces folies passagères. Néanmoins cela n'explique pas le fait qu'il y eut tellement de **Délice** par ci, de **Délice** par là, en élémentaire deuxième année où le titulaire, maître Telléus, pourtant originaire de l'Anse du Clair, était à la fois redouté et détesté. Il répétait toujours le même refrain aux écoliers lents à démarrer: « Je n'ai pas la science infuse. Demandez à vos parents de vous faire prendre des leçons particulières.»

Petit de taille et trapu, hissé sur des souliers à talons hauts, le visage engoncé dans une masse de cheveux plastifiés, grassement pommadés, rattachés aux

tempes par deux courbes luisantes que prolongeaient les feuilles énormes de ses oreilles velues, maître Telléus ne passait pas inaperçu. Moi Gédéon, je jurerai encore que ce vrai macaque se servait d'une pâte de goudron bien cuite pour dresser cette ridicule pyramide d'Égypte sur son crâne long et étroit. Le plus ahurissant de l'affaire c'est que le gros Mimi miauleur se promenait à travers le corridor, passivement courbé sous la fêrule et les sarcasmes, en citant les noms des punis de sa classe ainsi changés en bourriques. Quelques grands des salles de retenue émettaient, évidemment, des gloussements intempestifs à la vue du masque chevelu qui, pour étaler sa pleutre érudition, ajustait ses larges pantalons à pattes d'éléphant et gonflait en temps et lieu son goitre proéminent. La plupart de ces types étaient d'intouchables pèlins dont les familles n'hésitaient pas à frapper les plus coriaces. Point n'est besoin de dire que l'imagerie de l'extravagant énergumène, différent selon le degré de force des riches et de faiblesse des malheureux, était disposée en alternance avec les climats d'une enfance kokobé, c'est-à-dire paralysée dans l'oeuf, qu'elle voyageait déjà aux frontières de la laideur et de la beauté, du vice et de la vérité du monde qui change de phase, de face et de commandes au gré du hasard.

Aux yeux du jeune Gédéon que je fus alors, cette inégalité des conditions et des rangs sociaux était extrêmement troublante d'autant plus que la critique locale, facile et virulente, assimile encore le grappillage des bâtards de ma génération à une regrettable épidémie de grippe espagnole qui précipita villes et campagnes du sud-ouest dans le dénigrement, la terreur et le crime.

Bon nombre d'écoles congréganistes semi-privées offraient jusqu'à ces derniers temps des échantillons de familles éclatées et de familles dites

monoparentales. Ainsi le macornage d'enfants sans père d'une part, autrement dit la mixture d'enfants illégitimes et légitimes, eux aussi abandonnés par des parents divorcés et le repêchage des gosses innocents de la rue d'autre part, s'avéraient essentiels au masque de l'élitisme catholique, peu tolérant en matière de moralité. Ce souci d'être une église fondamentalement secourable favorisa l'implantation des orphelinats dans quelques diocèses et privilégia l'adoption des enfants pauvres et déshérités par des prêtres, des religieux et des religieuses qui se chargèrent de l'éducation de leurs pupilles. Ma deuxième école comptait de la sorte toute une gamme de Délice, de Lapointe et de Dumas. Il y avait primo, Soisonfils Délice, un gosse des Abricots, village indubitablement reconnu comme un véritable paradis. Tous les petits écoliers haïtiens raffolent de cette histoire merveilleuse des Primitifs de Quisqueya, les Arrawaks et les Caraïbes, qui y établissaient, paraît-il, leur éternel Nirvana. Dans les mélopées indiennes chantées par les poètes ou sambas, il est raconté, qu'après la vie terrestre, les âmes sereines des Chemès réunies s'en vont cohabiter le superbe domaine des Abricots pour jouir d'une vie édénique sous la vigilance des dieux Zémès. C'était sans doute pour cette raison que Soisonfils était si sage, si fort et si docile. Le numéro deux, un natif des Roseaux, qui se faisait toujours tabasser, s'appelait Iléné Délice. Non seulement le gars était un capon notoire mais sa timidité proverbiale énervait les camarades. Allez comprendre quelqu'un qui n'aimait pas du tout fisquer les maîtres d'école en face par crainte d'être grondé et qui, en plus, souriait niaisement quand on l'appelait Lapidé. L'affaire était surprenante: le garçon avait de la haute protection puisqu'il était le cousin de Fleurisma Lafleur Délice, fils unique de monsieur Lafleur Délice, l'homme

le plus riche, le plus influent et le plus respecté de la ville de Corail. Ce troisième Délice que nous appelions Fléflé était pour maître Telléus et le directeur Frère Lazare Dumas, ancien Jésuite haïtien, trop géant pour la taille, l'équilibre et le moral de la classe, trop têtu pour avoir une conduite exemplaire, si costaud et si bagarreur qu'il passait facilement pour le Caco de la deuxième division. Ainsi le désignaient en blaguant quelques instituteurs obséquieux, et pour d'autres motifs, tous les élèves de l'établissement, qui, à l'image de l'illustre paysan, Charlemagne Péralte, dressé contre l'impérialisme bourgeois et américain, d'entre mil neuf cent quinze à mil neuf cent trente-quatre, faisaient de Fleurisma Délice un défenseur des causes de la liberté et de la justice. Quant au numéro quatre, le plus dépareillé de toute la collection, c'est moi, le Gédéon Délice, ici présent à l'appel mais toujours absent par la pensée. Ma grand-maman Profita m'avait assuré que j'étais né en coiffe, que mon nom de famille y compris mon prénom d'origine biblique étaient un don du ciel. Pensez-donc que Gédéon, juge d'Israël au douzième siècle avant Jésus-Christ, vainquit les Madianites par ordre de l'Éternel, Dieu des armées et de la foudre. L'Enfant Gédéon Délice que je fus alors, en était fier même s'il n'avait jamais pu régler son compte à cette espèce de Madianite de maître Telléus. Sa vraie mère, Orphée-L'Ile, morte à dix-neuf ans, avait hérité son nom de Grand-papa Soifaité Délice, patriarche de l'habitation Délice et docteur-feuilles de grande renommée. À cent lieues à la ronde, on savait que tout en soignant les malades sous le berceau gazouilleur du mapou sacré et du tamarinier embaumeur de Grand-Lakou où veille l'oeil inspiré des anciens priateurs et des esprits zélés de la famille, le Vénérable Vicillard fumait son cachimbo dans le soleil couchant et le souffle du large. Depuis

la fameuse leçon de grammaire, moi, Gédéon Délice, dit Gédé pour les intimes, j'avais découvert à la vue de ma poitrine et de mes fesses lacérées, de mon dos saignant, du zéro barré, initialement marqué au fer rouge de l'humiliation, que les mots les plus banals, les chiffres apparemment insignifiants de même que les attitudes les plus idiotes dissimulent des contes absurdes et des fantasmes pervers. Aussi, étant adolescent, alors âgé de seize ans, une fois rendu au collège Saint-Louis de Jérémie, j'avais décidé de choisir ma propre signature. Ma grand-maman était une Belle-Anse des Bonbons. Pour contourner tout abus éventuel, moi, le jeune Délice de l'Anse du Clair je serai désormais Délice Belle-Anse Gédéon.

La nuit s'avancait tranquille, et cette promenade à travers les champs, les boisés et les collines crayeuses de l'Anse du Clair me ramena à la lisière d'une ancienne bananeraie, toujours prospère, qui longe la distillerie La-Vie-pas-drôle et qui ravitaille même encore aujourd'hui certaines contrées de l'ouest et du sud de l'Anse du Clair. Ces deux entreprises contiguës à l'Habitation Délice auraient pu m'appartenir parce que j'étais le seul héritier direct de Soifaite Délice et de Profita Belle-Anse. Malgré les propos cancéreux et équivoques des pirates qui prétendent le contraire, la raffinerie des alcools et des eaux-de-vie dont le chiffre de production s'est décuplé au cours des dernières années, tient encore le haut du pavé. Je n'en fus pas surpris. Mon métier m'a rapproché davantage des gens et m'a accoutumé à lire dans les coeurs. J'ai palpé, jour et nuit, le mal à vivre du paysan endetté qui hypothèque son sang et ses terres et qui se saoule pour narguer la misère vorace qui le ronge. Entre les chaudrons pétillants d'arômes des guildives et les rires bleutés des brises nocturnes, passent toujours, de-ci, de-là, à travers vallées et montagnes,

les buveurs invétérés de clairin et de tafia neufs, tout frais sortis des alambics ainsi que les vendeuses attirées de sirop de canne, de trempés d'absinthe, d'anis et d'assorossi bien tassés. Élégamment perchées sur des bourriques brunes ou grises, qui dandinent au rythme oppressant des calebasses ou des dames-jeannes gloussantes, et dont les hi-hans tonitruants annoncent l'arrivée prochaine, ces femmes n'accordent pas trop de crédibilité au credo décousu des boissongneurs qui louangeaient à la fois leur patience et la brûlure des bonnes bouteilles. D'ailleurs la pratique d'un tel trafic ne leur laisse d'autre alternative que celle de devenir, bon temps, mauvais temps, les horloges indéfectibles des voyageurs et d'un monde coupé de l'extérieur. Certains d'entre les acheteurs, les plus jeunes surtout, je l'ai su d'ailleurs, sont les habitants de l'arrière-pays des Iles Turques tombé en pleine crise migratoire après les disettes et les dégâts des cyclones Hazel et Flora. Ce nouveau conglomérat de villes, de faubourgs, de bourgades en dérive s'est ajouté au noyau originaire des rives côtières et a pris l'allure des campagnes banlieusardes qui poussent telles les libertines sauvages des dunes et des prairies au-delà des cités mères. Tout comme les mortes saisons judicieusement lovées dans le miracle du bon-dieu-bon, la plupart des familles néo-grand-anselaises suivent nez à nez un itinéraire déjà tracé par des générations de sédentaires. L'église, l'hôpital, les cliniques médicales, tout converge sans zigzags effarants au Carré-Marché de la place publique de La-Ville dévotement auréolée d'un bassin-fontaine muni de jets d'eau. À Jérémie, ville anciennement florissante, maintenant devenue diocèse où j'ai passé la majeure partie de ma jeunesse, le marché central fait face à la Fontaine Ti-Amélie. C'est une fille-fleur, debout comme un enfant-vigie, qui regarde se lever et

se coucher les épiceries et les boutiques de variétés, poétiquement étagées autour d'une haie toute carminée de flamboyants rutilants et de bougainvillées ombreuses. Ce parc est si grisant d'essences capiteuses, si bien saupoudré de clochettes d'ilangs-ilangs et de chevaliers de nuit que leurs étoiles neigeuses qui vous effleurent l'épaule au passage vous revêtent longuement de frissons inattendus. La Petite Amélie est une jeune femme-muse mille fois centenaire qui ne rate jamais les réunions publiques de Jérémie: fêtes champêtres, activités sportives, assemblées générales devant l'église Saint-Louis, processions au flambeau, concerts et kermesses organisés par la municipalité et le centre communautaire du Cercle catholique la virent toujours virevolter dans sa robe fleurie toute gerbée de rayons de lune. Tout reste alors pareil. Tout marche à la volonté de Dieu le Père qui bénit les naissances chrétiennes. Tout rejoint l'ordre naturel des affaires de la vie.

3

L'autre naissance à laquelle je songe, sans entrave et sans frustration, appartient aux sphères invisibles des histoires d'enfants de légendes. Elle fut harmonieuse pour le petit Gédéon, bohème pour les censeurs. Là, du moins, on peut l'imaginer et l'admettre, chacun a le loisir d'être un oranger magicien, prodigue et prolifique, qui rafraîchit sans réserve le voyageur assoiffé. Chacun peut-être aussi un parfait anganman, ce lézard caméléon farceur qui s'amuse à déjouer les mauvais tours des chasseurs de gibier rare et qui n'arrête pas de fasciner les gamins fureteurs. Chacun peut en tout cas s'enrouler dans les gousses vertes des pois bousoukou comme une menue chenille étourdie, avide de se muer en phalène-géomètre des nuits. Que de fois, au gré des passes capricieuses des marées, moi, l'enfant distrait, j'ai escaladé mille montagnes de nues glisseuses! Que de fois les houles marines toutes gorgées de pierres et d'aubes opalines m'ont lancé jusqu'aux épaves de LeCroyant et de Valencia où, dit-on, la Sirène Diamant s'endort le jour et se mire la nuit. Ces jeux multiples se prêtent aisément à un désir d'évasion, tout comme le flottage des corps fumants de résine et de soufre de ces inconnus épris d'aventures, qu'un pêcheur de homards d'En-Bas-la-Rivière ou un koralen, marin-passeur des Baradères, aurait trouvé, paraît-il, il y a de cela des années, sur les berges de l'Anse du Clair. Moi, l'enfant d'hier qui vis les lames chevaucher mes épaules d'homme, je deviens, à ce souvenir, un frêle esquif, puis une loque échouée sur quelque banc de

sable. Je m'abandonne au reflux hasardeux des plages lointaines. Je laisse la crue des eaux muselées par les courants vengeurs remonter les appels alarmants de mon corps jeté à la mer. Qui sait si Soisonfils, l'un de mes anciens condisciples disparu, n'est pas en réalité l'un des feux-follets lunatiques qui s'attarde à la margelle de mon enfance morcelée. L'enfance nouvelle que je regarde dans mon île est assise à bord d'un pays dénaturé. Elle connaît peu cette Terre soustraite de la géographie universelle. Le pays glorieux des Aïeux s'est étioilé comme une belle fleur d'hortensia qui a grandi hors de ses murs, hors de ses rivières herborisées d'accents toucouleurs. C'est un toit branlant qui bat la chamade, une maison de campagne sans réveil-café tropical dans la brume froide, une randonnée de vacances arides sans patates douces cuites sous les cendres des chaudières de sirop brûlant.

Comme l'enfance neuve de la diaspora, je souhaite un médium guérisseur qui sauverait l'île mythique et lointaine. Même si pour l'image, j'utilise les jets vaporeux des bains de chance, les parfume-à-l'encens et au benjoin, les libations apaisantes et les danses rituelles du terroir, j'écarterai d'emblée d'une culture coupée de ses racines et de sa récente histoire toutes formes de présages et de mystifications. Je ne sais comment accueillir ce pays réprouvé, cette terre réduite au néantisme que l'on dit close dans les formules magiques. Je suis de la jeune enfance qui en a connu d'autres, ailleurs. Je n'ai pas vécu la jeunesse galeuse des pauvres Gédéon, terrassée par la douleur des murs fossilisés et des geôles putrides, espérant à plat ventre, durant des éternités de requiem aeternam, de revivre au grand jour. L'enfance de la terre d'Haïti d'à présent circule à travers des savanes d'allégories singulières: son visage méconnu, son allure d'éclopée, ses pas malhabiles et ses rêves refoulés la

propulsent dans l'espace incommode du refus et de la honte. Et pour remonter la légende de ses dieux, devenu étrange publiciste d'une dérive qui la ramène à la mémoire insulaire, c'est-à-dire aux acquis culturels et au mérite de l'Honneur-Respect, elle essaie de justifier ses utopies, son attitude et ses préjugés en empruntant à l'usure l'habit suranné des libertés et des droits humains. Encore l'histoire, toujours l'histoire de la fière Caraïbe vénérée à l'autel du rêve. Cette Caraïbe n'est plus pour moi le Vieux Lakou de Soifaïte Délice, ni la guildive de Man Fita que des mains assassines se sont appropriées. Ma maison natale c'est plutôt toute la terre hantée des hameaux de la Grande-Anse, le langage savoureux des nègres-mornes dont l'hospitalité souriante maintient encore, chapeau bas, l'unité sociale des frères essaimés sur toutes les mers du monde.

Au-delà des attentes des riverains de la baie, j'ai décelé la même peur moite qui filtre ma chair pantelante et qui s'abrite derrière les volets de mes rêveries. C'est une sorte d'angoisse visqueuse accrochée aux futaies des spasmes vertigineux d'une toux d'asthmatique. L'emprise est si forte et le souvenir si stressant chez un homme ressurgi des bas-fonds des prisons, où ni vu, ni connu, on mélange le diable et le bon Dieu pour crucifier la vie, que, comme d'hier, je garde encore l'impression d'être la proie de mille délires et de mille agonies.

Cette transe me paraît aujourd'hui un phénomène commun chez les débutants de l'âge tendre qui s'apprêtent à explorer la première carte du cycle élémentaire. Puisqu'il fallait continuer dans le même sens, partir à la quête d'un savoir utile et méritoire, on devait mener les tout-petits chez Tante Odilya, une célèbre enseignante de la Grande-Anse qui a passé sa vie en faisant le bien.

Cet événement annuel était une drôle d'épreuve pour des jeunes qui, le souffle coupé, le cerveau descendu dans les orteils, n'osaient même pas chuchoter, voire prononcer à haute voix le nom de la très respectable dame: elle était honorée de tous depuis que le monde est monde. Les adultes disaient en plaisantant que les nouveaux baptisés des maternelles allaient franchir l'impasse sans grand dommage. Pourtant toute la classe enfantine était atrophiée: les lignes dilatées de nos veines viraient au vert, nos poitrines en alerte raidissaient d'épouvante à force de penser au lot de supplices qui était réservé à des bambins incultes, peu initiés à ce genre de simulacre. C'est peu dire de savoir que, comme les boeufs acheminés à l'abattoir de la Pointe de Jérémie, nous allions plutôt pisser du sang. Dès que le petit matin géographe traçait le chemin à prendre, chaque gosse affolé s'efforçait de brouiller les pistes. L'un prétextait une quelconque maladie imaginaire; l'autre badigeonnait de marc de chocolat à l'eau ou d'akasan poisseux, fait avec du maïs pilé, tiède et doré, le joli tablier, bleu pour les garçons, rose pour les filles, que la maman prudente mettait à son petit chéri, en la circonstance, afin de protéger les beaux habits flambant neufs. Vaine tentative de gamins impulsifs et désespérés. Nous étions vraiment noués jusqu'à la gargane à la soumission aveugle, aux étouffements rituels, à la valeur patronymique des projets ambitieux que les aînés et les aïeux avaient déjà inscrits au tableau des grandeurs surhumaines avant même l'entrée en scène de leurs descendants. Dès lors, prêts ou non, il fallait coûte que coûte que les enfants de nos enfants voient et revoient à longueur d'année la digne maîtresse d'école.

Nous étions des gosses du même âge quand je fis la connaissance de ma

cousine Célissa, fille cadette de mon oncle Orphéus Belle-Anse et de Tante Ortize, ma marraine, qui m'adoptèrent après le décès de Grand-père, Soifaité Délice. J'arrivais chez eux trois jours avant ma première rentrée scolaire. Toute la farce tragi-comique de ma curieuse enfance est juchée au sommet des pièges complices des grandes personnes qui m'ont éduqué et des mutineries juvéniles rivées à mes éclats de rire et à mes pleurnicheries d'enfant. Tout le gazouillis de la mer coiffe mes toits d'oracles d'amour et promène, avec force de fantaisie, les personnages farfelus de la ville de Jérémie, les fantômes aimants de la maison campagnarde de l'Anse du Clair.

La vie de ma famille a eu, comme tant d'autres vies, ses échecs et ses réussites. Si j'écoutais les aînés et surtout Grand-Ma Fita, raconter pourquoi les hommes de notre peuple ont au dehors et au dedans des plumages différents, c'est qu'il était d'usage de se laisser nourrir durant notre jeunesse de légendes quasi inventées qui dépassaient l'entendement. Moi, je l'ai su, et fort tard, que mon oncle Orphéus, fils naturel de Grand-Ma Fita et demi-frère de ma vraie mère Orphée-L'Ile Délice, s'appelait Belle-Anse parce qu'il était né avant le mariage de mon aïeule maternelle avec mon grand-papa Soifaité Délice. J'ai su aussi que marraine Ortize descend, en droite ligne, des Dalmeida. Je me suis imaginé que les souches de cette tantine remontent jusqu'aux confins des joutes entre Espagnols et Français qui se partagèrent la Caraïbe haïtienne. À mes questions indiscretes, Grand-maman opposait quelquefois un si formel démenti que je ne savais plus si j'étais, tout compte fait, le vrai cousin de mes cousines signées Belle-Anse. Car, lorsque j'insistais pour le savoir, Grand-maman tranchait la discussion en me faisant, à sa

manière, une apologie de l'histoire des Noirs et de leurs ascendants. Elle recommençait bien des fois toutes les choses qu'elle avait déjà dites en me foudroyant de longs regards de boeuf. Quand elle était plus calme, elle me moralisait sévèrement tout en frottant bien fort ma petite tête raide qui travaillait trop. Mais elle finissait toujours par m'avoir. Et dès que les premiers mots, mais oui, mon p'tit Gédé, étaient lancés, j'étais à peu près sûr de ce qui allait suivre:

— Oui, mon p'tit Gédé, on est métissé à mort et on change de bord comme les musiciens du palais à chaque nouveau chef.

À quoi je répondis:

— Oui, Grand-Ma Fita.

Et ma bonne grand-maman de continuer ainsi:

— Vois-tu, mon fils, nous, les Nègres d'Haïti Thomas, que nous soyons du nord, du sud, de l'est et de l'ouest, quel que soit l'endroit où sont plantés la corde de notre nombril et le bout de nos tripes, on appartient à Ayiti-Bohio-Quisqueya, à l'Afrique et à Saint-Domingue. Et ça fait de tous les gens d'ici, un peuple entravé. Ça fait des Nègres baptisés par une église étrangère qui vous apprend à parler le créole en latin et en françotte dans les écoles d'Haïti, alors qu'en réalité, nous les pauvres Nègres, nous apprenons par habitude à lire dans l'eau sombre des puits notre destin de Nègres. Et ça fait que l'on ne sait plus très bien où commence et où finit l'a b c des tracasseries qui vous passent dans la bêtise. Je te le répète, mon p'tit Gédé, on est peinturluré d'un bout à l'autre de nos culs éreintés de Nègres. Et ça fait toujours des hommes très déjointés, des rois-nègres qui rient de toutes leurs dents blanches en espagnol, en anglais et même en jargon africain de la vie pleine de fiel des Noirs,

cela fait des belles Nègresses en transe qui parlent en beuglant et la bouche fermée quand l'Esprit frappe à leurs portes. Et ça forme mieux des artistes-musiciens qui redisent dans mille et une langues créolisées, la magie créatrice et la sublime douleur des Nègres courageux. Et ça fait que nous sommes marqués tout partout. Oui, mon fils, puisque tous les petits tigres sont des tigres, nous aussi, fils de descendants d'Africains qui avaient chassé le tigre, sommes des Nègres solides et vaillants. C'est ça pour moi, Profita Belle-Anse, l'histoire de nos familles, c'est ça que tu dois te mettre dans la cervelle. Ça fait que dans la parenté, nous sommes de toutes les couleurs, et ça aussi, c'est l'une des marques de la colonisation.

Durant ces circonstances exceptionnelles, marraine Ortiz et Tonton Orphéus préféraient battre en retraite. Aussi, cédaient-ils toute la place à Man Fita. Sinon, le rire irrespectueux et désapprobateur, qu'ils retenaient difficilement, pourrait encourir le blâme de la doyenne.

J'aurais aimé être né entre douze et quatorze ans. J'entendrais se chamailler à qui mieux mieux ces mille merveilles poétiques et chaleureuses tendresses, redites par un père que j'aurais choisi moi-même, au temps où, gosse privé de racines et d'espoir, je me croyais souverain d'un royaume libre. J'aurais eu peut-être la chance d'être un vrai Gédéon, un guide sûr pour la bande de gamins errants et dépenaillés que j'avais rencontrés au hasard, qui rôdaient autour de notre maison, mais qui, en somme, ne furent tout au plus que des enfants méprisés et rejetés. Il faut si peu de chose pour épater ou choquer les gens insensés du chic et du pointilleux. Ils grossissent sans raison vos moindres peccadilles et vos erreurs les plus insignifiantes.

Dans ce château fort dévasté qui ne ressemblerait à nul endroit douillet, je rassemblerais mes trésors d'enfant visionnaire: les colliers maldioc faits de coquillages roses, de gousses d'ail séchées et de graines d'église rouges et noires, les rats échaudés comme des écrevisses, les crapauds gluants, les chauves-souris mortes, bien figées au creux des pierres ponceuses, que les feux maudits des ténèbres auraient épargnées des vers rongeurs. Rien que pour voir la tête des bien-pensants, rien que pour effrayer l'ombre grimaçante de ce chat noir de maître Telléus, je dresserais un temple sacré à la mémoire des écoliers paysans, opprimés et rabaissés. Ce vendu de maître Telléus fut longtemps si heureux de me voir faillir. Sa folle imagination avait prédit l'échec de la petite vermine dont l'avenir était foutu. De ce château ouvert sur l'horizon convulsé de mes souffrances, je ferais, je l'avoue, une contrée mobile où se retrouvent en angles discontinus tout l'alphabet d'une méchanceté récurrente, toutes les géographies maléfiques des tortures qui suppurent dans les discours infamants des possesseurs de notre île. Tous ces plans échafaudés froidement par des mains sanguinaires m'ont donné la chance d'être à l'écoute d'autres parcours. Je n'aurais jamais pu, durant l'indescriptible absence que l'on sait proche du néant, être à la traîne de mes horribles démons. Quoiqu'on le veuille, je ne suis ni engendré, ni blasphémateur, ni défroqué, ni frisé malfaisant, ni un LeCroyant méprisable. Je suis, à l'égal d'un lutin sorcier, le contraire de tout ce qui sera retracé dans les fables de mon enfance.

Derrière moi s'entassent les éléments de mes renaissances multiples, de toutes mes solitudes désaxées, si hallucinantes qu'il m'a fallu être plusieurs fois déchiqueté, plusieurs fois lessivé à blanc, pour percer à jour les faux jeux qui

s'interposent entre mille versions d'histoires, mille versants désharmonisés, mille courts-circuits illogiques. Je ne sais avec quels barèmes de fidélité et de sagesse, ajuster les horizons de notre île aux spectres déformants de nos paysages aseptisés, sans points communs avec les métamorphoses imposées à notre nature inclémente.

À la rigueur, les nouveaux yeux de l'Anse du Clair délimitent les avenues de mes silences. Je suis, dans ce pays combien étrange à cause de ses détours imprévisibles et de ses inconnus, combien mouvant pour Sylène et pour les enfants seuls du canton dont j'hérite la paternité, une sorte de procès inachevé. Ces jeunes que le vide des deuils a laissés à découvert et que je m'évertue à aimer, à connaître, m'essaient sur toutes mes étendues; ils font de moi leur terre cultivable, leur lac, leur rive et leur refuge. Ils étaient déjà en marge de toutes les trahisons, de toutes les inventions mensongères du sablier ingrat sous lequel le partant chanceux ne doit pas passer pour ne pas oublier ceux qui restent au Pays des Pères. La contrainte nous a accoutumés à vivre avec le présent malmené. Nulle trace de pas anxieux et d'ombres attentives ne réfléchit nos regards, parfois impassibles, qui scrutent le visage préfabriqué de notre enfance. Nul écho indiscret ne viendra troubler notre désinvolture apparente. Nous sommes déjà le portrait fidèle de la nouvelle Terre que les dieux lares venus d'Afrique ne savent plus regarder mourir.

Le pays serein d'où je viens plane parmi les bruissements légers de maintes présences tranquilles, dont celle d'Orphée-L'île, la petite maman-reine morte que je croyais être ma grande soeur lorsqu'elle fredonnait les vieilles plaintes de rivières et de mers. Elle demeure toujours la chute égale des eaux souterraines qui bercèrent mon sommeil d'enfant: un bris perpétuel de vagues et de gazouillis qui fait

surgir du fond de mon repaire d'autres femmes que j'ai connues, aimées et admirées: Man Fita, marraine Ortize, mes cousines de la ville. Ces présences m'arrivent comme les cris de la Source de l'Anse du Clair qui, de roche en roche, de mangle en mangle, de colline en colline, se répercutent jusqu'à mon coeur. La buée du feuillage mouille par-delà les envolées de ces lointains les pas danseurs de Célissa, l'amie compréhensive et discrète que mon amitié amoureuse, tout intérieure, a paré d'infinitude. Je me croyais rendu à la plus haute tour de ma citadelle quand j'écoutais sa voix frêle et attendrie. Détachés un à un de leurs liens simiesques, des mots ténus, rapides, impatients, me libèrent d'un songe imposteur:

— Coucou, tonton Gédé! Coucou, tonton Gédé! Mais qu'est-ce que tu fais là tout seul dans ce trou noir? Tu as oublié le rassemblement de ce soir. Tu as promis d'être avec nous. Ne me cherche pas. Je suis derrière toi. Coucou! Je suis devant toi. Coucou, me voilà!

Un bref instant et j'aurais vraiment cru voir en peinture et entendre une Célissa moqueuse. Ce n'est pas mon amie qui vient à la rencontre du vieux Gédéon. C'est sa fille Sylène. Cette enfant ressemble à ma soeur comme deux gouttes d'eau. Elle a le même port de tête superbe, la même démarche ailée, le même éclat éblouissant qui retiennent les passants. Sylène est belle à vous couper le souffle: visage rond de madone noire, prunelles rêveuses et chaleureuses, taille si fine qu'un tour de main de gentilhomme suffirait à l'encercler, timbre doux et velouté qui détend l'esprit et qui charme. Sylène n'a pas peur de mes deux moignons de bras estropiés; elle n'a pas peur de ma bouche tordue, de mon front troué et cabossé qui donnent à mon visage un je ne sais quoi de pitoyable, de brutal et de repoussant.

La première fois que je me suis revu en me rasant, je redoutais à la fois l'homme révolté et la bête hideuse tapis au creuset de ma déchéance physique. Sylène et ses amis veulent mes souvenirs. Trop jeunes pour endosser les revers et les bouleversements des adultes, ils s'y plongent délibérément, brassent les pions, défient ma carcasse boiteuse, mélangent mes vérités et mes ruses pour me mettre à l'épreuve. En un sens, je suis pour eux, la toison de laine du juge Gédéon, aussi sèche qu'une terre brûlante et aride, aussi gonflée d'eau qu'une coupe fraîche de rosée.

Derrière la fille de Célissa et tous ces orphelins qui me guettent à l'entrée du manglier , je vois, superposés dans un Capharnaüm indéfini, mes veilles psychotiques, mes floraisons de chastes étreintes, mon pays mobile et mes climats prophétiques. Derrière Sylène il y a le présent et je n'ai nul droit d'entreposer ses jeunes espoirs et sa confiance. Célissa, ma soeur, ne me pardonnerait pas si j'enfermais son enfant dans ma double infirmité et dans mon royaume détruit.

Derrière l'attente de Sylène je contemple une autre jeune fille forte. Elle psalmodie entre les pluies des balles:

*Une chandelle, deux chandelles, trois chandelles;
je rêve à l'Autre Enfant des collines d'ombres;
je cherche des pierres de lunes
pour asseoir ma patience captive.*

Derrière le rempart d'un vieux hangar qui scella les craintes et les vœux de tous les camarades, je revois les fleurs de ses mains moduler à mes épaules lasses:

*quatre lunes, cinq lunes, six lunes;
ma Rose marine balise derrière les prés de l'enfance;*

*effaçons les plis du vent sournois
pour écouter parler les pierres.*

La voix de l'Absente s'est tue, il y a plus de vingt années. Je m'entends toujours répondre avec maladresse:

— On arrive, ma chère enfant.

— C'est bien, répond Sylène en chantonnant. Une promesse est une dette sacrée.

Le rendez-vous est à Gran-Lakou de Papa Soifaite. On t'attendait depuis si longtemps.

Sylène n'était pas seule. On m'avait repéré. Je ne pouvais plus fuir.

4

Du Gran-Lakou de Soifâite Délice montaient des rires et des murmures. Sur les branchages des tamariniers revêtus de brume légère, je revois posés en désordre, des milliers de fanaux multicolores, confectionnés par les enfants. Cet arc-en-ciel de maisons antiques, de lampadaires verdoyants, de voiliers-papillons, de phares-champignons, ville miniature, saupoudrée de traînes lumineuses, qu'effeuillait la brise des montagnes, s'accoudait par instant au silence des jardins en friche. Assis autour du vieux moulin qui paradait allègrement dans l'éclat des lanternes, ceux qui étaient présents à l'assemblée, désiraient surtout entendre un homme du pays, le Père Gédéon, qui comme eux, s'est grisé d'odeurs riveraines pour fuir les pétarades des jours ensorcelés. Chacun m'apparaît maintenant prêt à vivre le temps dur de la réconciliation. Car, déjà comme le pays en attente, les signes avants-coureurs de l'accalmie avaient enrobé les terres sablonneuses, les plants de canne à sucre, de manioc, de bananiers et d'arachides, les pierres, les souches des arbrisseaux, de brouillard et de fleurs de lunes. Les enfants, les ouvriers, les agriculteurs et les pêcheurs de la côte qui regardaient l'homme parmi les décombres de l'Habitation Délice, se pressaient les uns contre les autres. Ils avaient mis en commun leur peur, leur expérience et leurs maux. Ils ne formaient plus qu'un cœur attentif à ce qui serait transmis par-delà les paroles et la course du temps. Seul l'amour saurait leur dire au nom d'un prodigieux courage la langue difficile du retour à la vie.

Moi, l'homme vers qui étaient refoulées toutes les plaintes, les espérances, les incertitudes, et qui ne se sentait pas prêt à accepter une telle investiture, j'ai montré une à une mes mains déformées à des êtres dont l'âme à demi-moribonde cherche encore guérison et réconfort. C'est plutôt une question de confiance que de pouvoir. Les choses pourraient empirer si les blessures n'étaient pas pansées. Les menaces arbitraires, les rats d'égoûts, les chaînes, les décharges électriques ne m'ont pas réduit à l'inaction. Je sais néanmoins que le nouveau personnage que je représente devrait beaucoup apprendre pour jouer ce match dangereux. L'autre Gédéon est reparti dans d'innombrables cellules jonchées, ça et là, de fantômes mouvants. Là, il fixe, meurtri, impuissant, les gardiens de prison et les sbires du régime dictatorial qui violèrent d'une rasade brutale les années merveilleuses de sa jeunesse. Il avance d'un pas hésitant vers les orphelins qui crient à l'aide, vers toute une communauté appauvrie qui attend des jours miraculés. Et les songes d'avenir, submergeant les mots espérés, affluent à fleur de chair, accourent à la débandade, déferlent, torrent fougueux et vagues nomades, sur les champs tranquilles d'alentour.

Cette fois-ci, disais-je, les mauvais anges sont encore là, autant pour épier l'assemblée, pour me foudroyer que pour attiser mes désirs et aiguillonner les courbes fluctuantes de mes colères de forcené. J'entre à pleins poumons dans les rondes dantesques de l'initiation à la douleur physique, sans avoir, au préalable, fixé un quelconque rendez-vous avec les tontons dyakout inflexibles, éventreurs de sommeils d'enfants, sans jamais arriver à détruire les monstres hagards de mes fugues d'adolescent sauvage. Celles-ci faucons, celles-là chattes-sorcières, mes

évasions et mes nuits blanches me griffaient interminablement. Je fus berger, chasseur, lacs, proie et fruit dans les lieux brûlants de la mémoire. Comme tant d'autres, adeptes et courtisans de la politique, assouvis par l'ambition et trompés par des promesses mirobolantes, des hommes, des femmes de notre région furent aussi mordus par les fléaux ardents des Belzébuth institutionnalisés qui ont fait périr sans distinction, innocents, coupables, qui ont dilapidé le pays enchanteur de ma première enfance.

À cause de ma douloureuse expérience, je jugeais bon de délibérer à huis clos. J'éviterai ainsi tout colportage de la cinquième colonne tapie dans l'ombre.

Il était tard quand je remerciais les gens. Je ne voudrais décevoir personne. On comprendra qu'il y a des choses qu'un homme peut faire difficilement. Il faut beaucoup de temps avant de réaliser ce qui doit être fait pour la région.

— Je suis heureux de vous voir en ces lieux, leur ai-je dit, d'une voix enrouée. Je vous bénis mes frères; pour l'instant, allons dormir. Nous avons besoin de repos, de forces et de sommeil.

De l'assemblée exultaient les résonances d'un tambour. C'étaient les premières notes d'un chant majestueux, large et frémissant qui parlait de mort, de lutte, de fraternels hommages et de relève future. Fleurisma Lafleur Délice et son groupe de choristes l'avaient composé durant une saison de vacances. Le corps jubile d'angoisse, de gratitude et de joie, rien qu'à l'entendre. Je sais, d'ores et déjà, que le nouveau Gédéon devrait amener des frères et des soeurs démunis aux sources de la plus belle expérience humaine, celle de la solidarité et de l'amour. Je sens que les fenêtres de l'avenir s'ouvriront aussi sur des embûches possibles. Le moment est

venu et j'hésite toujours. Il faut que je retrouve Flèflè à tout prix. Je me trouve pareil à un jeune novice naïf, complètement dépossédé de moyens et d'intuition, qui part à la conquête d'une cité perdue.

Cette nuit-là, je revis en Sylène la fragile enfant de mes rêves. Celle-ci se glisse derrière le tableau noir pour fuir la vigilance de notre ombrageuse maîtresse d'école.

5

Elle a vécu pour de vrai, dans notre ville marine de Jérémie, cette dame autoritaire qui s'appelait, et c'est sans importance, de la nommer, par respect des convenances, Tante Odilya Dieujuste ou non. Cependant dans notre coeur de gosses épeurés, nous l'appelions Maudite Rigwaz. Et l'on n'avait pas du tout tort, sauf que nos pères, nos mères et toutes les personnes de la génération d'avant la nôtre à qui la Tante Odilya avaient appris à lire et à écrire, glorifiaient sa sévérité à outrance et la vénéraient comme une vraie sainte d'église.

J'ignore encore jusqu'à présent pourquoi tous ces hommes et toutes ces femmes de notre agréable et venteuse cité ne se révoltaient jamais contre la brûlure du fameux chat à neuf queues géant dont Tante Odilya se servait sans arrêt. Elle en usait, séance tenante, pour punir les récalcitrants et pour activer le pouls des têtes dures, agenouillées dans le petit coin pavé de gros sel de cuisine, et qui lui semblaient trop réfractaires à la science de l'alphabet, de la phonétique et du calcul. Toujours est-il que d'après Fleurisma, Céliissa et moi, Tante Odilya n'avait pas sa pareille pour dépister les mémoires menteuses et les crânes indociles qui ânonnaient des chiffres et des lettres incompréhensibles du matin au soir.

Tout le monde savait que Tante Odilya avait fait de bonnes études pour devenir institutrice. Très jeune mariée encore, elle avait perdu son mari. Elle avait ouvert une petite école privée dans son propre domicile. Ce qui la mettait à l'abri

du besoin, des dépenses superflues et des soucis quotidiens. À chaque fin de mois, et selon l'entente conclue, elle recevait en échange de son travail, soit des provisions alimentaires, soit de l'argent comptant. Et puis d'ailleurs, l'écolage était payé à date fixe, et ce, avant même le vingt-huitième jour du mois courant, sinon l'élève serait renvoyé du programme. Le reste de son temps, elle le donnait au bon Dieu en s'occupant de l'église et des oeuvres charitables de son quartier. Nul ne s'étonnait alors de voir que la vie amère passait sans la rider et sans amoindrir la force punitive de sa main droite.

Quand je l'ai connue, j'avais alors cinq ans, elle ne me parut pas plus vieille que les souvenirs atroces des saisons de la classe enfantine que se racontaient le soir, sous la lampe, et durant les veillées mortuaires, d'anciens condisciples de maman Ortize, jugés encore rebelles et indésirables. Filles et garçons ne pouvaient oublier les pénibles humiliations du corridor étouffant qui faisait face à la rue passante. Chacun d'eux s'enorgueillissait de montrer comme un trophée les longues et profondes cicatrices laissées par les lanières cinglantes d'un martinet veilleur et bienfaisant qui valsait, sans crier gare, entre les rangées d'oignons des petits élèves amortis. Ce parfait instrument de flagellation, vivement redouté, frappait de justesse les bras, les jambes, les dos courbés des crétiens et des retardataires qui, de l'avis de Tante Odilya, s'endormaient dans leur paresse et dans leur crasseuse oisiveté.

J'avais, à mes oreilles bourdonnantes, toutes ces histoires affreuses qui me mettaient sur le qui-vive. Je me promettais de ne jamais subir le martyre en serrant les dents, même si, au bout du compte, je devrais mériter la palme du succès. Je souhaitais d'autres moyens, beaucoup plus efficaces, qui éveilleraient et

stimuleraient l'intérêt des enfants de mon âge. Il serait bon, par exemple, disait Célissa, d'évoluer sous la douceur maternelle d'un regard, d'écouter des paroles d'encouragement qui bercent et consolent les minois attristés, de dire en chœur les chansons légères et jolies comptines qui charment le cœur, d'entendre pétiller, l'espace d'une pause ou d'une leçon interrompue, les fous rires qui détendent la cloison fermée de la classe à sens unique. C'était rêver d'avoir la lune et nous eûmes vite fait de verrouiller, jusqu'au plus intime de notre être, la porte merveilleuse de nos songeries à la courte échelle.

Quand ce fut le temps de la rentrée des classes, on se laissait conduire chez Tante Odilya, après mille et une leçons de morale et de courage. Cependant l'angoisse nous tenaillait les entrailles. Et dès que ma soeurette Célissa touchait le seuil de l'école, elle tombait malade et elle vomissait. Cela durait des jours et des jours. À chaque fois, Zelliane, la servante de Tante Odilya, devait la ramener à marraine Ortize, rendue honteuse et coupable à cause de tant de dégâts. On lui fit voir notre médecin de famille qui déclarait ne rien comprendre à sa méchante et misérable maladie.

Célissa était assez fluette, mais sa santé, fort excellente. Pour rassurer les parents, le docteur avait ordonné un sirop si rafraîchissant et si délicieux que nous nous en délections, lorsque la cuillerée curative et avenante franchissait notre bouche gourmande. Malgré les conseils du pédiatre, il n'y eut aucune rémission. Ma soeur rechutait à n'en plus finir. Plus tragique encore! Son état psychique se détériorait au grand désespoir de maman et de papa qui ne savaient plus quoi faire.

Après mûre réflexion, maman Ortize décida d'aller consulter Tante Odilya

au sujet de ce mal inquiétant auquel il fallait trouver remède. Notre savante maîtresse d'école connaissait les recettes médicinales qui pouvaient guérir en un clin d'oeil l'estomac, la poitrine et le ventre des petits enfants frappés de maladie incurable. C'est donc en toute confiance que maman lui demanda de préparer une Roïyalle qui aiderait sûrement Célissa à retrouver son complet équilibre.

Un samedi matin, Célissa et marraine Ortize se rendaient auprès de Maudite Rigwaz. Penchée comme d'habitude en prieuse extasiée, celle-ci s'apprêtait sans doute à réciter son rosaire et ses neuvaines. Elle les attendait dans son vaste salon outrageusement drapé de roses, de pétunias, d'oeillets et de branches de fougères. Cette pièce tranquille et solennelle ressemblait en tous points à un extravagant reposoir des pompes funèbres. Terrifiée, Célissa le fut de se trouver toute exposée au mauvais sort. Elle avait raison d'imaginer le pire! Le terrible fouet hypnotiseur n'était pas bien loin d'un guéridon rouge vif qui la mit tout de suite au garde-à-vous. Ainsi la sournoise et puissante diablesse lui administra aisément le remède prodigieux, une sorte de potion jaunâtre, à saveur saline et douce-amère et si moussante que la Roïyalle débordait de toutes parts.

Célissa l'avalait d'un trait et sans broncher; mais elle avait vraiment la nausée après une si rapide exécution. Et ce ne fut pas surprenant si sa gorge trop gonflée se déchargeait au centuple sur le beau tapis persan d'une Tante Odilya contrariée. Une fois de plus, ma soeur regagnait notre demeure encore plus vide de corps et d'âme.

De guerre lasse, maman Ortize appela à la rescousse une certaine madame Loransine. C'était une guérisseuse consciente et zélée qui habitait Ravine Blanche,

gentil hameau peu distant de notre jolie cité. Elle venait, deux fois la semaine, vendre des fagots de bois cabri et du charbon de campêche à toutes ses pratiques de la Basse-Ville. Le jour béni de la consultation, Loransine palpa le petit squelette fiévreux et fragilisé d'une fillette traumatisée, examina avec minutie les paumes de ses mains et ses ongles, étira ses doigts et ses orteils, scruta son regard tremblant et lui sourit avec une telle bonté que Célissa fondit en larmes. La Voyante avait tout compris en un rien de temps. Alors, elle dressa ma cousine sur ses deux pieds et lança un rire tonitruant qui secoua papa et maman. S'adressant à ceux-ci dans un jargon indescriptible, elle mâcha des jurons cabalistiques, puis lâcha d'une voix railleuse:

— L'enfant n'a rien de mal, ni dans l'estomac ni dans le ventre. C'est l'esprit de la petite qui est malade. Si vous voulez la perdre, envoyez-la chez votre savèz de Tante Odilya Dieujuste.

— Et comment s'appelle le guignon de ma fille, s'exclama père d'un ton presque bête?

La dame poussa un hurlement et répliqua:

— Mon bon monsieur Orphéus, votre fille a peur, à la vérité vraie, et foi de Loransine, c'est cela sa maladie!

Mon oncle et ma tante demandèrent à Loransine ce qu'il fallait faire pour chasser cette terrible chose. Riant de plus belle, la femme dit calmement:

— Qu'elle reste à la maison pour quelque temps!

Le mois d'octobre, qui marqua le début de la nouvelle année civile et académique, fut aussi l'entrée de Célissa à l'Institution Notre-Dame de Lourdes dont

la plupart des enseignantes étaient des religieuses monfortaines. Cela se fit après que le grand cousin Biba eût découvert que notre soeurette savait lire. C'était pour nous tous un mystère, cette affaire d'une enfant qui pouvait lire sans l'aide d'aucune institutrice. Était-ce un ange du ciel ou quelque autre Invisible qui lui avait fait ce cadeau? Maman et papa, stupéfaits par l'étrange événement, avaient projeté de confier Célissa aux bons soins des Filles de la Sagesse qui furent aussi les anciennes maîtresses d'école de maman. Notre grande soeur Thessie y allait déjà et elle ne cachait pas son plaisir d'exhiber la petite phénomène aux grandes de sa classe. Quant à Célissa, elle avait hâte de nouer de nouvelles amitiés. Il n'y avait donc aucun problème.

À leur arrivée au bureau de la mère Supérieure qui dirigeait aussi l'École Notre-Dame de Lourdes, quelque chose de bizarre se produisit.

Imaginez-vous, mon p'tit Gédéon, me dit Célissa, qu'une religieuse aux cheveux blancs, entra au parloir en sautillant, se pencha vers moi et me demanda comment je m'appelle. Je m'identifiai en récitant comme un perroquet les noms des membres de notre famille. Sur ce, la Soeur Colombe dit vivement à ma mère:

— Comme ça, ma chère Sissi, tu nous amènes ta cadette aujourd'hui. Tu sais, elle est pour moi et pas à personne d'autre.

— Non, ma chère Soeur, de répondre maman, elle est trop petite pour votre classe. Je vais la donner à mademoiselle Maïté. Ma fille sera beaucoup mieux avec les bambins du jardin.

La Soeur Colombe me prit par la main en me disant:

— Viens avec moi, mon enfant, je sais que tu es pour moi et je ne me trompe pas

du tout.

Je m'empressai de suivre la vieille religieuse. Elle me fit passer un test oral sur mon environnement immédiat, les parents, notre rue, les choses que j'aime et celles que je n'aime pas du tout.

Elle me tendit ensuite un "Lectures graduées" que j'ai feuilleté au hasard. Mes yeux s'arrêtèrent sur un texte intitulé "Nous perdons le temps" et je l'ai lu avec expression et sans faire une seule faute.

La Soeur Colombe jubilait. Elle revint au parloir trouver la Supérieure et ma mère. Elle leur annonça avec sa belle vivacité native que je comprenais tout ce que je lisais, que j'avais des yeux pour voir le monde et qu'elle me prenait dans sa classe.

Célissa fut ainsi admise en quatrième année à la grande surprise de nos proches. Maman Ortize n'était pas du tout d'accord. Elle alléguait que sa fille avait à peine six ans et que tout ça n'était pas faisable.

J'étais assez content de constater que ma soeurette n'avait nullement gaspillé, comme on le croyait dans notre quartier, les années capitales des maternelles, même si elle avait dû s'enfermer dans le grenier de la maison de Grand-Papa Osias, le père de maman Ortize, pour déchiffrer toute seule son abécédaire. Elle était parvenue à la science difficile de la lecture sans avoir connu trop longtemps les douloureux châtimements de la Mère Fouettard. Elle avait pris conscience d'un fait révoltant que la molle indifférence des gens trouvait normal. Et son corps d'enfant, comme son esprit, avait réagi.

À la vérité, l'épreuve que Célissa avait traversée m'a procuré aussi le grand

bonheur de visiter un peu plus souvent Papa Osias. Il conseilla aux parents de m'inscrire dans le même temps à l'École des Frères de l'Instruction Chrétienne. Je l'admirais beaucoup et je l'ai estimé davantage. Il n'aurait jamais pensé, lui, qu'une fillette de l'âge de Célissa portait la guigne.

Après toutes ces années, le rire apaisant de madame Loransine trotte encore à travers ma mémoire. Cette femme fut d'un précieux secours à ma cousine Célissa, elle qui, loin d'infliger un traitement inutile à sa déplorable cage thoracique, a pu dessiller les yeux des parents et a su, par de simples gestes, délivrer toute la famille d'une longue et effroyable tourmente.

Célissa et moi avons soulevé d'un commun accord l'autre face à peine croyable de cette histoire, le jour des obsèques de la vieille et solitaire Tante Odilya. Nous avons porté, je m'en souviens, et ma foi, avec bonne grâce, l'une des couronnes de fleurs que tous ses anciens élèves reconnaissants lui avaient offerte en témoignage de sympathie. Peut-être, le saura-t-on jamais, qu'elle aussi souffrait d'un malaise inconnu et inguérissable? À cinq ans, l'imagination pourchasse déjà les recoins les plus mystérieux. Nous pouvions donc songer, durant notre seizième année, que la main droite de Tante Odilya reposait en paix près du bénitier de l'église paroissiale, que son prie-Dieu, rembourré de rouge et d'or, trônait souverainement au ciel, à la gauche du Seigneur Jésus. Nous restions tout à fait persuadés, Célissa et moi, que ses yeux de lynx baignés d'éternelle Lumière suivaient pas à pas le somptueux convoi qui la conduisait à sa dernière demeure.

Ainsi prélude, à l'orée de la toute première éducation des gosses de mes rives côtières, le conte viscéral d'un long servage. Debout contre les rampes et les

voies ensanglantées de la Caraïbe, les scènes répétitives du sadisme jouées au théâtre quotidien remodeleront bientôt la physiologie des climats humains et familiers, échanrés de crues soudaines de naissances, de rivières lentes de morts, de vagues édéniques et bilieuses, lesquels vont d'un espace à l'autre, transporter le monde de la jeunesse studieuse dans l'incohérence, dans le cauchemar et dans le miracle.

6

J'étais devenu un être peu commun dans notre maison de Grande-Anse qui m'a vu grandir. Elle me rattache à mille choses étonnantes, à mille mondes cachés. Grand-Ma Fita, comme toujours, me parlait de ces choses et de ces mondes. Elle me racontait qu'il y a autour de nous des hôtes invisibles, que leurs yeux sont nos yeux, que les souvenirs gardent intact le cœur de l'homme. Je savais que Grand-papa Soifaite, qui, de son vivant, disait la même affaire, était maintenant de leur monde. La nuit venue, eux et moi, avions de mystérieux entretiens. C'était comme si je m'adressais à de précieux amis qui, d'un lointain proche, me montraient le sens des choses. Ainsi je comprends, à présent, pourquoi, en l'honneur de quels rites sorciers et immémoriaux, on plaçait toujours la longue table blanche de Grand-Lakou, sous le tamarinier centenaire. Cela se répétait à l'occasion des jours de fête qui rassemblaient la famille et la descendance. Pour les autres, ce n'était rien qu'un festin. Pour moi, que l'on disait habité par l'Esprit, tous les repas grandioses étaient l'inversion de ce qui se faisait normalement. C'était pareil pour les gens qui allaient et venaient chez nous, sous forme d'araignées-crabes, de sphinx tête de mort, d'anolis petits bon-Dieu, de colibris chanteurs. Ils étaient vraiment d'un monde secret qui m'était familier.

Ces jours-là, je pensais que maman Ortize devrait dresser trois tables, au lieu d'une seule, sous l'arbre à tamarins qui sentait si bon. Grand-papa, alors homme

d'avenir, en avait planté un, paraît-il, dans la cour de la maison de la ville qu'il avait fait bâtir pour l'oncle Orphéus. Comme lui, je le crois bien, les Esprits tutélaires qui nous accompagnent dans notre voyage terrestre, ont besoin d'un coin pour parler et pour rêver. Je savais, alors enfant, qu'il y avait la table des Anges, puis la table des Morts, et plus loin la table des Esprits sanctifiés. La distance, c'était important, non pour la hiérarchie, mais de préférence, pour l'attribution reconnue à chaque domaine: chacun devait vivre dans son gîte. Ces tables, dont l'une était auréolée d'ailes, l'autre peuplée d'êtres frugivores, et la dernière où ne figurait qu'un mets unique, sans sel et sans épices, du riz et du poisson blancs, m'apprivoisaient à regarder, les yeux ouverts, les champs lunaires de ma soeur Céliissa. Elle aimait tant les lunes solaires et les soleils clairdelunés qu'elle y était déjà: elle avait la poésie au fond du coeur et au bout des doigts; elle était parée d'infinitude.

Pour moi, si les Anges rêvaient à leur table d'hôte et étaient mes amis, j'avais le droit de croire à ce que je voulais. Ainsi les gens, qui n'étaient pas de la famille, ne savaient pas ce que signifiait pour nous, un repas de fêtes. Ils venaient dans notre demeure, non pour honorer vraiment ceux que le monde mystique de chez nous, déclare omniprésents, mais surtout, pour payer un royal tribut et de solides honoraires à leurs panses bien déboutonnées, déjà prêtes à engloutir les mets rares préparés pour nos Invisibles. C'étaient des repas aussi exquis que ceux du dimanche. Les plats étaient parfois différents d'allure et de nom, si différents que je n'eus guère le temps de les connaître par coeur, même si Grand-papa Soifaite eût souhaité m'initier à toutes ces affaires que l'on disait, contraires à la morale et à la foi chrétiennes. Il y avait le manger-guinen préparé en l'honneur des dieux de

l'Afrique guinéenne. Il y avait le manger-marasa fait avec toutes sortes de produits comestibles, et qui avait belle allure et un goût de revenez-y. Il était de règle de manger tous ces mets-là, avec les doigts, rien que les doigts. J'en redemandais, à ces occasions rares, et toutes les grandes tantes se plaisaient à me satisfaire. Toutes les odeurs et toutes les saveurs s'y mêlaient: odeurs de volatiles, de bêtes à corne, parfums verts de légumes, de fruits arborescents et de racines, chaudes rougeurs de piments et de tomates douceâtres. Tout cela m'apparaissait dans une fusion des cinq sens, dans une effervescence miroitante d'ébullition et de jouissance ventrale. Somme toute, un fleuve d'oubli aussi dense que des sources thermales évadées des larves dormeuses. Ce que j'aimais surtout, c'était d'être choisi pour manger, la bouche dignement échaudée, l'oeuf rôti, d'où suintait cet univers de mixture et de condensé, de cris muets et de vapeurs grisantes.

Tout cela appartient au secret du miracle quotidien auquel je participais. Quoique je ne fusse pas à la campagne, je marchais déjà jusqu'à la ravine qui borde notre propriété. Là, j'ai senti tout ce kaléidoscope de dégustations m'envahir lentement. Comme un habile fureteur, je filais, puis disparaissais, en coup de vent, sous l'ombelle du même tamarinier qui regardait danser les Esprits de la maison de Grande-Anse. Je me disais que ceux-ci étaient satisfaits d'avoir mangé un repas servi à leur intention. Ils n'iraient pas quémander ailleurs subsistance et repos. Car même si l'amitié brise les frontières, les Invisibles n'agissent pas comme des êtres charnels qui abusent d'autrui. S'ils le faisaient, ils seraient, pour tous, des esprits gêneurs.

J'eus, d'ailleurs, l'opportunité de m'en rendre compte, et ce, dans la vie de

tous les jours qui contraind l'un et l'autre à défier le mensonge et le miracle. Ainsi, tante Ortize, notre mère à tous, qui n'était pas du tout chiche, loin de là, encaissait le contrecoup de maints sacrifices méritoires pour son paradis, en se signant dignement à l'afflux des fâcheuses visites dominicales de nos frères et soeurs en Christ. Ces descentes imprévues qui réjouissaient papa, alors prédicateur à l'église wesleyenne, juge de paix au village de Léon et maître-tailleur de profession, faisaient bouder les enfants.

Nous étions quelquefois une bonne vingtaine à la maison. Durant l'année scolaire, ma famille adoptive recevait de jeunes pensionnaires qui venaient en ville, soit pour achever des études secondaires, soit pour apprendre un métier. Aussi toutes ces bouches gourmandes adoraient le jour du Seigneur qui réunissait toute la maisonnée.

Cette pause quasi religieuse et sociale était aussi avantageuse qu'exceptionnelle. Elle nous ménageait à tous des moments inoubliables, émaillés de confidences, de remises en question sur nos études et sur le partage des tâches domestiques. Les parties de cache-cache et les joutes théâtrales amusantes rehaussaient, à notre avis, les dîners quelque peu solennels ou trop monotones. Génie ou pas, et sans se faire prier, chacun s'efforçait de montrer ses talents. Chansons, farces comiques, contes mimés, danses folkloriques, couronnaient l'entrée du dessert. Le gâteau de maman, si bon et si velouté, était englouti en un clin d'oeil. La table, drapée de damassé blanc où trônait le vin mousseux ou rouge des fêtes, était splendide. Quelques-uns de nos voisins ne manquaient jamais de chuchoter que nous étions des richards orgueilleux. Je me rappelle que la propriétaire d'une

épicerie toute proche rapportait, à toute oreille complaisante, qu'elle était embêtée par nos multiples achats de vin et de kola. Nous allions par la suite, dès la chose sue, nous approvisionner ailleurs au grand étonnement de son mari qui perdait ainsi, sans pouvoir en deviner la cause, des clients potentiels. Car pour nous, l'union du coeur et de l'esprit est notre sauvegarde et notre fortune. Papa et maman savouraient ces joies simples. Quant à nous, les enfants, notre meilleure récompense était de les voir détendus et heureux.

Maman souhaitait toujours préserver notre entente et notre intimité familiales. Le dimanche était pour elle le meilleur temps. Cette rencontre avait pour nous tous valeur de contrat. Cependant, l'inconvénient des visites incessantes nous dérobait, à l'usure, nos joyeux ébats, nos tendres échanges et surtout nos fameuses portions de cabri boucané. Ceux qui arrivaient chez nous à l'improviste se servaient démesurément, sans réfléchir aux conséquences. Quelquefois il ne restait qu'une infime quantité des bons plats préparés. Il fallait attendre que maman, vraiment ingénieuse, et qui ne perdait jamais la boule en ces cas-là, se débrouillât pour nous faire manger en improvisant un repas plutôt léger.

Parmi nos prétendus convives trop amicaux et trop fidèles à nos rites, il y avait une vieille dame que l'on affectionnait d'une façon toute spéciale. Son horrible dentine, bien enchâssée dans sa pulpe rougeâtre, et que la croûte trompeuse des ans avait jaunie, nous attirait et nous exaspérait à chacune de ses apparitions. La désinvolte septuagénaire la posait délibérément sur la jolie nappe virginale, au beau milieu des couverts rutilants et des mets fumants. D'après nous, cette relique disgracieuse brisait le charme d'une table si élégante, d'autant plus que le râtelier

tout pourri gâtait la bonne odeur du fumet.

Au-delà de la même vie et dans la simplicité des gestes, Grand-Lakou, devenu la salle à manger, m'apparaissait avec son arbre centenaire. Je me disais que le tamarinier de l'Anse du Clair ne faisait qu'un avec celui de Grande-Anse et que nos hôtes mystérieux s'abritaient sous un seul manteau de feuillage. Aussi la cour et la maison doivent être bien propres, sinon les Esprits s'en éloigneraient. Pour toutes ces raisons, je me disais aussi qu'en vérité, bon dieu, il fallait que la dame n'exhibât plus une telle horreur. Mais les jeunes de notre temps n'avaient pas le droit de contester les comportements inadmissibles des grandes personnes. Ce serait enfreindre les règles les plus élémentaires de la bienséance. Le petit frère, alors âgé de neuf ans environ, ne pensait pas ainsi. On le savait assez brouillon. Et c'est son drôle de tempérament folâtre qui nous sauva, hélas à quel prix, du long supplice enduré depuis des années.

Nous avons déjà épuisé tous les vieux trucs inimaginables capables d'éloigner nos trouble-fêtes et nos malfinis pillageurs que nous surnommions, en serrant les mâchoires, les séchoirs du dimanche. Nous jetions du sel dans le réchaud braisé pour les faire fuir. Nous mettions trois balais de travers derrière la fenêtre fermée de la salle à manger pour les épouvanter. Nous hululions, comme des frisés que le jour a barrés, pour énerver les incrédules. Rien ne bougeait. On dirait que nos commensaux restaient cloués à leurs sièges. Ce genre de stratagème dépassé m'amusait. Et Man Ortize, qui nous surprenait à maintes reprises, faisait celle qui ne voyait rien. Toute sa personne, apparemment docile et avenante, souriait aux indésirables alors que son cœur horrifié grinçait et ruminait des tours pendables.

Ce dimanche de Pâques, après que mon père eût récité les dernières grâces, tout le monde quitta la table. Les adultes passèrent au salon. Et les grands, filles et garçons, desservirent. Notre bonne dame tardait à rejoindre les causeurs. Elle semblait chercher quelque chose. Nous n'aurions jamais osé lui demander quoi de peur de voir apparaître l'objet dégoûtant. Mon tuteur voulut savoir la cause de sa contrariété; elle avoua en bégayant qu'elle avait perdu son râtelier. Où donc était partie la fameuse denture? On chercha sous la table, sur les chaises, dans le garde-manger, on déplaça la vaisselle sale. On fouilla le panier à ordures ménagères. L'appareil était introuvable. Tout en le cherchant, je répétais à haute voix, et devant la femme, que les Invisibles de notre demeure l'avaient capturé. À ces mots, la dame nous fit comprendre qu'elle accepterait de donner son dentier aux Esprits. Mais, par contre, si quelqu'un l'avait dérobé, il en aurait payé, tôt ou tard, les conséquences. Marraine Ortize qui jubilait dans son for intérieur était toute consternée. Je pouvais le voir dans ses prunelles papillotantes qui laissaient couler allègrement de précieuses larmes de crocodile. Mon oncle était au comble de la désolation et de la honte. Cette chose-là était fort coûteuse. Et la vieille femme, veuve et sans revenus, ne pouvait se payer le luxe de remplacer ses fausses dents. Moi, je les voyais déjà, s'en aller loin, bien loin, tomber, puis rebondir sur des pierres gluantes. Là, devenues la proie de quelque crabe d'eau, elles étaient perdues à jamais. Je ne fus pas surpris de voir la dame partir, elle aussi, toute désappointée et toute vaincue. Pourtant son regard soupçonneux, qui balaya nos jeunes têtes courbées, me chatouilla l'âme comme si j'étais l'auteur de ce méfait.

Le soir, au coucher, le jeune frère, transi de peur, conta qu'il était la main

inconsciente qui avait subtilisé l'objet fabuleux et malpropre. Il l'avait caché tout au haut du toit de la maison. Il remit la denture à Tonton Orphéus, bien enveloppée dans du papier d'emballage. Le lundi pascal, étant un jour férié, papa en profita pour rapporter le râtelier à sa propriétaire. Il n'a pas manqué de lui affirmer que sa denture a été bel et bien retrouvée dans un trou à rats, et béni soit l'Éternel, sa soeur en Christ n'avait plus à déplorer cette perte considérable.

A partir de ce jour, mon jeune frère était devenu notre mascotte. Tout en gardant l'anonymat, nous ajoutions du piment à cette anecdote en la racontant à nos camarades de jeux. Nous allions même jusqu'à leur dire que les dents, rendues invisibles par un génie malfaisant, hantaient parfois la maison. Quant à maman Ortize, elle donna quelques tapes légères au frerot en riant à perdre haleine. Ensuite elle mit les choses au point. Elle fit comprendre à père que les parents étaient responsables des enfants confiés à leur charge. Qu'au nom de la charité bien ordonnée, qui commence par soi-même, ils ne pouvaient plus continuer à tolérer des parasites. Notre père n'était pas fâché d'entendre de si justes remarques. Le jeune frère avait fait face à des choix difficiles, tant il est vrai que l'innocence ne baisse jamais la tête.

Le dimanche suivant, ce fut l'homme de loi qui prononça un discours sur la modération et la décence morale. Il incita les insoucians et les profiteurs à respecter le droit des enfants au bonheur, à la santé, à la vie familiale. Il ajouta que la gêne retient parfois ceux que l'on exploite et dont on abuse, de dire qu'on les prive d'air, d'espace et de pain. Que l'hôte peut ouvrir sa porte à l'ami de plein gré. Que l'ami reçu doit se conduire comme un hôte discret et sociable. L'auditoire était

médusé. Le frère prêcheur n'avait fait aucune référence à la bible. Mais sa parole empreinte de sagesse toucha l'assemblée.

Notre famille eut par la suite des dimanches trop paisibles. Le petit frère ne reçut aucun blâme de papa. Celui-ci semblait pourtant éviter maman dès qu'elle lui demandait de parler au garçon que l'on trouvait triste et inconsolable. Ce malaise persistant risquait de nous jouer un vilain tour.

Un matin, sans cause apparente, le petit frère fut pris d'une crise violente. Tout se passa comme si c'était écrit. Aussi, les langues bien intentionnées conclurent à la vengeance. Nos parents eurent du mal à y croire. Ils pensaient que l'enfant faisait de la fièvre grandissante. Néanmoins, le gosse eut des cauchemars terribles. Il se vit déjà édenté avant sa mort. Il vit partout les dents pourries de la dame. Elles se promenaient autour de son lit, entre les draps, et sur les murs. Il répéta aussi qu'elles étaient suspendues à son cou comme des amulettes maléfiques et qu'elles voulaient le manger. Ce fut le vide et le désastre dans une maison sans âme. Chacun fut obligé de veiller l'enfant, le jour comme la nuit.

Et puis, comme par surprise, le grand-oncle de l'Assaut-Marche, l'aveugle clairvoyant, arriva un mercredi, à minuit sonnant. Grand-papa Soifaite était allé le chercher, disait-il, pour qu'il vienne faire son devoir. L'oncle était devenu le médecin-feuilles attiré de la famille. Il avait remplacé le Grand-père Soifaite, sinon de corps, mais d'esprit. Les parents de la ville n'avaient qu'à décrire, par lettre, leurs maux et les symptômes de leur maladie. Et la chose était sûre, l'oncle leur envoyait des remèdes appropriés, capables de les guérir ou de régler leurs problèmes en un rien de temps.

Le lendemain, de très bonne heure, l'oncle demanda à Man Ortize de lui apporter trois poignées de feuilles d'oranges sùres, sept poignées de feuilles de basilic, trois poignées de feuilles de lilas, trois poignées de feuilles de bois de rose, tout en lui indiquant l'endroit précis où elle devait trouver chaque type de plantes. Une fois revenue avec les provisions, Man Ortize les remit à l'oncle. Celui-ci s'empressa aussitôt de composer un bain dans une gamelle en y ajoutant une bouteille d'eau de mer, trois cuillerées d'huile de palma-christi, une cuillerée de cendres bien chaudes, une fiole de Florida. À midi sonnante, il demanda à toute la famille de se grouper autour du malade, étendu par terre, sur une tache de palmiste et recommanda à tout le monde de prier en silence. Il alluma ensuite une bougie, invoqua les morts, les saints, les anges et les esprits-protecteurs de la famille. À un certain moment, il était complètement transformé. Il saisit l'enfant par les jambes, le suspendit la tête en bas, le retourna vers l'Orient, tout en demandant au Grand Architecte de l'Univers, l'autorisation d'en prendre soin.

Dès qu'il eût fini de parler, il plongea l'enfant dans le bain, le frotta vigoureusement de la tête aux pieds et des pieds à la tête, lui étira les membres, un par un, le planta au sol, lui tapota trois fois les fesses en disant: "Dieu t'accompagne, mon garçon!" Le vendredi, dès quatre heures du matin, l'oncle était déjà à l'Assaut-Marche.

Le petit frère guéri, la maison reprenait son entrain habituel. Cette année-là, nous passions nos vacances tantôt à l'Assaut-Marche, tantôt à l'Anse du Clair. Mon coeur n'était, en ces heures bénies, qu'explosion de joie, d'amour et de gratitude envers mes amis secrets. Je grandis ainsi parmi les hôtes pacifiques du monde de

chez nous que je trouvais naturel, et qui, bientôt allait connaître un long calvaire. Je fus si bien lové dans mon paradis que je n'aurais jamais songé à y voir entrer l'enfer. Pourtant les inimitiés et les dissensions heurtèrent nos portes, nos coeurs et nos mémoires. La béatitude de nos rues tranquilles basculera dans l'escalade vers l'irréparable des plongées sanguines.

7

En ce matin d'août torride et venteux, les sentiers du moulin de Man Fita me ramènent aux processions du Mont-Carmel dédiées à la Vierge noire de Fonds-Rouge d'Ayer. Un pèlerinage arrosé d'eau bénite, lourd d'avés délirants, de cierges, d'offrandes et de grâces recommandées, organisé pendant la neuvaine, dans le but de calmer les esprits enchaînés, de rassembler les trépassés et les dieux délaissés, prélude à la fête patronale. Tout ce tangage bëlant qui s'enlumine de médailles miraculeuses, s'émaille d'oraisons plénières à Saint-Jude et à Saint-Antoine de Padoue, se gave d'ex-voto pieux accumulés aux pieds des Apôtres martyrs, éperonne les saouleries brumeuses et les inévitables bondieuseries des fervents du mysticisme. Pour éviter un ennui trop prolongé à la maison, notre enfance soumise et respectueuse s'y prêtait bien des fois. Car ce genre de cérémonial est, à bien des égards, conforme aux coutumes régionales qui conjuguent joies et peines, chance et malchance, en distillant dans l'encens des prières toute la désolation des miséreux et des pèlerins.

Pourtant cette solitude fébrile, notamment hagarde et quêteuse, reste inséparable des suppliques et du miracle escompté. Elle dissimule à dessein les chemins de croix carnivores qui rationalisent la vie des petits étatistes de province et celle de leurs subordonnés, elle départage un pays rattaché à ses origines premières.

Nous refimes, le souffle éteint, le tour de ces pratiques imprégnées de miserere bilieux et réduites à d'impensables simagrées qui ne peuvent de toute manière panser les blessures de nos fronts courbés sous l'enflure des calamités et des tortures. Avions-nous dépassé l'âge des mutations et des mouvances lorsque nous transportions la Rose écarlate de nos amitiés défuntes, notre jeune accoutumance aux climats stériles des grèves scolaires, nos longues espérances dupées chez Boss Ménès Edgar? L'homme était un sculpteur talentueux qui habitait à dix pas de la maison de Tante Ortize. Tout en ramassant les copeaux odorants tombés de ses ciseaux agiles, Célissa et moi regardions l'artiste tailler dans le bois les divinités humaines à l'honneur et les célébrités de l'Histoire. Lui, nous la montrait cette Histoire en martelant ses mots embués de résine, d'alcool camphré et de volutes de tabac de Havane: "L'Indépendance inscrite au frontispice des Libertés n'est jamais parvenue à réconcilier le bleu et le rouge des identités complexes de l'Antillais haïtien. L'encre de sang, la plume-baïonnette, le crâne-écritoire, la peau-parchemin, outils symboliques du non-asservissement qui retranscrivent à travers l'acte mystique de Boisrond-Tonnerre tout un cumul de vengeances, tout le poids des fers de l'esclave, ne sont à présent qu'un tronc de divergences, de barbaries et d'antagonismes héréditaires. Nous portons, à bout de bras, jusqu'à l'échelle d'enfer de nos témoignages de déportés, le bonnet traumatisant du colonialisme."

Telle était la verve éloquente de Boss Ménès Edgar. Tels nous étaients contés, durant nos visites chez l'ami, l'épopée de l'ancienne Saint-Domingue et le drame latent de la nouvelle république noire divisée. Toutes les oeuvres magnifiques qui transposaient dans l'ébène, le gaïac et l'acajou sculptés le téméraire

courage des Ancêtres étaient parties vers on ne sait quelle destination. D'après son commanditaire, Monsieur Zaloum Jacob, un Syrien des États-Unis, venu prendre livraison des sculptures destinées à une Exposition internationale, la fin tragique de Ménès Edgar sentait l'escroquerie et la puanteur. Ce simulacre d'assassinat et de pillage, n'était pas plus découverte macabre, que relents de rancunes et d'ambitions pyramidales qui suintent des tombes de nos Aïeux.

Pendant que l'homme fouillait les entrailles du bois qui volaient en éclats et qui rebondissaient sur nos têtes et sur les murs, pendant qu'il découpait les billots informes et noueux, étalés pêle-mêle, pour créer dévotieusement des objets du culte vaudou, des figurines bizarres et fantasmagoriques, pendant qu'il campait sous nos yeux chavirés d'admiration les démiurges de la bravoure et de l'orgueil, nous refaisions l'itinéraire des routes de l'esclave. Ménès Edgar racontait qu'il rebâtissait la Citadelle du roi géant, Henri Christophe et de ses pairs dont les mânes sont perdus dans les dédales du labyrinthe et des tours de Laferrière. Il disait que son maillet plongeait aux vestiges des gloires maculées de boue et de sang pour faire revenir les dieux tourmentés à la vie paisible. Nous regardions les mains longues et larges d'un homme modeste, des mains écaillées par des années de labeur et de peine illustrer et immortaliser nos légendes, nos croyances et nos luttes intestines. De Mackandal à Boukman, de Toussaint Bréda, l'exilé du Jura que l'on surnomma l'Ouverture, du Fort de Joux au Pont Rouge de l'Empereur mutilé, de l'Empire de Dessalines au Royaume enchanté de Défilé, La Folle sage, qui ramassa et enterra les restes du Libérateur qu'elle a adoré toute sa vie, de toutes les morts sournoises et honteuses à la Terre des Caciques indiens, de la Terre mobile de l'Africain

transplanté à la complicité passive des génocides, il y eut à perpétuité l'incidieuse présence d'un Caïman négroïde qui dévore les braves d'entre les plus braves. Ceci pour dire comment Ménès Edgar, étranglé par la main étroite des pillards, retraçait dans un atelier minuscule et enfumé la funeste traversée atlantique des esclaves du Négrier qui devinrent d'authentiques héros de légendes. Comme cet artiste émérite, nos pensées ne cessent de ricocher entre l'immédiat à vivre et le passé désarticulé, qui plus que jamais, font partie des nouveaux enjeux et des besoins urgents à résoudre.

*
* *

Nous n'habitons pas seulement les avenues plaisantes de la pluie et du beau temps. Nous étions surtout des enfants travailleurs qui aidaient les parents et qui bâchaient dur à l'école. Quelle que fût l'heure des adieux, quel que fût l'âge du souvenir, dès le début de la mascarade du règne dictatorial placé sous le signe spirituel du Paysan des Verrettes, vivement regretté et déifié à souhait, nous étions tous des gosses que l'Absence et la Mort ont choqués et maudits. Nos yeux brûlés de hantise ont longuement suivi, de cage en cage, et d'orage en orage, des milliers de frères captifs et de gisants dispersés dans des océans inconnus, même avant l'affreuse nuit de fiel et de vinaigre des Vêpres sanglantes qui gicla sur nos murs. Notre tête ébranlée danse toujours le leitmotiv des Cavaliers de Belzébuth, comme un mauvais rêve, à jamais gravé dans les annales d'un théâtre peuplé de marionnettes, qui agissaient au nom de l'État. À la manière de Ménès Edgar nous

ciselons les contes à dormir debout et tragédies des femmes et des enfants de notre cité qui furent retranchés de la vie avant d'avoir goûté aux fruits de leur jeunesse et de leur belle enfance. Nous interpellons à tour de rôle ces filles natives-natales que notre soeur Célissa et nous avions connues et aimées. A comme Alléluia, morte, pan! pan! pan! G comme Gloire, morte, pan! pan! pan! L comme Lumière, morte, pan! pan! pan! R comme Regret, morte, pan! pan! pan! Et l'horreur glace nos pores. Désormais couverts par les lois lunatiques de la régression et du despotisme, nous remontons à rebours les tables tournantes d'une Grande-Anse endeuillée. Notre coeur recoupe, à fleur de mémoire, la montée vertigineuse de l'hébétude dévorante: "Dieu Tout-Puissant a fermé l'oeil de la compassion, soliloquait, par instants, Man Ortize. Sa colère a foudroyé les esprits de notre terre. Elle a jeté un vent fétide de guerres et de tueries sur les Filles et les Fils des Nègres de Guinée."

Je ne puis refermer les verrous de nos demeures blessées, sans repenser aux enfants traqués que nous fûmes, durant toutes ces révoltes inutiles qui grondèrent d'un bout à l'autre du pays. Je me souviendrai longtemps des émeutes qui atteignirent presque toutes nos familles. À la même époque, Man Fita et Man Ortize en larmes se redisaient des lamentations qui me bouleversent encore. "Notre cher cousin de Voldroque fut accusé cet été d'avoir hébergé des Kamokens, traîtres à la Patrie. Amen! Amen!. Il avait reçu à coeur ouvert des dineurs de passage dans son modeste hôtel-restaurant, juché tout au haut des rives des Irois. Et pour ça, ma chère Ortize, l'homme a eu tort, et pour ça, l'homme a payé. - Vous avez vu juste, Man Fita, vous avez raison de pleurer. Notre cousin, rendu aussi aveugle mille fois

sur une, fut promené à travers les cachots des plus sombres prisons avant d'être jugé. On le condamna à l'Absence comme un Jésus innocent. Pourquoi? Pourquoi? chantent les Esprits horrifiés de l'Étang Grand-Feuilles. On l'a soupçonné de comploter contre les élus du peuple. Et il a payé lui aussi. Amen! Amen! Et moi, Ortize, qui l'ai élevé, ce cousin, et qui ai conduit ses noces, j'ai appris qu'on l'a amené finalement au bord d'une crique pour être fusillé. Était-il un béni de Dieu Tout-Puissant? Était-il un protégé des dieux d'Afrique? Il paraît que le feu des balles ne l'avait pas touché en pleine poitrine à la première rafale. Alors l'homme a ôté une chaîne de son cou et l'a tendue à l'un de ses bourreaux. Alléluia! Alléluia! Notre cousin de Voldroque qui ne mourut pas assez vite eut le flanc percé par l'eau rouge et le fer de la haine fratricide. Notre cousin tomba inanimé, un matin frileux de septembre comme un oiseau triste du souvenir. Notre cousin est mort face au soleil levant qui l'a salué en héros. Alléluia! Alléluia! - Le pire, ma chère Ortize, la plus terrible chose c'est que nous n'avons jamais su ce qui est arrivé à son corps qui a trébuché trois fois sept fois sur les algues mouillées de la plage venteuse. Ah oui! le cher cousin que les chattes-rouges des flots bleus ont ligoté et déchiré et que nous pleurons toujours, son cadavre et son âme flottent on ne sait où. Gloire à son nom! Gloire à son nom! Nous avons protégé sa femme dont la mémoire enterrée vive n'a pas retenu le deuil de l'époux, c'était notre droit à nous. O Vierge des Martyrs, la pauvre Folle aimante était un cercueil de douleurs et d'amertumes. - O Vierge de la Miséricorde, chère Man Fita, toi qui as vu passer des milliers de soleils et des milliers de lunes, quelle histoire sommes-nous? Que serons-nous demain? Lumière! Lumière! Nous veillons la Veuve et l'Époux. Lumière! Lumière! La

Veuve-Fantôme avait égaré ses sens et son amour en cherchant l'époux. Son âme était loin, bien loin des mangles et des ravines de Grande-Anse. Quel regret! Quel regret! - On croit toujours que le crayon du Bon Dieu n'a pas de gomme. Et moi, Ortiz Dameilda, je sais que le Tout-Puissant Dieu des vengeances a rayé de son Livre saint les fils errants de Caïn que nous sommes même s'ils crient jour et nuit pitié, pitié, grâce-la-miséricorde!"

Je me remémore encore cette ruée de carnages qui frappa de fond en comble toutes nos communautés. La plupart de nos gens que l'on jugeait inoffensifs et calmes furent pour des circonstances malaisées et pour d'autres causes opportunes et secrètes, manipulées, conditionnées et droguées. Ils devenaient du jour au lendemain acteurs de violence, de cupidité et de crimes. Le char de la mort passa de perron en perron durant cet été fatidique. Il rasa jour et nuit des électeurs indépendants dont les idées politiques s'avéraient contraires à celles qui étaient prônées par les futurs promoteurs de la Souveraineté Nationale unis aux fanatiques des autres partis de même acabit. Tout le monde avait peur de tout le monde. Tout le monde redoutait les groupes de réformistes et d'anarchistes favorables à la construction d'une Haïti une et indivisible.

Alertés un matin par la rumeur d'une nouvelle purge imminente, ma grande soeur Thessie, Céliissa et moi, courûmes tout droit chez papa qui proclamait sur tous les toits qu'il était réfractaire à cette forme de politicaillerie frauduleuse et venimeuse. Papa n'habitait pas avec nous à l'époque. Il faisait cela à chacune de ses brouilles avec maman, quitte à revenir à la maison, nous assurait-il, le temps de se remettre à flots. Maman Ortiz appelait cela de l'enfantillage. Nous arrivâmes chez

la logeuse de père, une amie de longue date, au même instant que la vague déferlante des redresseurs de torts. Ceux-ci dévalaient la rue poussiéreuse et rocailleuse de la Basse-Ville bordée d'une seule rangée de maisons qui regardent la mer. Toute la meute fonçait rageusement vers le domicile paternel. Nous vîmes la dame et ses quatre fils, encore d'âge scolaire, s'engouffrer dans la cour du logis d'à côté. Poussée par l'habitude ou non, notre amie alertait les autres voisins en hurlant: "Sacré-Coeur de Jésus! Sacré-Coeur, protégez-nous! Sacré-Coeur! Sacré-Coeur! protégez-nous!" Mais chacun s'empressa aussitôt de se barricader pour éviter d'être pris. Deux forcenés avaient déjà brisé la porte de la maisonnette et avaient empoigné notre père par le cou pour lui trancher la gorge. Je revois ma soeur Célissa qui, coincée tout d'abord dans la bousculade, fut ensuite projetée brutalement au devant des assaillants. Elle s'agrippait en sanglotant à l'oncle Orphéus qui tanguait comme un pantin démantibulé. Je revois notre père muet et déjà inerte sous le couperet des lames étincelantes. Je revois ma soeur Thessie agenouillée devant des hommes dangereux s'écrier bravement: "Pas mon papa, pas mon papa, tuez-moi à sa place!" Je me sentais de pierre et me reprochais de m'être ainsi laissé clouer par la lâcheté alors que, plus tard, bien plus tard, devenu loque pourrissante, j'ai pu m'échapper des cercles d'inertie dressés autour de ma fosse vivante. Mais à ce moment terrible où je nous apercevais déjà dépouilles de bêtes déchiquetées, où tous nous serions moins que cadavres d'insectes et larves de vers de terre, la horde menaçante qui nous fixait comme si nous étions de vraies mouches à broyer, fut d'un seul jet secouée de rires démoniaques. Injures, imprécations, pleuvaient de toutes parts en même temps que les poignées de sable et de gravier

qui nous lapidaient. Nous sentîmes qu'aucun de nous ne serait épargné: les hommes qui tenaient mon père par le collet n'étaient que de simples exécuteurs. D'un commun accord ils dirigèrent leurs serpes et leurs machettes savamment effilées vers ma soeur et s'apprêtèrent à lui couper la tête quand j'entendis jaillir de la meute carnassière un non impérieux. L'un des principaux meneurs, j'ai su longtemps après qu'il était l'un des chefs de bande, fendit la foule des bacchantes, se précipita sur la galerie de la maison, détourna les armes mortelles de Thessie, de papa et de CéliSSa terrassés en ordonnant à ses acolytes de se rendre ailleurs où les appelait le Devoir. Ni mon père, ni mes soeurs, ni moi, sortis indemnes de l'avalanche mais figés par l'émotion, ne pouvaient relater l'effroyable incident à notre famille. La chose se fit petit à petit. Cependant le chagrin nous étranglait et nous vrillait les tripes dès que nous en parlions car nous nous croyions à jamais menacés. Pourtant ce vide incessant de nos anses et de nos terres grignotées de toutes parts autant par les turbulences que par les revers des rescapés de l'enfer, victimes désignées des querelles internes, ne nous empêcha point de savoir que l'on n'enterre jamais les étoiles. Car si les parades clownesques des chats bottés amputaient nos joies enfantines et nos rêves juvéniles, il nous était possible tout au long de ces jours de mort lente de garder cachées au fond de nous des provisions d'optimisme, de préserver de la fange nos cruches d'eau vive. Nous écoutions bien des fois notre soeur CéliSSa évoquer les *Rondes de la Rose éphémère* pour notre Terre pliée sous les plombs haineux des convulsions répétitives:

dix plaintes. onze plaintes et puis rien,

rien qu'un murmure. un soupir. mille rides.

*c'est toute l'histoire de mon horizon
étendu sous des pierres d'eau de lune,
d'une Mer lovée de vents sauvages.
de la vie douce-amère de nos villes
soudée au souffle des chandelles en prière.*



Nous fûmes de ce temps de courage veilleur. Alors que la hache des trombes perverses triturait jambes et cerveaux, nous qui avions l'oeil clairvoyant, pressentions les signes avant-coureurs des marées destructrices qui ont ébranlé nos murs. Malgré l'inquiétante poussée de la criminalité froidement dévastatrice qui gangrenait villes et provinces rurales, on enrobait les gestes familiers de beauté et d'amour. Et même si les réalités sociales de nos régions citadines et campagnardes s'éloignaient de plus en plus des droits humains fondamentaux, la jeunesse pouvait contourner comme un magicien de couleurs, de sons et de lumière, les mauvais présages des faiseurs de discours qui paraphrasaient d'entre le réel étrangleur et l'imaginaire les liens indissolubles de l'union et de la force.

C'est dire que le temps espiègle des belles vacances restait encore pendu à nos bras. On s'inventait dans notre grammaire à peine ébauchée d'adolescents idéalistes des espaces mirifiques, habités de domaines splendides, où l'on dormait

pauvres et où l'on s'éveillait riches. Tout en passant du rire aux larmes, du deuil à la naissance, on attendait d'être grands et fortunés pour donner du bonheur aux parents. On essayait de renverser, de temps à autre, notre situation dramatique et notre constant isolement, en prenant d'assaut l'antichambre des songes. Pour ainsi dire, on enjambait des étapes difficiles en feignant d'ignorer la musique anodine des balles qui nous poursuivaient jusque dans notre sommeil.

Et puis un jour, l'un de nous rêva qu'il y avait une jarre dans la maison. Il désigna l'endroit qui fut celui de la place exacte du grand canari de terre cuite où l'on gardait l'eau fraîche durant toute la journée. Cette nuit-là, tout le monde se mit à creuser, à creuser, à creuser, avec l'espoir d'une richesse, placée en bonne et due forme à portée de la main. On pensait déjà à toutes les choses possibles qu'apporterait cette fortune magique. On craignait cependant de remplacer le gardien millénaire de la jarre et on prenait toutes les précautions pour éviter qu'il nous entre dans le corps. On ne sait jamais, il n'était pas en repos et son âme souffrante avait besoin d'un coin paisible. Personne ne désirait accueillir en son corps un personnage maléfique. On a tellement souffert, les siècles passés, des horreurs du maître bourreau, que la terreur paralyse encore les descendants et les héritiers de la Géhenne meurtrière. Alors, je ne fais pas une blague de le redire, chacun se mettait en quatre pour que l'être invisible s'en aille de son côté. Pour les pièces d'or qu'on voyait déjà miroiter on a sué des nuits et des nuits. Le jour, on recouvrait le tout d'une planche solide. Aucune crainte d'être basculé dans le vide. La fouille ne nous apporta rien. Notre voisine, alertée par nos commentaires portés jusqu'à elle à cause des murs babillards et de la cloison mince qui délimitaient nos

logis contigus, se mit aussi à faire des trous chez elle. Le plus futé d'entre nous alla même s'en rendre compte et nous a appris qu'il y en avait deux aussi profonds que de vraies tombes. On riait de tout cela. Et même après qu'on eût renoncé à cette fortune rocambolesque, mon grand frère, qui enseignait le latin, l'anglais et l'espagnol au lycée de notre ville, n'arrêtait jamais de nous faire des farces. Au beau milieu de la nuit, simulant la voix nasillarde d'un revenant, il criait à l'oreille de l'un ou de l'autre: "Men ja-a, Pran li. Se pou ou". Ce qui voulait dire: "Voici la jarre. Prends-là. Elle est à toi". Et comme on ne savait pas quand il allait venir, on sursautait toujours et à demi-réveillé, on courait tout droit à la place initiale de la jarre. On revenait bredouille. Selon l'humeur du moment, l'attaquant et l'attaqué pouvaient en rire. Ce n'était pas drôle du tout. Notre père, qui la première fois prenait plaisir à ce jeu, trouvait cela déprimant. Et comme un homme d'église ne devait pas croire aux fantômes, tout en plaisantant, il disait au grand frère que la foi de l'Évangile interdisait ces genres de croyances, que les idoles, visibles ou invisibles, gâtent les esprits jeunes. Bien que nous mourions de peur et de rire, nous avons longtemps souhaité ces jeux pour le contact humain et fraternel de l'aîné que tous nous adorions et vénérions comme un dieu. Il était savant, aimable et humble malgré sa connaissance des gens, des pays et des cultures autres que les nôtres. Quand il nous parlait il devenait soudain l'un de nous. Et c'était bon de se laisser ainsi approcher, d'être en quelque sorte accoutumé à la formation du caractère. De fil en aiguille, nous percevions l'histoire des mondes de là-bas sous un autre angle. Et les différences, ça fait un total considérable. Nous avons appris ainsi que le ciel ne s'arrêtait pas au bout de notre horizon et qu'il y avait des univers égaux et

inégaux, par rapport à la race et à la contrée d'où l'on vient, aux couleurs que l'on porte en dedans de soi. Nous sentions que malgré ces univers petits et grands faits de main d'homme ou que le pouvoir dirige à sa guise, la terre n'était pas seulement aplatie aux deux pôles. Toutes les autopsies des meurtres cachés, les descentes dans les fosses putrides que même des crapauds maraudeurs auraient fui, nous crachaient leur poison au visage. Nous autres, d'une île éternellement occupée, étions devenus plats et secs comme une vieille gamelle mise au rancart. Et quand on discute de notre sort de miséreux déclassés, avec les yeux tellement rouges de pitié et d'effroi, on oublie bien souvent notre catégorie d'hommes pour affirmer que nous vivons encore à l'état de bêtes. La société des ailleurs inconnus, ça ne paie pas les frais excédentaires d'une éducation mal reçue et mal fagotée. Le singe habite en chacun de nous. Pourtant il semble que ceux de notre race portent toujours un long suivez-moi au chapeau pour mieux faire son adroit saltimbanque. Mon grand frère répétait tout cela en présence de ses amis que nous recevions en frères à la maison. C'étaient de beaux jours jusqu'au temps où le ciel de nos toits eût débarqué en zone étrangère. La nature n'obéissait plus à la machette, à l'eau et à l'engrais. Le sol rude et sec partait, tête en l'air, coeur blessé vers des rives squelettiques. À ces moments tristes mon père attrapait maman par l'épaule et répétait à nouveau: "nous sommes des morts enterrés jusqu'à l'âme; chère Sisi, le Seigneur m'est témoin." Comme d'autres compagnons du bien-aimé jadis papa ne put assumer le choc d'un pays décadent que des griffes assassines allégeaient, semblait-il, de son poids trop lourd. L'homme est mort vers le milieu du règne de suspicion et de disparitions fortuites. Sa fin à lui était signée, honorée par toute sa ville qui a chanté, selon les rites de

trois cultes différents, sa veillée funèbre et a assisté à ses funérailles. C'était un mixte agréable de toutes les assemblées religieuses, de toutes les écoles, de tous les gens de notre cité. L'église wesleyenne ne pouvait contenir le cortège. De la rue du Jubilé jusqu'à la rue Fond Augustin, siège principal de la cérémonie du dernier adieu, la foule compacte et attendrie saluait un homme merveilleux. Il était parti comme un grand après avoir bu le coup de l'étrier, comme il le demandait ainsi à notre mère. Plus tard, nous avons su qu'il aidait certaines familles à survivre. L'argent, que ses enfants qui travaillaient déjà lui envoyaient mensuellement, était distribué à des amis dans le besoin. C'était généreux et amical d'aider les camarades et leurs enfants infortunés. Lui, n'en parlait jamais. Et c'est cela la force de tous les vaillants, ensevelis comme lui sous le regard bienveillant de leurs proches. C'est aussi une consolation et une garantie de savoir que le reste de la famille n'allait pas traîner derrière soi une mémoire écartelée. Au moins on pourrait aller voir au cimetière les êtres chers que l'on a perdus et qui sont regrettés à juste titre. Au début de la vie à risques, on ne comprenait pas trop bien pourquoi papa comparait le pays entier à un cadavre ambulante. La mise sous verrous des opinions et des idées prenait corps bientôt avec la répression pernicieuse et mensongère. La disparition massive tournait sans arrêt comme un rouleau compresseur à travers villes et provinces. Des gardiens d'une autre sorte, hurleurs ou silencieux, jetés à même les charniers puants, protégeront désormais les jarres sanguinolentes des nouveaux maîtres de l'île.

8

Dès le lendemain de mon arrivée à l'Anse du Clair, je m'étais rendu au débarcadère. Je voulais trouver un chauffeur qui pourrait faire le transport des vivres, des médicaments et des matériaux de construction que j'avais recueillis pour les oeuvres de la paroisse. J'y avais travaillé avec le Père Jean Petit-Frère, l'un des fondateurs de l'orphelinat, alors que j'étais un jeune séminariste en vacances. Procurer des secours immédiats aux habitants du canton et à des enfants dans le besoin, en attendant la réparation du bâtiment à moitié détruit, c'était déjà ouvrir la voie des réformes. Le vieux sacristain qui s'occupait de la chapelle avait fait du bon travail. Grâce à son dévouement et à celui des volontaires, les murs bouchés aux endroits les plus exposés au vent, pouvaient tenir le coup. Ceux à qui je m'adressais aux alentours du wharf me répondirent, avec une certaine suspicion et quelque dédain, que toute communication était paralysée et qu'il fallait se munir de toutes sortes de garanties, avant un éventuel retour sur des routes défoncées. Après bien des recherches, je fus abordé par un portefaix. Son visage était totalement enfoui sous un grand chapeau à larges bords, rabattu jusqu'aux oreilles. Le travailleur avait sans doute des raisons d'agir ainsi. Il me conseilla toutefois d'aller voir un routier, un natif des Roseaux qui connaît la région comme sa poche et qui fait souvent le va-et-vient entre le sud et l'ouest. Ce chauffeur, domicilié à Caracoli, l'une des banlieues de Jérémie, avait épousé la plus jeune soeur de madame Idamante Jeudi

que monsieur Gédéon, pardon, que monsieur mon Père Belle-Anse avait sûrement connue avant les mauvais grains des massacres et des déluges. Monsieur mon Père verra, et il l'a déjà vu, comment le pays se trouve maintenant, plus que jamais coupé de l'extérieur. L'individu s'éclipsa de la même façon qu'il était apparu. J'étais familier à de tels tours de passe-passe et je me rendis à l'évidence que, pour le moment, je ne pouvais prendre aucune décision importante.

Dès que j'ai pu marcher et parler, j'ai entendu dire que les voies d'accès n'avaient jamais été améliorées dans les zones incommunicables de Grande-Anse. Au fil des ans, les problèmes économiques, dûs aux phénomènes territoriaux, climatiques et administratifs ont influencé les comportements des provinciaux. Maintenant que je m'étais lancé dans cette aventure humanitaire, que de l'avis général, ce pays de nordé, de naufrage et d'inondations était devenu un pays de mauvaise foi et une galère d'incrédules qui se tiennent à l'écart du monde, il me serait impossible de renverser les obstacles d'un revers de main. Je me sentais armé de désirs nobles et généreux; par contre, je penserais plutôt à désertier qu'à poursuivre une lutte inclémente.

“On perd toujours le contrôle de la situation et des buts les plus légitimes, dans notre région isolée de tout, m'avait redit bien des fois Fleurisma Lafleur. On se sert de toi comme on sert de nous autres pour diviser et régner. Et tu te laisses toujours exploiter.”

C'est du pareil au même. Je me demande ce que je fais ici, au milieu de gens qui veulent surtout régler des affaires personnelles. C'est vraiment du pareil au même dans ce monde de nulle part qui s'enracine, en dépit de son dénuement et de

ses vicissitudes. C'est du pareil au même, de la naissance à la mort. Flèflè avait raison. Nous en parlions depuis nos études au lycée Nord-Alexis et jusqu'à notre terminale au collège Saint-Louis. Il me disait aussi qu'il avait l'impression que nous allions vivre quelque chose de grave, quand les requins avaient commencé à défigurer le pays. Et les intempéries en plus, elles accompagnent une sérénade qui ne vous dit rien qui vaille.

Au fur et à mesure que notre adolescence cédait le pas à la jeunesse, le démembrement de nos provinces a reculé, de plus en plus, vers les années des vaches maigres. Pour sortir de l'impasse, les commerçants de la contrée se relayaient afin de maintenir un contact régulier entre les secteurs du nord, du sud et de l'ouest. La plupart des marchands de l'Anse du Clair prennent encore passage à bord des bateaux légers, infortunés eux-mêmes, ces frêles embarcations pouvant en plein brouillard se fracasser contre les récifs et dériver lorsque la mer est grosse. Passagers inscrits ou non sur une liste parfois inexistante, tout ce monde voyageur court la chance d'y laisser sa peau. D'ailleurs certaines madan Sara craignent toujours de s'aventurer sur les routes précaires qui mènent vers la capitale. Elles savent qu'il faut forcément suivre un long corridor étroit bordé de précipices insondables, après avoir grimpé les collines qui précèdent Beaumont, tracées comme des sentiers de chèvre ardu et pierreux. Passer devant les falaises du Trou Canari et de Femme-pas-drap s'avère plus que jamais une entreprise périlleuse. Il faut dire qu'à cet endroit le convoi doit déambuler à pied. Seul le chauffeur doit mener à bon port une camionnette qui claudique, zigzague et se déhanche durant un bon demi-kilomètre.

“Cet acte n'est pas un défi, c'est une course absurde à la mort”, se redisent entre eux les conducteurs de véhicules, obligés de faire le trajet deux fois par semaine.

Ils sont pourtant habilités à ce genre d'épreuve. Mais c'est d'autant plus long et fatigant que le même scénario se répète aussi en sens inverse, sur le même chemin de pente montagnaise où les chauffeurs se hêlent d'un bord à l'autre. Manoeuvre habile qui facilite la montée ou la descente des fourgonnettes qui se fait en un seul sens quand la voie est libre. Le plus difficile est d'atteindre la Rivière Glace sain et sauf. Le temps de faire ouf! heureusement! Et n'importe quelle bouteille de boisson, instantanément plongée dans ce bain aussi froid que l'Arctique, arrive au degré de fraîcheur voulu. À cette étape du voyage, on est vraiment soulagé d'être rendu aux pâturages verdoyants de Camp-Perrin dignes d'une halte bien méritée. Là, on touche presque à la frontière des routes de la métropole de l'Ouest départemental, qui, à partir des Cayes commencent à s'élargir. Beaucoup de riverains de nos anses ont connu la pénible sensation d'être descendus dans les abysses de la dernière heure en parcourant ces sentiers limites de vie à trépas. Pourtant le rire des enfants savait aussi se moquer du danger comme si la chose n'avait jamais existé. On était jeunes et fougues. Alors on a passé bien des fois le seuil de l'agonie, sans vraiment sentir combien demeure éprouvante la condition des passagers durant ces voyages suicidaires. On n'avait pas vraiment palpé de près l'énorme difficulté qu'ont eu des parents, commerçants de métier ainsi exposés aux pièges mortels des voies terrestre et maritime, à assurer à leurs enfants gîte et couvert, éducation et instruction. Vue maintenant à la clarté de l'âge et de

l'expérience acquise ici et ailleurs, on réalise pourquoi les familles étaient plus ou moins hésitantes à se décider lorsqu'il fallait laisser partir les jeunes sur les routes dangereuses qui conduisent des provinces à la capitale. On bénit chaque jour le père et la mère qui vous ont enseigné comment affronter la vie dure. On regarde, avec un certain ébahissement, l'évolution prodigieuse des réseaux routiers des terres d'accueil où des myriades de songes confraternels relaient indéfiniment le coeur double de nos vieux jardins mis à sac, qui cheminent encore bravement dans ce pays exilé de ses sphères. On se rend compte comment des jeunes hommes de notre génération n'ont pas trouvé de meilleure solution que la fuite-suicide, pour se soustraire à toute forme de violence, d'absence et de servitude. On s'explique pourquoi d'autres camarades, fiables et lucides, que l'on avait connus, honnêtes, ont choisi par défaut le goulot insupportable de la Cité de la Vérité. Ainsi fut baptisée la république ventousée de Port-aux-Chances, la belle Zibeline où se font et se défont les carrières de l'ingrate politique, où pétillent et s'émoussent les victoires et les défaites de la nébuleuse démocratie. Papa Orphéus et notre grand frère en parlaient bien souvent à marraine Ortize. Nous, on s'imaginait, et c'était assez juste, que l'ancienne voie naturelle qui sillonne les rives côtières de Grande-Anse à Miragoâne et le tronçon qui les relie même au-delà de Petit-Goâve, serait une aubaine pour les ports marchands nord-sud et sud-ouest. Ce projet routier, à peine entamé il y a de cela huit ans, s'est arrêté, dit-on par manque de débouchés ou crise de financement. On était convaincus, sans oser le clamer à haute voix, que les raffineurs et les gloutons dûment engraisés, avaient de préférence tiré sur les cordons de la bourse jusqu'à épuisement total.

D'un autre côté, les transports en commun devenaient de moins en moins sécuritaires, à cause du banditisme qui sévissait sur les routes, créant ainsi une autre forme d'oppression et de friction entre bandes rivales. On se croyait transportés dans les climats des Westerns endiablés, à l'époque des pionniers américains, où les trains étaient dévalisés par des aventuriers sans vergogne, que des chasseurs de prime et des justiciers poursuivaient sans relâche. Il faut comprendre que, durant ces années cycliques où, chez nous, la reprise de la vie normale était difficile, plus que jamais se débrouiller pour survivre n'était pas un péché. Aussi, les forces brutales de la piraterie, rendues aveugles par nécessité, laissaient entendre aux victimes piégées et dépouillées, que les absents et les morts ont toujours tort. Pourtant il fallait continuer à vivre malgré les coups accablants et les contraintes. Et d'ailleurs la possibilité d'un départ en avion n'est jamais donnée à tous. Et là encore, si le prix exorbitant du billet facilite l'accès à un tel luxe, le risque reste assez grand à cause des poches d'air du Canal du Vent. Nul Antillais n'ignore ce que sont ces gorges ventruées, parfois inclementes pour les marins, les aviateurs, les pêcheurs et les résidents des côtes.

Avant les grandes vagues d'exode qui avaient parachuté les ballots sordides de l'exploitation ouvrière, c'était, malgré l'extrême indigence de maintes campagnes désertées, le temps savoureux des saisons fruitières. L'escalade des pots de vin n'avait pas encore inhibé l'éclat des petites entreprises. C'était alors, avec la permission des parents, la descente en échelles dans l'inoubliable rue pataugeuse de la pétulante Fanny, la marchande de fritailles. On était riches de trente-cinq à cinquante centimes et toute la bande pouvait se gaver à satiété de bananes pesées,

de grillades de poisson, de griots, de boudin et de fromage de cochon, de succulents akra de malanga bien chauds, de friandises sirupeuses et fondantes, de vigoureux bains d'air frais. Et tous les rires joyeux des copains de jeunesse, comme des pétales de lune rousse que la brise nocturne portait vers le ciel, éclaboussaient les feuillages des toits. Et toutes les odeurs fruitées de vacances grisantes, de soleil tardif, d'eau de source qui vous léchaient les narines et qui vous laissaient au gosier un arrière-goût de gourmandise indomptée, chaviraient, mine de rien, l'appel du large.

Plus je revois les nouveaux départs tout pareils à des sauve-qui-peut avortés, soudés à la mort, plus j'entends claquer à contre-courant les balles marronnes des rôdeurs sournois qui s'amusent à orchestrer des méringues endiablées dans nos murs encagés. Plus je regarde ma région hautement perchée sur mer, plus je la vois, magnifique et toute épanouie, dans sa robe froufroulante de gazelle en colère.

Mon pays de carnage et de naufrage, c'est à la fois le printemps volage, l'été buissonnier, l'automne brumeux dans la baie de mes rêves. Une contrée splendide où l'émeraude et l'azur de nos mornes emmêlés font la course avec des bateliers aux yeux étrangement brûlés d'or fauve et dont les visages, tannés par le sel, le soleil et le sable blanc, vous laissent l'impression d'avoir été sculptés dans les mines de la mer. Du jeudi matin au samedi soir, aux saisons du bon grain, le corsage de l'Anse du Clair, largement échancré, s'emplissait de fortes haleines de primeurs végétariens et de vivres marins. Parfums discrets de violettes, bouffées aromatiques de basilic, de mélisse et de menthe sauvage, comme mille et une chansons mouillées de cola champagne, d'effluves de mangots des îles finement aromatisés, filtrent un mélange de cannelle, de lait muscade, de vin de miel et d'orangeade que l'on déguste en

fermant les yeux pendant les babils de l'âge gazouilleur et les causeries sans fin de l'âge sage. J'aimais bien me recueillir à l'ombre de ces jours de récoltes pensives où les saintes icônes des aïeules se regardaient grandir, mourir et reflleurir dans les prunelles attendries des petits enfants. J'adorais contempler les bateaux marchands déployés comme des îlots en partance dans notre petit quai jacasseur et friand. Ils assuraient en permanence la diffusion des gazettes locales et étrangères, l'aller-retour hebdomadaire des spéculateurs en denrées, des petits agriculteurs et marchandes-Sara qui pourvoyaient au rationnement vivrier et revigoraient la structure économique du sud et des campagnes environnantes.

*
**

Et nous voici, arpentant une contrée habillée en vendredi de carême. L'Anse du Clair, maintenant perdue dans son gîte fermé, troque une vie dangereuse contre une autre. Les rues lasses et hagardes de nos cités affichent partout des faces squelettiques. Les cris rassurants des petits vendeurs de café grillé et de sucre rouge qui vous sortaient du lit, les refrains baladeurs des marchandes prolixes sont remplacés par les allées et venues inquiétantes des guêtres d'acier. Une rage pernicieuse a piétiné les pavillons de l'honneur et de la fierté populaires. L'image gesticulante de la nature fruste du Nègre, dépositaire de pouvoirs maléfiques qui aurait dû changer, n'efface pas la marque initiale d'un ancêtre simiesque. Le Premier des Noirs, Toussaint Bréda, dont parlait le sculpteur Ménès Edgar, fut certes un exilé de haute lutte. Trop intelligent et trop averti pour le Premier des Blancs,

Napoléon Bonaparte, Louverture, petit-fils du roi des Aradas, Gaou-Guinou, le coureur des grandes plaines brûlantes, baptisé par la légende, Centaure des savanes de Saint-Domingue, périt de froid dans les glaces du Jura. En parallèle, un jeu d'échecs entre le pays de feu et de sang et ses haines fratricides qui s'observent comme chien et chat et qui constatent que la liberté ne se négocie pas. Les autres, solitaires comme nous, manchots et sorciers, amoureux d'espaces libres, avancent encore à reculons, tout en se signant trois fois sept fois par-delà les frontières de l'horreur et de la justice humaines.

Depuis la crue sanguine de nos terres terrorisées, les yeux du pays des ombres ont pleuré ses familles éteintes. Celles qui ont survécu à la déprime et à la mort ont repris les chemins éreintants de la survivance, non dans l'espoir d'esquiver l'arbitraire d'une carrière de prédestinés au paradis; la réalité est tout autre, elle est trouée de lamentations; elle crie à la fin de l'enfance. Pourtant nos villes, de même que les hameaux de l'arrière-pays, avaient eu longtemps la haute main sur leur territoire et leur jeunesse montante. Saisons trop généreuses pour les méduses affectées à l'amputation de la gent dite intellectuelle qui demeure, disait-on, peu fermée aux différents courants spirituels et novateurs. Dès lors, l'industrie de l'enfance et de la jeunesse sacrifiées borde jour après jour l'arrière-plan des supplices. Et tout naturellement, le temps crêpé des deuils interpelle ses fantômes juvéniles, à l'orée des feux de bengale alignés à perte de vue, sur les étagères des rues et des grandes avenues qui se cherchent un nouveau visage.

Ce n'est guère le moment de déloger les pierres tombales de la décrépitude. Après des décennies d'errance, la confusion semble totale, c'est inévitable. Et

pourtant, loin de redouter le cauchemar, ceux qui, comme nous, reviennent au bercail, hébergent à leurs risques et périls les heurts et les quêtes absurdes du quotidien fraternel. Déjà les barrières de sécurité, louées à longue échéance pour défendre la paix d'une île muselée, ont déplié bagages et étendards. Comme tout le monde, on se sent devenir pour de bon de vrais chiens de garde. On a dressé et on dresse encore tant bien que mal des listes de programmes pour rebâtir ce pays dans l'unité et le progrès. Et le voilà qui vous fixe avec des yeux de poisson frit! On est vraiment déjà bien cuits. Cette fois-ci, on ne va pas gagner la bataille. De toute façon on est tous orphelins. On est à jamais des laissés pour compte. On erre partout comme des têtes sans corps. Et puis, elle aussi, notre terre à nous, son passé est démantelé.

J'ai escaladé un rocher et j'ai regardé à nouveau le miroir de l'eau calme. J'ai vu, toutes dénudées, toutes meurtries, les montagnes et les plaines de la verdoyante Caraïbe, défiler les unes après les autres. Cette terre, veuve de son nom, de ses villes ravagées, de ses rues qui ne sont plus des rues, porte le deuil de ses enfants manquants. Sa probité, sciemment soudoyée, a courbé la tête pour laisser introniser la mort à la chaîne. À présent, les yeux de l'Anse du Clair pleurent une terre utopique qui n'a plus de larmes à verser. Cette terre regarde, comme un à priori dérisoire, la retraite de ses gloires. Ses mers perlières, que les faucons convoitent interminablement, semblent ne plus avoir la prétention de se donner des gouvernants intègres. Sa légende, comme son nom, appartient déjà aux documents hors série. Elle fut la première Caraïbe libérée mais elle subit encore d'heure en heure le martyre de ses anciens héros. Les vents et les accalmies de ses cinq horizons,

généralement pris en défaut, ne passionnent guère ses fils désespérés d'être assimilés à d'éternels décrocheurs. Mais voilà que s'en vont, reviennent, bras dessus, bras dessous, les générations resurgies de ce deuil. Du moins elles ne fuient pas les regards de l'univers. Elles résistent à toute forme de tutelle déguisée et de mirage. Elles s'inventent des sens interdits pour parler des villes orphelines.

— Ce pays est notre chair, il a besoin de toi, mon petit Gédé, me répétait Grand-ma Fita, un soir où j'étais en proie au découragement. J'ai entendu dire et constaté que le trépas survient de partout. J'ai vu et revu les gros chiens manger les petits chiens jusqu'aux os; j'ai vu et revu nos mers, nos rivières se changer en pourriture. J'ai vu mourir et survivre des enfants sans père, sans mère, sous un soleil terrifiant. Ce pays a besoin de tous ses fils, ne l'oublie pas, mon petit Gédé.

Dans mon coeur, la fille de mon royaume invisible murmure en sourdine, pour bercer ma peine:

sept pierres. huit pierres. neuf pierres.

je relis nos saisons aveugles trouées de feu et de sang,

j'écoute mûrir des sanglots de lunes

pour veiller nos morts emmurés.

C'est curieux ce que le temps du monde grand-diseur peut croire. On pensait qu'on était chez nous la terre et le feu, la rose et la source, l'huître perlière de nos anses irisées. On s'entourait de mensonge et de mystère pour éviter le châtimeut. Tout a basculé du dedans comme du dehors.

Oui, c'est bien comme cela que tout a commencé. L'Anse du Clair est devenue le pays de la malédiction, le fief des dilapidateurs, la patrie des

contrebandiers. Les enfants des absents qui appellent au secours en sont conscients. Il y a, devant nous, autant de fleurs muettes que de charniers crieurs. Ici, les veuves et les orphelins ricanent pour ne pas pleurer. C'est trop stérile de s'engueuler et de faire le téméraire. S'il nous reste encore quelque répit, nous aiderons nos frères et nos soeurs à soigner cette terre mal gardée. Et la dérive de nos enfants sera rompue.

Nous voilà responsables d'un nombre impressionnant d'hommes, de femmes et d'enfants qui, comme nous, ont cohabité avec la violence, la détresse et le désastre. Nous avons l'humilité de reconnaître que nous sommes encore au bord d'un pays peu sûr et que les voies régulières pour faire le trajet sud-ouest sont un obstacle à l'avancement et à la reconstruction de l'Anse du Clair. Faut-il, pour que les voeux des Grand-Anselais soient exaucés, mobiliser toutes nos réserves d'énergie? Faut-il accommoder nos visions d'avenir aux jeux piégés des revendicateurs insatisfaits qui pourraient boycotter, une fois de plus, un projet cher au coeur d'une terre appauvrie?

Nous voilà, refaisant le bilan des prodiges que nos mères et nos grands-mères nous ont racontés, escomptant un futur peu souriant, face aux chances d'améliorer les conditions d'existence de nos jeunes délaissés. Nous disposons d'un minimum de ressources et de techniques. Derrière nous, se dresse un maquisard qui a connu la prison pour avoir défendu ses idées jusqu'au bout. Je fus l'homme qui, après son ordination, travailla avec les adolescents de la région, qui fit avec eux de longues randonnées champêtres pour leur enseigner la science et les bienfaits d'une nature généreuse. Je ne sais plus quoi dire maintenant à des survivants, à des

rescapés qui sont restés ébranlés par tout ce qui s'est passé. Il faudrait aider toute la communauté à se remettre debout, à dialoguer dans un espace dense et cohérent. À l'Anse du Clair tout est chaviré. La désorganisation de l'industrie du homard désoriente les pêcheurs. Ils sont plus portés à aller vendre leur pêche aux représentants des grands hôtels de Port-aux-chances que de garder une certaine partie pour la consommation locale. Dans les campagnes, les agriculteurs, victimes de pertes énormes en biens et en familles, ne sont pas encore pleinement délivrés de leur cauchemar.

Nous sommes dans un pays en suspens, une moitié d'île en attente d'une renaissance à partir des ruines et des forces vivaces, tapies en ses veines et en ses entrailles. Nous vivons une période extrême où la pénurie et la contrainte vont de pair. Seule, la collaboration sincère des Anselais du sud-ouest retissera les habitudes de travail, de patience et de générosité au coeur des gens. Pendant les dernières années où nous fûmes socialement engagés, nous nous sommes demandé pourquoi ces choses néfastes sont arrivées à notre terre natale. Ceux qui ont survécu aux ruines de toutes sortes sont maintenant, et pour la plupart, des personnes d'âge mûr dont les tendances sont difficiles à voir. Face à l'atrocité de la politique ambiante, ils semblent moins enclins à s'exprimer et à agir. Ils ont eu des gendarmes pour la sécurité de leurs frontières, des magistrats et des députés pour les représenter dans la république de l'Ouest. Ils ont supporté jusqu'à l'obsession les contrecoups des promesses électorales; ils furent à la merci des massacres perpétrés d'année en année. Ils se disent que tout le petit peuple des provinces et des mornes a payé le prix et que la dette a assez duré. Eux aussi, ils continuent à vivoter en

compagnie de leurs fils, de leurs époux et de leurs femmes déjà partis. Ils avancent avec ces invisibles dont les restes ne leur sont jamais parvenus. Ils ne comprennent rien aux nouveaux courants de la démocratie à l'honneur. Ils ne savent rien ou pas grand-chose de ce prêtre qui peut, leur a-t-on rapporté, soulager et guérir en imposant ses mains tronçonnées sur les malades et qui vous donne à la messe le pain de vie et le baiser de paix. Et puis il y a autour de nous les autres frères de combat, ceux d'ici et ceux de l'autre bout des horizons de ciel, de mer et de terre à qui nous devons les ressources matérielles et spirituelles. Ils sont tous prêts au partage. Ils envoient aide et secours aux sans-abri et aux démunis. L'homme que je regarde vivre peut-il s'atteler à cette tâche immense?

9

Cette nuit-là je devais rencontrer le chauffeur qui m'a été recommandé. Mon informateur me parlait d'un homme de métier, très débrouillard, habile mécanicien, capable d'envisager toutes les possibilités pour résoudre un problème. Je fus peu surpris de me retrouver dans notre abri de fortune, lieu privilégié de nos escapades d'enfants turbulents, et bien plus tard, de nos réunions de lycéens et d'universitaires, spectateurs et témoins du naufrage national et du terrorisme pédagogique qui coupent l'étudiant haïtien de ses propres souches. Le hangar complètement réparé me semblait rempli d'ombres et de bruits subtils. On a tellement vécu de choses troublantes que je n'y attachais guère d'importance. Comme je suis né curieux, l'imprévu me fascine toujours. Sur la muraille du fond, se détachait, en pleine lumière, le portrait de Miraculée Dalila que toute la Grande-Anse respecte et vénère. J'ignorais jusqu'à ce jour que Miraculée et Idamante Jeudi étaient une seule et même personne. C'était une tenancière bien connue des milieux interlopes. J'entends d'ici ses propos railleurs ponctués de "oh non et de pas du tout" son rire grassouillet qui cachait mal son dégoût et sa résignation. Ceux qui se rendaient le plus souvent chez madame Idamante Jeudi y allaient, soit pour bavarder autour d'une tasse de café, soit pour se détendre durant le dîner, à midi, jusqu'à l'instant où tout changea. Aux habitués du Café Dodo Titite s'étaient joints des militaires en mission spéciale, des miliciens affectés au ramassage des soi-disant vagabonds qui

troublaient l'ordre public, des usuriers qui s'enrichissaient aux dépens des petits commerçants menacés de faillite, des petites jeunes de toutes catégories qui vendaient fantasmes, plaisirs à tout venant. On y côtoyait également des ouvriers et des matelots qui passaient boire un rhum Vilaire avant de rentrer chez eux. Tout ce monde apparemment gouailleur et obscurantiste faisait les gorges chaudes à propos de l'orientation du pays, du régime efficace qui arrivait à contrecarrer les mauvais desseins de ceux dont la présence s'avérait nuisible à la bonne marche du progrès. Avant ma longue détention, je ne savais pas que madame Idamante Jeudi était un rempart pour bon nombre de militants qui, grâce à son savoir-faire, ont eu la vie sauve. Elle les informait des meurtres qui étaient signés à l'avance par l'Arbitre suprême de la Nation, le Souverain du ciel, de la terre et des eaux d'Haïti. Elle a lutté des années contre l'injustice des dilapidateurs et des fossoyeurs en retardant l'échafaudage de leurs plans criminels. Et puis une nuit, son jeu fut découvert. Elle fut alors déclarée traître à la patrie. Le Café Dodo Titite et sa propriétaire brûlèrent de fond en comble. Je n'entendis plus parler de madame Idamante Jeudi avant mon retour au pays.

Onze ans de réclusion! Sept ans en exil! Cela fait un homme préoccupé par les problèmes de sa communauté et non un démagogue politique. Onze ans de réclusion! C'était encore à l'intérieur de mes rêves en liberté le même interdit de séjour, le même cycle des ciels écarlates. Quels souvenirs inoubliables! Comme à l'accoutumée, je pouvais entendre le bruit sec des cailloux et des fusils. En revanche, je défiais les rapaces et les anarchistes. Nous étions là, mes copains et moi, tout tremblants d'effroi, réunis sous un brancard illusoire pour témoigner et

pour rompre le passage de l'inévitable crue de la haine et de la répression, tandis qu'à la dérobée, nous étirait la voix de ma soeur Célissa qui chantait aux grilles de nos nuits captives:

onze chandelles plaintives allumées

au ras de ma Terre songeuse.

onze plaintes de lunes bergères.

laissez-moi hurler. laissez-moi rire.

je réveille nos morts vivants.

Il y avait de l'autre côté de l'enclos herbeux et des murailles d'arbres, derrière le Café de madame Jeudi, des familles troublées par la terreur. Il y avait au-delà de Jérémie, la Cité-Mère, de Grande-Anse aux Bonbons, des Bonbons aux Abricots, des Abricots aux plages d'En-Bas-La-Rivière, la nature verte des collines de notre Caraïbe sorcière, le ronronnement des vagues houleuses, la course déréglée des rivières nomades qui cadençaient le gué voyageur. Il y avait derrière l'ambiance chaotique des consciences très peu catholiques, toute une panoplie de villes muettes. Il y avait entre ciel et terre la tannante malfaisance qui rôdait depuis mille et mille générations de femmes, d'hommes et d'enfants. Il y avait, au-delà des rues aveugles et des maisons livides de l'Anse du Clair, toute la côte édénique du sud-ouest, couchée comme un écrin de saphir dans l'étrange torpeur des effluves.

Au coeur même du Café Dodo Titite fréquenté par Flèflè et les camarades, quelqu'un faisait secrètement l'indicateur. Si je m'en souviens bien, il s'agissait d'un type malin, d'un mystérieux vieillard, monsieur Paré-Choc dont l'identité n'était jamais révélée. Le bonhomme, qui jouait à cache-cache avec la mort, enregistrtrait

les messages et les noms récapitulés dans les dossiers des exécutions et les transmettait discrètement aux partisans. Au-delà de cet homme, il y avait aussi le face à face véhément d'une femme avec le péril constant, dans un temps fripon qui durait, déjouait les pièges tendus et ravageait le monde. Plantée comme une torche incandescente sur la route des résistants invisibles, Miraculée se transformait en Femme-Fétiche. Ses chansons, ses monologues, ses poèmes improvisés qu'éclairaient des gerbes de folie consciente la métamorphosaient en artiste. Ces soirs-là, elle s'avavançait, riieuse et consentante, vers le périmètre de la soldatesque subjuguée. Et tout en minaudant, tout en roulant des hanches sous les fleurs irradiées des lampes, elle chantait telle une tourterelle éperdue: "Toute la sainte journée on tire la queue du 0 pour le changer en 9. Toute la nuit on se saoule de rhum et de plaisirs, on joue la comédie pour conter des fables. Et la vie tourne, vous ballotte, et la mort enjambe la passe des adicux. Moi, je le vois, le temps court, le temps s'arrête, ma muse Caraïbe n'a plus le goût de chasser les oiseaux du rêve. Ainsi soit-il, messieurs! Qui ne connaît pas ma fable? Qui ne connaît pas la belle Dalila? Cette nuit, je suis votre Terre promise, je suis votre insatiable Dalila. Moi, ma folie c'est de parfumer les avenues de vos désirs. Moi, ma chimère, c'est de vous offrir mes charmes et mon vertige. Laissez-moi vous bercer de sommeil; le sommeil pare le songe; le songe mène à l'amour; l'amour mène au pays des dicux. Cette nuit, je suis une marchande de songes, je roucoule au creux de vos mains. Je suis un songe vert qui sommeille entre la vie et la mort. Cette nuit, le songe de mes yeux veilleurs regarde le monde et se demande si l'Héritière Caraïbe de la lointaine Afrique n'est pas humaine comme l'homme, si le temps qui mesure notre univers

n'est pas aussi précieux que l'amour du monde. À la bonne vôtre, messieurs!"

C'est ainsi que Miraculée Dalila accaparait l'espace du temps de vivre pour acheter la sécurité des Frères partisans.

Cette nuit-là toute de sang drapée, la lune me replongeait dans ses îlots de brumes. Cette nuit-là, j'ai parlé à Miraculée Dalila, la gisante épique qui chantait la parodie de la mort lente. Elle m'a observé, m'a pétrifié si totalement que l'airain de ses rêves tranchés, haut et court, m'a fait blémir. J'ai eu l'étrange saisissement d'être à la frontière des champs fragiles de la mémoire, où l'on fixe, avec lucidité, une histoire sommée de se redécouvrir. Ce contact prodigieux, fait d'admiration et de peur, fut authentiquement réel. D'instinct, je touchais ma tête assise derrière la débauche du rêve visionnaire de la militante. Et là, entre la mer profonde et le sifflet de l'alizé, étrange retour au mythe des silences dialogistes, elle m'a conté, coeur à coeur et d'âme à âme, qu'elle eût refusé net de laisser fleurir dans son jardin, la bamboche honteuse de la destruction de la jeunesse de notre pays. À la seconde près où ce passé douloureux s'alliait à l'enfer d'un présent hallucinant, j'ai buté contre une porte grillagée de fer forgé, me remettant à repenser à Iléné Délice, le chauffeur que m'avait dépeint le portefaix du bord de mer. Celui-ci m'avait appris d'ailleurs que je connaissais bien l'homme. Petit à petit, je me suis souvenu d'un petit gars ventru qui se vouïtait sous les sarcasmes et les saillies railleuses des jeunes fauves que nous étions à l'école primaire. Je continuais à avancer et m'arrêtais pile, convaincu que je m'étais égaré. La salle où j'entrais s'était allumée vivement. Un homme svelte, impeccablement habillé, venait à ma rencontre. Songeur et méconnaissable, Iléné Délice, en chair et en os, me souhaitait la bienvenue,

rétablissait le contact en disant:

— Il faisait beau la dernière nuit où nous nous étions revus. La famille de Fleurisma Lafleur Délice, habitait, en ce temps-là, une maison battue des vents, juste à côté du chemin de ravines de Fond-Berquier qui débouchait sur l'océan. Dans l'échancrure côtière, parallèle au logis et à la rue, véritable gouffre de malheurs, de raz-de-marée dévastateurs, les ouragans et les inondations entraient à volonté comme des camarades et des familiers qui venaient trinquer à l'amitié chez Flèflè. C'était de bonne guerre. On n'avait pas peur. La mort marchait à côté du courage. Le soleil était toujours là, hirsute et si brutal qu'il vous faisait suer à grosses gouttes. Mille vies bonnes ou terribles défilaient sans effrayer le temps qui barrait les rues froides ou échauffées d'où surgissaient intacts, les siècles à venir, posés comme un cercueil de plomb sur des épaules fragiles d'adolescents farceurs. Toutes ces folies, qu'on a pu partager et qui restent inoubliables, tournaient à perte de vue parce que chaque moment lourd de silence, de mystère et d'amour s'était revêtu d'humilité et de respect.

— Il est en train de divaguer, ai-je dit en trébuchant.

Quelqu'un m'a offert une chaise. Je l'ai placée dans un recoin du hangar, en bredouillant un merci. Je percevais un crissement de volets, puis une plainte déchirante. Nul ne semblait s'en étonner. D'une voix forte et pondérée, Iléné Délice continuait d'évoquer le drame de notre jeunesse.

— Ils étaient tous unis. Les vieux, les enfants, les jeunes d'autrefois. Au-dessus de leurs vouloirs logés à la même enseigne, il y avait un bal mémorable, organisé par un groupe de jeunes filles.

Moi, le vieux Gédé, je m'en souviens comme d'un rêve d'amour qui aurait élu domicile dans un monde hypothétique.

— Il y avait aussi, disait Iléné, dans ce lointain songeur et ses jets d'ombres berceuses, une grande et belle assemblée. La demeure, frappée outrageusement par le cyclone Hazel, branlait de toutes ses jointures. On dansait quand même au deuxième étage. Le plancher s'était mis à craquer, à pencher à tel point que l'on croyait atterrir au rez-de-chaussée. Malgré le danger on a continué à danser. L'un des jeunes hommes, encore plus fougueux que les autres, suggérait aussitôt de soutenir la salle avec des solives. On allait chercher, sur l'heure, quelques poteaux dans la cour. Filles et garçons ont relevé prestement le bord qui dévalait à toute allure. Ce vide n'était pas effrayant pour des danseurs de notre âge. On a continué à danser, à rire et à jaser comme si le tragique de la chose, tel un phoenix échevelé, nous parlait une langue incompréhensible. Pour nous les jeunes et pour les parents, c'était un retour à l'espérance, ce bal de décembre. Le temps était brumeux. On se voyait déjà revenants mais la colère des tornades de novembre avait raté son coup. Alors on a célébré, malgré le revers de fortune, malgré le feu oppressant de l'incertitude, une remontée de fin du monde. Le sinistre, comme il est d'usage, avait emporté beaucoup de toits, des terres fertiles et des ressources agraires. Mais la jeunesse du coeur est une source miraculeuse qui se situe au creuset des émotions et des énergies. Et c'est peu faire que regarder, les bras croisés, le temps vous broyer les os. Les saisons, les climats, les jours, on doit les saluer, l'oeil renversé d'amour, en signe de gratitude et d'offrande. C'était cela la marche sublime de nos collines ambulantes. Dans notre Éden perdu, les vacances agrémentées de visites

amicales, venaient deci, delà vous forger le tempérament. On accueillait toujours l'esprit prompt et l'hospitalité admirable, ces réunions joueuses de dominos sonores, de bésigue bruyante et de dames dansantes. Entre les parties et les pauses, tout en se léchant les doigts, on mangeait des pimentades de sardines boucanées, très piquantes, relevées au citron, savamment étalées sur de la cassave fraîche, cette grande galette de manioc que des paysannes alertes et volubiles vous vendaient avec un sourire aux lèvres. Un temps trop frivole, peut-être, plutôt un temps complice de soleil à l'âme, dirait Flèflè le Caco. Cette entrée triomphale que ses soeurs préparaient généreusement était bien à tous. Nul autre que ce grand gaillard déluré ne pouvait mieux conter des mésaventures qui furent aussi touchantes que des printemps fanés. Personne d'autre ne pouvait mieux connaître l'âge des choses naïves dont nous rêvons encore.

Iléné Délice parlait, jusqu'au devant-jour, de la vie des ouvriers et des paysans. La mère de Flèflè le Caco, ses oncles et ses tantes possédaient une boulangerie qui attirait une clientèle variée. Camarades et amis purent ainsi connaître des gens peu fortunés qui gardaient la tête haute devant la pauvreté. Clients et marchands se partageaient tout selon les besoins. Ils pratiquaient le troc des marchandises. Les maraîchères donnaient des tomates, des citruses, des ignames couche-couche et autres produits potagers, parfois même des torches de bois-pin aux femmes des pêcheurs. En retour, elles recevaient du poisson, des crabes, du homard ou des écrevisses. Cela se répétait à la boulangerie et dans les petites épiceries pour les acheteurs au détail. Ces échanges facilitaient les rapports en créant des liens d'amitié entre citadins, marins, commerçants et agriculteurs. Tous

les gens du petit peuple besogneux avaient compris qu'ils devaient eux-mêmes faire face à leurs problèmes. Rien n'était plus important que la sauvegarde de la famille et de la communauté. Et seule la coopération de tous pouvait, à bon droit, garantir une économie durable.

Après bien des années, Fleurisma que l'on croyait disparu semblait s'être identifié au mur clos de la geôle. Au-delà de cette tombe lui souriait une femme vêtue de blanc. Elle était l'épouse d'un vieux pêcheur. Elle s'appelait Orénise. Elle était une habile lavandière. Toujours habillée de blanc, elle venait livrer du linge propre et avenant à la mère de Flèflè. On aimait bien la voir. Elle sentait la poudre de parami rose et l'iode marin. Ses dents étaient aussi blanches que son seul caraco de batiste, rapiécé aux coudes, mais impeccable. Là-bas, dans le carré putride de sa fosse, ce courage de femmes, celui de sa mère, celui de la lessiveuse l'avait soutenu. Il avait essayé de tenir le gouvernail, expliquait Iléné. Maintenant la fissure s'est agrandie. Là-bas, dans sa cellule moisie, l'instinct de vie l'avait, sans aucun doute, initié à penser à d'autres lendemains. Le Caco a survécu parce qu'il avait toujours refusé de baisser les bras. Il est revenu de sa tombe comme un magasin affreusement saccagé, il est gommé comme une ville effacée de la carte routière, aussi impénétrable que des nuits d'encre, aussi froid que le nordé de notre côte natale en novembre. Cela faisait longtemps que les saisons, mortes ou vives, n'avaient plus aucun sens pour un amnésique. Sa mémoire, longuement paralysée par l'infamie et la violence, s'est limitée au présent immédiat.

— Flèflè, répétais-je, Flèflè, c'est Gédé, parle-moi. Dis-nous ce qu'il faut faire!

Le Caco ne bougeait pas. Seuls ses yeux hagards et dilatés se promenaient

intensément sur les murs de la salle. Je me sentais trahi! Quel gâchis! Flèflè n'est rien d'autre qu'un grand verre ébréché que l'on doit toucher avec précaution. Un album d'images frustes qu'il ne faudra pas feuilleter. Pourtant j'avais si grande envie de le voir. J'ai même assuré aux amis qui le connaissaient de nom que je n'aurais aucune difficulté à persuader un ancien maquisard de nous prêter main forte pour la relève de la région.

L'état des lieux assez tranquille semblait plaire à Flèflè. Mais son regard insondable, figé sur les murs nus, déroutait les plus jeunes du groupe. C'était pour eux une perte totale, un déchet humain, cette échine qui se pliait et se dépiait, se vouûtait au moindre bruit suspect. L'homme était plongé dans le dédale obscur de son cachot. Sa couche se peuplait sans doute d'ilots de cadavres, de fosses pestilentielles qui chahutaient le train-train quotidien des exclus. Peut-être fuyait-il encore, membres enchaînés, la matraque épuisante, les tortures, les vains plaidoyers, la décision venimeuse et inutile des bourreaux? Tout lui tombait, dessus, dessous, comme un couperet de boucher. Peut-être ruminait-il dans sa tête éventrée l'ignoble calvaire de ses frères d'infortune? Parmi les compagnons inséparables de sa retraite forcée, il y en avait de très jeunes, de trop vieux, rongés tout autant par la colique, la gangrène que par le désespoir. Tous ces corps décharnés, cloués sur leurs éternels carrés d'agonisants, qui vous interpellaient, le projetaient une fois de plus, vers d'innombrables cercles de zombis, ratatinés par une longue immobilité assise.

— Je ressens toute la douleur du frère et de l'ami. Ce matin, je pleure comme un gosse à qui l'on vient de ravir ses plus beaux trésors, ai-je dit dans un murmure.

Les camarades étaient tous au rendez-vous. Fleurisma entendait leurs noms

et les regardait sans les voir. Iléné Délice s'évertuait à briser la gêne. Il rappelait au Caco les fameux paris de coqs que celui-ci arbitrait, les ciels couchants qu'ils allaient contempler au bord de mer, les discours des gouvernants ambitieux qui nous amusaient tous. Peut-être Flèflè sentait-il au fond de son cœur que les camarades étaient fiers de lui? Mais il ne pouvait rien faire pour personne. Il était là, fixé à son siège, face au mur. Nous essayions de lui traduire dans une avalanche de mots assourdis ce qu'hier représentait pour une Terre assassine. Flèflè prenait la place du Gédéon d'autrefois. Il est devenu l'Enfant fou des prisons. Il habite à présent les Enfers de l'errance. Un cortège de silhouettes squelettiques tourne en rond dans son cerveau embrouillé. Avions-nous le droit de le disputer à ses ombres? Avions-nous tort?

De la masse prostrée s'échappait un cri rauque d'où l'on percevait une plainte enfantine:

— Maman, ne me laisse pas tout seul dans la chambre noire, j'ai peur, maman!

L'instant d'après, le corps du géant effrayé se rapetissait, se recroquevillait. Flèflè jetait des coups d'oeil furtifs à droite et à gauche, tendait des mains badigeonnées de fèces qui tremblotaient frénétiquement. Comme s'il voulait s'excuser d'une mauvaise plaisanterie, il se mettait à rire. Tous les autres se mettaient aussitôt à rire nerveusement. Et soudain, le héros s'est effondré, pantin disloqué sous les yeux atterrés du groupe. Comme mû par une longue habitude, Fleurisma Lafleur se laissait bercer par le halètement des vagues souterraines et la stridence des rats d'égouts.

— Il est tombé en enfance. Le camarade Lafleur n'est plus de notre monde de

luttés. Il appartient à l'Autre Frontière. Notre ami est un mort en dérive. Ramenons-le vite à sa famille, disais-je en sanglotant.

— Je m'en charge, s'écria quelqu'un.

Tout ira bien, rétorqua un autre. Nous sommes tous responsables de lui. Ne vous inquiétez pas, Père Gédéon.

— Il n'a plus de nom désormais. C'est une tête sans corps, affirma Iléné, rageur. Il n'a ni méfiance, ni goût, ni révolte. Laissons-le en paix.

Je connaissais tout cela, moi qui avais longtemps désappris les couleurs des saisons, la forme des objets et la saveur des choses. Je savais que Flèflè n'était plus qu'un pan de mur. Que ce mur n'existe que pour ceux qui avaient vécu les mêmes angoisses. Avant même que la grosse cloche de l'église Saint-Louis eût sonné l'heure du dernier voyage, le bon sens de Flèflè s'en était allé. Et même demain, après le rappel des grands rêves éteints, la ville traumatisée des jeunes hommes prématurément vieillies ne vantera plus comme autrefois la beauté de nos estuaires au voyageur en transit. Voilà comment le temps meurtrier nous dévore, nous calcine et nous emplit de lassitude. Nous portons le deuil de Fleurisma Lafleur Délice et de tous les enfants que l'Anse du Clair n'a pas vu grandir. Le lent naufrage de la mémoire ne leur a pas laissé la chance de se construire une inoubliable jeunesse.

Je m'éloignais du hangar, m'aplatissais sur l'herbe mouillée. J'entendais décroître les pas des camarades. Une branche sèche craquait tout près de moi. Quelqu'un me touchait l'épaule et disait:

— Avant de sombrer dans son silence, Flèflè m'avait demandé d'être ton bras droit.

Je le veux bien si tu veux de moi. J'ai appris à vivre et à lutter. Nous la ferons tous ensemble, cette relève. Rien n'est perdu. Toi, tu es l'Esprit de notre région, t'en souviens-tu, et tu l'as encore, ton esprit.

J'étais abasourdi. Cet homme qui parlait ainsi était différent du jeune Iléné Délice, tout couvert de marques bleues, que l'on retrouvait, assez souvent, tassé contre l'horrible coin de pénitence. Il était différent du petit gars timide dont les yeux désespérés déversaient sur le plancher toutes les tristesses amassées en son cœur. On aurait dit que toute la sueur d'un corps frémissant de crainte perlait au front du garçon, coupable d'être, selon maître Telléus, le fils d'un Nègre gros-orteils trop fréquent, d'un paysan illettré qui sent la crotte de cheval.

A cause de tout cela, Iléné n'avait pas sa place dans une école de la ville. À la vérité, le père d'Iléné avait prêté une grosse somme d'argent, sans reçu, à l'instituteur. Celui-ci, refusant d'acquitter ses dettes, faisait le maître-chanteur. La tolérance avait des limites, disait maman Ortize, qui avait eu vent de l'affaire. Je me rappelle que je regimbais contre les mauvais traitements infligés à Iléné, cet invariable perdant, que tous les autres accablaient de jurons. Aussi, j'oubliais exprès de faire attention à l'ordre et à la discipline.

A croire que le camarade lisait dans mes pensées! À croire que nous revoyions, au même moment, l'atmosphère endiablée de la classe qui jetait, au visage d'un innocent, des mots qui faisaient mal. Pire encore que les coups de lanières de maître Telléus, les camarades le traitaient de:

— Lâche! Mouton! Capon!

Voilà que la langue d'Iléné se déliait et qu'il me lançait avec fermeté:

— Je t'ai toujours admiré depuis qu'on était des élèves du primaire. Quand maître Tellés me tirait les oreilles et me fouettait jusqu'au sang, tu lui criais:

« Assassin! Assassin! Criminel-Audace! C'est pas vot' droit de martyriser un enfant doux comme Iléné. Vous êtes méchant. Si ses parents connaissaient cette affaire, je parie qu'ils seraient fâchés et que vous paieriez ce que vous avez fait. »
Ma famille était forcée à l'inaction ou c'était la prison pour papa et mon oncle Lafleur que Tellés dépouillait aussi. Tu comprends pourquoi je faisais le lâche.

— Tu n'as pas oublié, toi non plus Iléné. Tellés était réellement un bourreau. Maman Ortize disait que notre instituteur était une Catherine de Médicis en pantalons.

— Et qui pis est, il est devenu la cruauté même. Est-ce que tu sais que c'était lui qui dénonçait les jeunes gens de notre région à l'époque de la dynastie à longue queue?

Hein! Hein! Je ne voudrais pas croire que l'homme avait poussé la perversité jusqu'à nous donner. On ne fait pas d'omelette sans casser les oeufs, nous assurait-il quand il nous punissait. Tellés a appliqué l'adage à la lettre. Et c'est pour ça que monsieur vivait comme un Grand Nègre de Lopino. L'odieux personnage rôdait autour de marraine Ortize après la mort de papa Orphéus. Elle répétait qu'elle ne pouvait le sentir, surtout que ce Judas Iscariotte avait osé lui demander d'être sa femme. Pensez donc! L'infâme mangeait l'argent du sang! Chez nous, les choses augmentent de volume sans raison valable. Je voudrais, pour cette raison, garder une certaine réserve, ménager des moments de silence pour faire la part de bon et de mauvais qui m'envahissait. Je reprenais

calmement ma conversation avec Iléné, disant sur un ton assez désinvolte:

— Heureusement qu'un certain monsieur Paré-chocs, c'était si je le crois bien, un vieillard, une sorte de marginal, nous avertissait en maintes et maintes fois. Ainsi, nous savions quand il fallait annuler nos rencontres.

— Oui, continuait Iléné, c'est pour ça peut-être. Dis donc, tu le connaissais en personne, ce vieux monsieur?

— Non! non! répondis-je. Je n'ai jamais vu, jamais rencontré le héros mystérieux. Il était vraiment efficace et il nous a protégés longtemps. Il était invisible, c'est vrai, mais son message sûr et précis arrivait à temps et écartait le danger.

— Tu es un homme que j'estime beaucoup, Père Gédéon, s'est exclamé Iléné un peu confus. Mon seul regret c'est qu'à cause d'une méchante grippe intestinale je n'avais pu te faire savoir qu'on voulait t'éliminer et qu'on allait en même temps se débarrasser définitivement de tous les poisons qui empestaient les localités de la Grande-Anse. C'est cela que chantait aux oreilles des soi-disants imbéciles ce pourri de Telléus. Je mémorisais les noms entendus ou répertoriés dans les colonnes des exécutions. Je voulais sortir mais j'avais compris que j'étais surveillé. Et comme j'étais vraiment malade, j'ai gardé la chambre. Je te l'assure, j'ai regretté de n'avoir pu faire passer le mot d'ordre.

À l'époque, le groupe parlait d'un vieux bonhomme vêtu comme le Fou légendaire des carnivals haïtiens. Ce Charles Oscar, noir comme la teigne, qui passait les messages, s'éclipsait à chaque fois comme une ombre. Chez nous, du plus jeune au plus vieux, on a tendance à fuir les fous, enragés ou non. Tout se replaçait alors! Non! Tout cela était absurde. Sublime hallucination! Obsession!

Voyance! L'espace d'une seconde, le vieux mendiant de mon rêve de premier communiant, l'Africain mythique me souriait. Deux visages épiaient mes mouvements: Iléné, Telléus, l'Archange combattant le Monstre.

C'était l'histoire du vrai Iléné Délice: embûches, sacrifices, effacement. Et puis, un matin laiteux et fluide comme une eau des grottes, la grâce a gambadé, a fusé, je me suis senti bien dispos et j'ai éclaté de rire; un ami précieux a cheminé à mes côtés, lui et moi, avons ri à gorge déployée, puis je lui ai dit tout naturellement: — Oh non, c'est pas possible! Toi, le soi-disant capon, toi le timide, l'éternel Lapidé, tu étais l'Invisible Paré-Choc! Tu n'a pas à te faire de souci. De toute façon, on aurait quand même arrêté tous les gars. Tu as été une aide précieuse pour les camarades.

— Mais oui! Peut-être! Ça c'est rien. Jusqu'à l'heure qu'il est, personne d'autre, à part toi, ne connaît ce secret, sauf Miraculée Jeudi, je veux dire, madame Jeudi. Et il n'y a aucune crainte que cela arrive. Chapeau bas à Miraculée Dalila, la Vaillante! Elle préparait aussi les routes de l'Espoir et de la Dignité dans ce pays où la vie des gens est sous contrôle. Tu comprends pourquoi on a mis son portrait dans notre hangar. Alors, mon cher Père Gédéon, bouche cousue, et comme le dit un proverbe d'Haïti Thomas, il faut casser les feuilles pour couvrir tout ça.

Iléné avait tout à fait raison. Ce n'est pas à nous de donner des armes à l'ennemi. La lutte n'est pas encore achevée. L'oppression peut encore sortir ses dents et ses griffes.

— Alors, tu vois, c'est moi ton chauffeur. C'est moi ton bras droit. Je pense que la preuve est ainsi faite. Nous allons organiser le travail avec nos gens, crois moi!

— Chapeau bas, à toi aussi, Iléné! Tu vaux mieux que nous tous ensemble.

— Bon! Bon! On a assez causé de moi. Notre affaire presse, c'est entendu. Pourtant il faut agir avec prudence. Quand les pluies du nordé seront passées, quand le pays sera débarré, je vais reprendre la route. Tout ira bien pour l'orphelinat et les oeuvres de la région.

— Oui je te crois, Iléné. Malheureusement!

— Malheureusement quoi? N'oublie jamais ceci: mes bras sont tes bras, mes mains sont tes mains. Tu es un homme de l'Esprit, tu guideras mes mains; c'est comme ça qu'on s'unit dans le travail. C'est comme ça qu'un homme épris de rêves, d'espérance, forge et bâtit sa Terre nouvelle.

— Non! Non! Tu me fais honte en m'élevant ainsi jusqu'à toi. Tu es plus fort, plus intelligent que nous tous. Tu es, comme le dit souvent Man Fita, un Grand Tigre rusé et tu le sais bien Iléné, la maison du Grand Tigre abrite toujours la maison du Petit Tigre. C'est moi le tigreau, toi le Grand Tigre.

— Si tu n'as plus rien à faire d'autre à Jérémie, je te reconduis ce matin même à l'Anse du Clair. Ma camionnette est tout près d'ici. On y va Petit Tigre!

— C'est pas de refus, Iléné! Tu m'enlèves un grand poids. Surtout que mes orteils sont assez douloureux. J'ai fait la route à pied pour descendre à Jérémie. Et puis, vois-tu, mon cher, je vais faire une entrée officielle chez nous. C'est rassurant, pas vrai?

— Toujours blagueur, le petit Gédé. On y va mon Père.

— Je suis sûr d'une chose. Tout ira bien maintenant. Ma démarche prendra la direction espérée. La question de transport est réglée. Et en plus, je peux compter

sur l'appui d'un sympathique héros de l'ombre, toi, Iléné. Avec l'effort de la communauté, notre ambitieux projet fera mille merveilles. Même si le camarade Flcurisma Délice vit à présent dans une cage d'oubli, il est pour nous tous l'homme qui ne sommeille pas dans la mort. Il participera hautement à l'éclosion de la renaissance prochaine du pays. À nous les vivants encore debout de continuer son travail!

10

J'ai repris l'habitude d'aller réciter mon bréviaire sur le caveau de mes chers disparus. La maison de Maman Fita étant remise à neuf en même temps que l'orphelinat, nous y avons installé le bureau paroissial en attendant la rénovation du presbytère qui se fait graduellement. Iléné et moi pensions que le projet « Rebâtir le pays » nous coûterait plus que nos têtes de Nègres illusionnistes. Pourtant tout a été fait en un temps record et sans dépenses extravagantes. Tous les résidents et natifs de la région grand-anselaise, tant de l'extérieur que d'ici, ont offert le meilleur d'eux-mêmes. Grâce à l'initiative d'Iléné et à la généreuse entraide urbaine et rurale, les matériaux de construction ainsi que les provisions alimentaires et vestimentaires, entreposés depuis des mois à Port-aux-Chances, nous parvinrent sans trop de retard. Il était urgent de se rattraper et de mettre la main à la pâte, même s'il fallait restaurer les choses viables à partir des décombres. Ainsi, bon nombre de chauffeurs disponibles de Jérémie et des environs se sont donné le mot d'ordre. Ils répétaient allègrement à Iléné:

— Frérot, mon cher, ne t'inquiète pas. On est là pour ça. Ensemble on va s'occuper du transport.

Dès lors, même si, des fois, quelques indolents faisaient un peu les rechignards, tout fut acheminé dans les délais les plus brefs, tout fut organisé avec amour et promptitude. Il s'est constitué à cet effet des escouades qui furent divisées

par équipes de roulements selon le partage des tâches et des secteurs. C'était à qui serait le premier à donner son nom à la gentille institutrice, la mademoiselle Sylène, qui même si elle est savante, ne parle pas la bouche pointue comme certains prétentieux bien connus. C'est une bénédiction pour les femmes d'âge mûr et même pour les plus vieilles de se réunir durant les grandes corvées, de s'entendre afin de faire, à tour de rôle, le manger pour les ouvriers du chantier de la construction et les cultivateurs affectés à la plantation des jardins de l'orphelinat. Car il fallait prévoir autant à l'équilibre de l'esprit que du ventre, disaient-elles, étant donné que le sac vide n'est pas capable de rester campé une minute, alors que le sac bien plein se tient debout parce qu'il a du support. La nouvelle s'est propagée bien loin. C'était merveille de voir tout ce monde à l'oeuvre. Les charbonniers et leurs familles ont entassé pierres et gravier, taillés par les adolescents, ainsi que le sable et la chaux nécessaires au brassage du mortier. Ils les ont charriés ensuite à dos de bêtes. Maçons, ébénistes, charpentiers, couvreurs, forgerons, serruriers, natifs de l'Anse du Clair, fignolaient les planches, les poteaux de bois, les tiges de fer forgé, amenés par camion. Ils bâtissaient réparaient maisons privées, écoles et mobiliers scolaires, établissements publics, édifices commerciaux et religieux, parcs d'attraction. En un mot, chacun s'évertuait à redonner un visage attrayant à tout ce qui touchait de près ou de loin au bien-être d'une municipalité autonome et débrouillarde. Comme de raison, la saison des regrets commençait à restituer, au même titre que les biens volés ou saisis illégalement, la cordialité, l'entente et la courtoisie: les terres cultivables de l'Habitation Délice pourraient dorénavant nourrir les jeunes orphelins. L'herbe et le bétail repoussaient à vue d'oeil dans les campagnes. La pêche du

homard, des crevettes et du poisson allait retrouver ses droits sur la côte. Dans quelques mois ce bon travail porterait ses fruits. Alors, il sera possible pour les petits marchés ruraux de revêtir leurs arcs-en-ciel de rêves mirifiques relayés par la loquacité marchandeuse, chaudement orchestrée de jurons, d'engueulades, de boutades amicales, d'un bout à l'autre des étals. On aura bientôt du petit lait caillé, du beurre et du fromage frais; on pourra gober des oeufs à la coque, boire du lait à peine tiré du pis chaud des vaches, savourer une délicieuse tasse de café brûlant au réveil, bien agrémentée de bananes grosse-botte mûres jusqu'au coeur, cuites avec art sur la grille d'un feu de bois. Déjà, dès la levée du bayacou, dans cette mi-obscurité étoilée et frileuse des regards barbouillés de sommeil, les chaînes des bonjours joyeux des commères qui reflourissent comme pétales d'amitié et coupes de franc courage, sillonnent les haies, les chemins bruissants de caquètements de poules, de longs bêlements de chèvres, de toutes les bêtes ailées et cornues dérangées de leur gîte au piperite-chantant. On aura sous peu de la canne à sucre qui craque sous les dents, des bananes-figues de bonne qualité, des ignames, des patates et des légumes appétissants. On pourra se régaler, à son choix, de piquantes assiettées de griot et de fromage de porc, de corossol juteux de cabri consommé et mijoté dans la baudruche même du précieux quadrupède, ou du bouillon de fruits de mer que nos gens vous offrent en vous disant que c'est du coupé douette. C'est si excitant pour des gosses d'attraper des crabes et des écrevisses sous les roches glissantes des eaux et de les boucaner dans le sable cuisant. Tout cela est si bon que l'on peut réellement se mordre les doigts en mangeant. Et dans l'accolade d'une nature, redevenue clémente et heureuse, où flotte le midi ingénu des brises patientes,

chacun s'abandonnera à la sieste tranquille et reposante qui calme les têtes fatiguées et le trop plein des ventres. Tout cela, c'est la vie agréable et saine, c'est la vie d'un peuple travailleur et agile.

Quelle joie de pouvoir regarder Sylène et sa bande d'écoliers battre les champs pour capturer des vaches laitières têtues! Quelle satisfaction de voir déjà tous mes petits, vêtus de leurs beaux habits du dimanche, faire les fous et gambader dans les prairies, d'entendre une jeune enseignante, toute essoufflée, leur crier, mi-riieuse, mi-fâchée:

— Faites attention, les enfants! Vous allez salir vos costumes!

Assis sous le vieux mapou préféré de Grand-papa Soifaite, la face tournée vers la ravine, je suivais attentivement les ébats des criquets transis d'humidité qui pirouettaient et piquaient du nez, histoire de se réchauffer les ailes et les pattes au soleil. La rivière cachée qui frétille sous les roseaux flirteurs et les nénuphars blancs endormis, capricieuse comme le temps rôdeur de l'Atlantique houleux, passif et déconcertant à souhait, imprégnait mes prières, mes réflexions et mes attentes d'instantanés gazouilleurs et de cris d'ombres indiscrets: la corne lointaine du souffle marin répercutée par-delà les eaux vives et les jets obscurs des trous de roches, le ramier amoureux et le colibri bourdonneur suspendus au tronc rétif et tordu de l'arbre veilleur qui flirtent avec le jasmin enivrant, tous ces mondes ailants, rampants et combien familiers de mon enfance musarde, s'accordent toujours une place de choix dans mes évasions. Aujourd'hui, leur bruissement jaseur se marie jalousement aux refrains des combites matinales qui balaient, de minute en minute, les remparts de mes silences prieurs. J'ai beau me nourrir de lectures pieuses et de

pénétrantes méditations, j'ai beau m'enrober d'indigence, ces intrus sympathiques mesurent l'oeil d'un Dieu sévère qui m'observe et que j'ai choisi de servir; ils évaluent les détours des longs tunnels qui m'entraînent encore vers des rappels mal résorbés, vers une vie gloutonne et captive qui me fait barboter en eaux troubles.

L'herbage crissait soudain; le sentier des bananeraies s'ouvrait. Un rire léger faisait gicler le feuillu, suscitant ma curiosité. J'ai fermé vivement le missel et j'ai vu s'avancer dans l'allée de la roseraie une superbe créature, la femme faite rêve, belle à damner un saint. Chevelure rousse et dorée comme les quenouilles de maïs des plaines que le vent tresse et dénoue, brune telle un cachiman coeur-de-boeuf voluptueusement mûri sous les caresses du soleil et de la brise, aussi gracile qu'un ouanga-nèguese voltigeur qui picore le temps chômeur, la femme sautillait et ondulait plutôt qu'elle ne marchait dans sa robe de cretonne fleurie. À son allure preste et décidée, à ses yeux verts, brillants et graves, je devinais qu'elle désirait me parler de choses sérieuses. Je l'invitai à entrer et à s'asseoir. Elle devança mes questions, me lança à brûle-pourpoint:

— Toutes les affaires de la vie, petites et grandes, sales et propres, ont une mémoire. Cela fait bouger le cerveau d'une pauvre radoteuse. Cela hèle dans son coeur toute la sainte journée. Comme ça, je le sais, j'ai un beau visage, un corps superbe, une taille souple comme les lianes qui entourent le chêne situé derrière le presbytère; cette beauté du diable m'a foutu dans le trou où je patauge nuit et jour.

— Je n'étais pas une jeune chabine légère, poursuivait-elle. J'aimais bien rire et danser, et cela n'est pas un péché. Mais, pour avoir refusé d'épouser le fiancé imposé par ma famille, moi, la petite fille aux cheveux acajou, j'ai été maudite.

L'homme était un chouquète larouzé, je veux dire plus qu'un agent de police rural, et, c'est bien important pour les gens d'ici quand on est le fils d'un gros houngan, ou d'un zotobré de l'armée; on peut faire les quatre cents coups comme on veut. Aux Bonbons, Monsieur dépouillait les paysans de leurs biens et de leurs femmes, avec force de menaces et de chantage. Mon père savait que le sangouin m'avait violée pour arriver à ses fins. Le vaurien répétait partout qu'il m'aimait comme un enragé, qu'il souhaitait se marier avec moi, pour réparer le désagrément et le déshonneur de m'avoir engrossée sans la bénédiction des parents et de l'église. J'ai dit carrément non à cette crapule. Père Gédéon, vous n'êtes pas un juge; j'ai confiance dans votre sagesse. Laissez-moi vous expliquer mes problèmes. Car celui qui ne parle pas peut s'étouffer.

— Continuez, ma fille.

— Depuis cette affaire, mon papa ne m'adressait plus la parole, Père Gédéon. Aussi, je suis tombée bien bas. J'ai ramassé six enfants sans secours que j'ai élevés à la sueur de mon front. Pour le meilleur et le pire je m'appelle Merline Brunet. Je crois que ce nom de Brunet sort aussi de la racine des mauvais plants de l'esclavage. Mon père et le père de mon père ont trimballé le fameux nom de Brunet qui suinte le crime. Il paraît même que le premier Brunet, vous savez ça, Père Gédéon, vous qui êtes un homme éclairé, un officier blanc du même nom avait trahi le Général Toussaint Louverture qui le recevait chez lui en ami. Je porterai ce nom honni, hérité de l'homme des besognes honteuses, jusqu'à l'éternité. La malédiction est sur moi, Père Gédéon, la déveine cordée m'écrase et me tue. Si vous ne m'aidez pas à sortir de ce sale trou, je suis condamnée à regarder l'Enfer des mauvais hommes, à

ronger mes ongles jusqu'au sang. Vous savez tout ça, vous qui connaissez tous vos paroissiens, vous qui lisez des livres qui expliquent le monde, c'est partout pareil dans nos mornes et dans nos villes où le mâle fait le chien couchant devant la femelle. Tous les Saint-Juste, les Saint-Napoléon, les Saint-Fort, les Saint-Vil et les Jésus-L'Homme que j'ai connus et qui m'ont foutu des bébés dans le ventre, tous les grands messieurs habillés en je-ne-sais-rien qui ont rampé à genoux avant de m'avoir, ce sont tous de vrais saints Dindins hypocrites. Et ça transpire la malveillance, ça pue la méchanceté, c'est dur comme de la roche à pierre, ça n'en finit plus de chanter des cantiques et de conter toutes sortes de mensonges aux pauvres paysannes. Vous savez, mon Père, quelqu'un qui vous fait acheter un cheval gros ventre durant la saison des pluies, ne va pas vous aider à le nourrir durant le temps sec. À dire vrai, une femme dans la misère n'est rien qu'un zéro aux yeux du mâle qui ne cherche pas à savoir ce que l'autre pense. Alors Monsieur agit, Monsieur décide. Et la femme-zéro tourne comme une bourrique, écoute naïvement ce que Monsieur veut lui dire, se soumet au désir égoïste de Monsieur. Et qui pis est, quand messieurs les coqs ont fait le tour des bourgs, ça abandonne les demoiselles trompées à leur sort de manman-pitites. Cette vie chienne de fille-mère, sottie et aveugle, cette vie de fille maudite et méprisée, je l'ai endurée des années. Pour prendre soin de chaque bébé j'en ai cueilli un autre. Voilà mon Père!

Je hochai pensivement la tête en disant:

- Vous avez beaucoup souffert, ma fille. Et que comptez-vous faire avec tout ça?
- J'ai calculé mon problème, Père Gédéon. Alors, je le répète et je le jure sur la tête de ma défunte mère Sarata, foi de Merline, le vent peut aller galoper où il veut

pour attraper les filles perdues, je renonce à tout ça. Je suis une femme qui a fait son existence de pécheresse; je suis une Marie-Madeleine qui a pleuré longtemps ses péchés. Mon esprit fatigué cherche le repos et la fraîcheur; c'est pourquoi je viens auprès de vous ce matin. J'ai travaillé fort pour éduquer mes quatre garçons et mes deux filles déjà mariés, grâce à Dieu, avec mon petit commerce de cassaves et de boboris. J'ai déshabillé Saint-Pierre pour couvrir Saint-Paul. J'ai vendu tout ce qui était à vendre, vous comprenez ce que je veux dire, à l'exception, bien entendu, de mes cafières, de mes cacaoyères, de mes jardins de bananes et de manioc. Ça c'est le fruit de mon travail, ça c'est la réserve de mes derniers jours. Ça c'est la garantie de mes petits-enfants. J'ai tellement pris de pognards, oui, mon Père, des prêts à gros intérêts, pour essayer de vivoter que je suis engagée jusqu'au cou. Comme ça, Père Gédéon j'ai des listes de dettes aussi longues que les plaines des Gommiers et de Ravine-Blanche. Comme ça je suis venue vous dire que je veux faire la cuisine, le ménage et la lessive pour madame Profita, pour mademoiselle Sylène et les jeunes de l'orphelinat. J'ai une jeune nièce qui me donnera un gros coup de main pour le blanchissage et le repassage. Que les usuriers, tou! tou! tou! je crache sur le pipi de ces gangsters qui m'ont envoyé des lettres d'assignation, restent tranquilles! Ils vont voir ce qu'une femme peut faire avec leurs papiers matitides. Il n'y a pas de faux tribunal, il n'y a pas de juge, il n'y a pas un seul avocat, un seul notaire, un seul huissier qui va m'obliger à trafiquer ce qui me reste de dignité. À force de manger la souffrance j'agis comme une vieille mule vulgaire, j'excrète pour faire fuir ces répugnants détestables. Je suis immatriculée au registre des mauvais payeurs chez maître Aurèle Adam. À son âge, le vieux coquin est assez hardi, Père Gédéon, il

n'a pas du tout hésité à me faire des propositions. La vie de femme libertine! Morte pour moi! F-i, fi n-i, ni, Kaba! Je le confesse devant Jésus-Christ et devant vous. Mais moi, Père Gédéon, parole d'honneur, je suis forte. J'enterre la mauvaise graine et la mauvaise foi du monde pour rester vivante. Cinquante ans, ce n'est pas encore la fin de tout. J'espère qu'il me reste beaucoup de brasses à faire avant d'enjamber la rivière. Alors je ne vais pas abandonner la lutte que je mène pour racheter mon honneur. Donne-moi ce travail, je paie mes dettes. Ma tête est reposée, mon âme retrouve la paix. Et vous aussi, Père Gédéon, vous êtes vivant, mais vous êtes si triste et si déplumé que vous pouvez rater le but. Et qui pis est encore, moi, j'en suis sûre, ce n'est pas le garçon de madame Profita Belle-Anse qui va refuser une si belle entente. Alors, mon Père, marché conclu! Je ne comprends pas comment quelqu'un, qui, comme vous, donne autant de joie aux autres, ne possède pas le bonheur en lui. Réveillez-vous, Père Gédéon, vous êtes ben né, vous. Ne continuez plus à faire de la colère concentrée, ça ne pardonne pas même si l'on est jeune. Quand le sang sûrit, il tourne en bile, la bile bouche les veines, monte au cerveau, et c'est la catastrophe. Réveillez-vous, Père Gédéon, la vie est belle.

Des pensées incohérentes m'assaillaient. Pourtant j'ai répondu calmement à Merline:

— Nous traversons tous des moments difficiles. Mais je compte vous venir en aide.

Elle me répliqua du tac au tac:

— Vous détournez la question. C'est la volonté des dieux si vous êtes prêtre et guérisseur car votre naissance remonte de loin. Je peux vous en parler sans être

indiscrète.

— Comment avez-vous pu deviner tout ça?

Merline, de me répondre:

— Je suis aussi Roukiata, l'arrière petite fille de Fatoumata Coumbassa, la vieille Guinéenne qui avait octroyé le don de guérison à un enfant de votre famille paternelle. Cette même puissance s'est transmise de père en fils, de génération en génération. Voilà pourquoi, Père Gédéon, vous êtes bien né.

— D'où tenez-vous ces histoires, lui demandai-je?

Merline me répondit aussitôt:

— Tout est arrivé, il y a des centaines et des centaines de lunaisons, quand Fatoumata Coumbassa, l'aïeule Africaine de ma famille maternelle habitait ce pays. Cette femme mystérieuse venait tout droit des vallées profondes de Boké, une région d'Afrique située dans la Guinée maritime. Elle avait, dit-on, émergé des eaux de la mer comme les Esprits venus des cargaisons négrières et avait planté racine en donnant naissance à de nombreux enfants. D'elle sont descendus les fils de Djenné Labé, un ancien créole marron, qui se réfugiait dans les grottes de Corail et de Roseaux, puis finalement avait émigré à travers les chemins internes des voûtes laiteuses de Pelle-à-Ponce jusque vers l'Anse du Clair. Durant les nuits où la solitude s'emparait de son âme, Fatoumata Coumbassa s'asseyait au bord de la rivière et chantait dans sa langue native les légendes des mangroves lointaines de la Guinée. Elle s'était attachée à ce coin de terre où elle avait vu grandir ses enfants et petits-enfants, loin de la poussée urbaine et du mal. Elle aimait sa case de paille où elle jeûnait durant des jours et se prosternait, face contre terre, pour prier et se

recueillir. On rapporte que l'extase la transformait en Femme-Esprit, en auxiliaire puissante des dieux. Elle parvenait à conjurer le mauvais sort, à chasser les ombres maléfiques qui rôdent autour des vivants. On la croyait détraquée. On la traitait de sorcière. Tout le canton la fuyait telle une pestiférée sauf Fatima, la mère du premier ancêtre guérisseur issu des Délices de l'Anse du Clair. Celle-ci confiait son fils à Fatoumata à chaque fois qu'elle devait s'absenter. La vieille Guinéenne aimait beaucoup la mère et l'enfant. Un jour, elle a dit à la jeune femme:

— Tu es bonne Fatima, tu as eu confiance en moi et tu m'as procuré une joie profonde en me laissant bercer ton enfant. Va tout droit au marché de Nan-Ravine, achète une cruche neuve sans marchander, remplis-la d'eau claire que tu iras prendre à la tête de la Source dans le silence et dans la lumière. Et même si tu entends un bruit ne te retourne pas. Reviens ensuite sans te détourner de ta route et sans parler. Apporte-moi toute la cruche d'eau avant midi.

Fatima fit ce qui a été dit et fut ainsi récompensée de sa bonté envers l'Africaine. La belle Nègresse de Guinée déversa toute l'eau sur le petit qui était âgé de trois ans en prononçant ces paroles: « A partir de cet instant ton fils sera un guérisseur, il touchera le mal et fera partir le mal. Il marchera avec l'Esprit et parmi les Esprits. Qu'il soit nommé désormais Soifaite Réguliomme. Ce pouvoir que je lui donne, je le donne également à tous les enfants qui naîtront de ses enfants. Ainsi soit faite ma volonté! ».

— Les vœux de la vieille guinéenne ont-ils été réalisés?

— Bien sûr, Père Gédéon! La preuve a été faite. Plus tard, bien plus tard, à mesure que le jeune grandissait, il soignait toutes sortes de maladies rien qu'en

touchant les gens de ses mains. Il a fait beaucoup de bien et son nom a dépassé les frontières de sa région natale. Cette histoire n'est pas un conte, Père Gédéon, la Guinéenne était mon aïeule. On a dit qu'elle disparut dans la mer de l'Anse du Clair, comme elle était venue. On a dit aussi qu'une invisible pirogue l'avait reconduite en Guinée, par-delà l'Atlantique caraïbienne, jusque vers les Coumbassa de Boké où les Esprits sont bienveillants. Foi de Roukiata, je dis la vérité vraie!

Quelle merveilleuse légende pour une terre de poésie! Quelle curieuse coïncidence a amené Merline à me révéler une version différente de l'histoire que m'avait racontée Man Fita. De fait, je n'ai pas été au courant de tout cela. Mais il paraît, qu'en certaines circonstances pénibles pour les amis, mon intervention fut nettement bénéfique. Au début de mes années de secondaire, alors que l'on me taquinait au sujet de mes origines, Man Fita prétendait avoir ignoré l'existence de ce pouvoir mystérieux qui me venait de ma famille paternelle. Certains camarades qui souffraient parfois de migraine me demandaient de toucher leur front, de leur indiquer de bons trucs pour dérouter les maîtres embêtants. Je n'y prêtais guère attention. J'avais plutôt tendance à penser que tout phénomène naturel dérive des forces psychiques innées chez l'homme.

*
* *

J'ai écouté sans sourciller le récit brûlant de Merline qui m'a amené vers d'autres souvenirs. Toutefois je ne veux pas en discuter avec elle. Je me dis que c'est une affaire de famille. Aussi, lui laissais-je le champ d'action en lui proposant

de revenir le lendemain. Elle aura le temps de s'organiser. Toute à la joie d'avoir trouvé du travail, Merline s'enfonça dans les sentes herbeuses sans oublier de me demander de lui préparer un contrat. Je lui répondis que nous allions bien nous entendre et que j'étais content de sa visite. Le même rire léger et cristallin perçu à l'entrée de la roseraie me parvenait comme une bouffée d'air, et puis un vibrant au revoir. Père Gédéon, percuta, sans la moindre indécence, les mythes fabuleux de mon enfance. En ce moment de confusion, cette histoire de jarre mystérieuse m'imposa l'épreuve du doute. Je pensais aussi, comme les gens du pays, que Grand-Ma Fita doit avoir une vieille chaudière chez Sò Mansia. Cependant rien ne dévoilait son intimité si bien préservée des intrus. Elle arrangeait, comme elle l'entendait d'ailleurs, les secrets de sa vie en affublant l'autre dame qu'elle refusait d'être de ses propres illusions. Ainsi elle racontait d'une voix lointaine et mutine des légendes attribuées à d'autres personnes, qui, en réalité, n'étaient autre qu'elle. Telle que je la connaissais, rien ne pouvait plus m'étonner d'elle, ni sa discrétion, ni ses précieuses cachotteries que je trouvais géniales. Elle possédait le don de raconter à l'envers ce qui devait être dit à l'endroit et si finement qu'elle m'a poussé à découvrir un temps prodigieux de sa jeunesse.

Durant mon diaconat, je m'occupais de jeunes scouts et d'adolescents qui passaient les vacances d'été dans notre région. Man Fita venait bien souvent à ma rencontre. J'ai longuement goûté ces douces flâneries surtout lorsque ma main s'attardait dans la sienne. En ces rares instants j'étais redevenu son tout petit garçon, son seul Badio; je bénéficiais alors de ses rires et de ses railleries qui camouflaient ses tromperies et ses vérités et qui me délassaient après une journée

fatigante. Un jour, elle tomba malade et elle eut peur de s'en aller pour de bon. Elle m'appela à son chevet et me confessa, troublée, un fait stupéfiant qui, me disait-elle, la terrifie jusqu'à présent et lui cause des remords comme si la chrétienne, baptisée qu'elle est, avait commis un péché mortel.

Tout comme moi, Grand-Ma Fita aimait se baigner à la rivière à la tombée de la nuit. L'eau tiédie par les rayons du soleil couchant, on le sait bien, repose les nerfs fatigués; en outre, le corps autant que l'esprit a besoin de silence. Man Fita avait renoncé à faire ce qui lui était interdit dès le jour de ses vingt ans. C'est pourquoi elle utilise toujours l'eau du puits ou du robinet pour son bain et ses ablutions. Ce soir-là, alors qu'elle était seule, il lui semblait que le courant l'entraînait tout au fond d'un entonnoir. Elle pensait qu'elle se noyait parce que ses pieds étaient pris dans les racines des herbes d'eau. Mais il s'agissait de tout autre chose. Elle crut voir une longue chevelure l'entortiller si fortement qu'il lui était impossible de se débattre. Cette créature noire comme un corbeau lui triturait les jambes. Elle voulait se dégager de l'emprise, se soustraire aux attaques du monstre, mi-femme, mi-animal aquatique dont les nageoires ou les crocs la griffaient et lui déchiraient la chair. La douleur était si insupportable qu'elle a dû s'évanouir. Elle était peut-être morte, mais elle ne savait comment, de la vie ou de la mort, lequel de ces phénomènes l'avait ainsi assujettie et la faisait flotter dans des mondes inconnus. Elle se voyait bientôt entourée de sept femmes brunes. Leurs visages et leurs corps avaient gardé la verdure de la jeunesse. Leurs cheveux blancs comme le coton des ravines saupoudrées de brouillard balayaient ses cuisses d'un souffle qui apaisait la douleur jusque-là ressentie. Elle se rappelait avoir entendu l'une d'elles

s'écrier: "Je m'appelle Iris." À leur tour les autres répétaient: "Nous aussi, nous sommes Iris. Nous sommes tes amies, n'aie pas peur!"

Les sept femmes s'éloignaient. Je remontais, me disait-elle, les dédales du tunnel étroit et essayais de me frayer un chemin qui me paraissait éreintant et tortueux. C'était comme si le vent habitait les ruelles des basses eaux où je marchais sans pouvoir trouver la sortie. Avais-je dormi dans l'entonnoir tourbillonnant? Étais-je moi aussi une esclave des seigneurs de l'eau? Je ne savais rien de tout cela. Je me rappelais tout simplement que je suis restée trois jours, trois nuits au fond du cône d'ondes. Je me suis retrouvée, le matin du dernier jour, près d'une touffe de roseaux. Je me suis touchée instinctivement, pour m'assurer si j'étais la bien vivante Profita Belle-Anse. Mes mains allaient se poser spontanément sur les sillons laissés par la Simbi noire. Je courais tout droit vers la cuvette d'hortensias où j'ai dû glisser peut-être quand j'entendais quelqu'un lancer clairement et d'une voix courroucée: — Ne reviens jamais chiffonner mes cheveux. Je suis Hortense, la seule maîtresse de ces lieux.

Je me souviens d'avoir demandé à grand-mère pourquoi elle m'avait confié ce qu'elle croyait être une faute. Elle me répondit toute émue qu'elle n'avait pas le droit de penser à cette chose-la, qui, d'après elle, n'était pas du tout un mauvais rêve. Car aujourd'hui où elle m'en parle ainsi, elle y avait vu le doigt puissant de Dieu. Toi aussi, mon fi, tu dois le croire. Tu possèdes en toi une force mystérieuse. Moi, ta Grand-Mère, je te dis que l'Esprit vit là où le coeur est bon; là où l'amour et la charité se donnent la main, là où le monde pauvre et riche sait comment regarder le monde.

Grand-mère, la jeune fille noyée à vingt ans, émergée du bassin de joncs et d'hortensias, qui se croyait possédée de l'esprit malin et se jugeait coupable, portait le poids de ce passé et l'avait gardé comme une lèpre honteuse, tout au long de son existence. Il m'a fallu tout mon espace d'enfer et de paradis vécus pour apprécier ce trésor de bonté qu'elle est et toute la sollicitude, toute la vigilance dont j'étais l'unique bénéficiaire.

C'était comme si le même itinéraire poursuivi marchait de connivence avec nos doutes, nos erreurs et nos transgressions importunes. C'était comme si la part des choses révélées mettait en relief les contrastes et les apparences de notre univers fermé. Notre grammaire quotidienne se fait méduse verbeuse; elle a beau jeu d'exalter le plus-que-parfait des philosophies importées des ailleurs, de fustiger l'imparfait de nos rites, de nos croyances et de notre nature originaires pour nous transformer en parfaits prédateurs. Nous pourchassons des protecteurs fidèles comme d'autres dépouillent et crucifient les mythes de leur enfance.

Grand-mère sait comment et qui je suis; elle sait aussi de quels regards scrutateurs le milieu, ange et malin, juge ceux qui, d'après lui, ne s'adaptent pas à l'uniformité coutumière. Elle a lutté contre le visible et les forces occultes pour essayer de me protéger. Durant la ronde des errements où le mystère réclamait l'Enfant fugitif des plages, où chacun annonçait avec ironie que je me croyais l'Élu de l'Esprit invisible, que les dieux d'Afrique fâchés de mon refus se manifestaient en moi et faisaient de celui qui les rejetait un égaré, un bêtard, un gaga, que de l'avis de tous, j'étais le petit garçon pourri que des parents m'en-fou-ben dorlotaient trop, je fus béni à plusieurs reprises, exorcisé pour je ne sais quelle obscure raison par un

prêtre ami de Man Fita. En dépit de ces précautions je me voyais toujours entouré de présences que je trouvais amicales. Et j'ai pu par je ne sais quel stratagème, m'échapper plus tard des murs clos de la prison où j'étais enfermé. Je ne sais d'ailleurs de ma tante Ortize, de l'oncle Orphéus ou du grand-papa Osias, lequel des trois parlait un jour de l'héritage que j'avais peut-être reçu à la naissance et qui a fait de moi un enfant différent des autres, un enfant secret et mystique. Était-ce dans mon rêve de premier communiant que de tels propos harponnaient mes délires? Était-ce quelque songe antérieur et prémonitoire, rattaché à mon destin, qui me revient à l'esprit? Ce matin, surtout après la visite de Merline Brunet, l'évocation de Fatoumata Coumbassa retisse les fragments épars de ma vie d'enfant. Au hasard des chuchotements, j'avais appris qu'un ennemi audacieux avait expédié un grog rangé à l'ancêtre Soifaite dont parlait Merline. Celui-ci avait bu le rhum empoisonné en disant au jeune commissionnaire étonné: "Remercie ton père et annonce-lui que j'irai cette nuit même à sa veillée." Dès que le message fut transmis, l'empoisonneur fut pris de violentes coliques et tomba raide mort. La panique s'empara des campagnards qui, dès lors, attribuaient les pires méfaits, présents et futurs au mystérieux Soifaite Réguliomme Délice, premier du nom. Malgré les nombreuses personnes qu'il avait sauvées, guéries, épargnées des mauvais sorts, l'homme vivait en reclus. Sentant la fin approcher, le grand guérisseur fit chercher le curé du bourg. Celui-ci rentra au presbytère, fort édifié de sa visite. Il proclama hautement que Soifaite Réguliomme Délice était un saint ermite et non un suppôt du Diable. Que ce soi-disant loup-garou, ce sorcier malfaisant lui avait fait le plus grand bien. Il ne souffrait plus de ses crampes d'estomac; en outre, il traînait des pierres au rein

après deux opérations et voilà que l'examen de son médecin traitant ne révélait aucune trace de cette maladie. Ainsi ce curé devenait l'ami d'un personnage méconnu, de celui qu'il assistait pendant ses derniers moments. D'après le religieux, Soifaité Régulionne Délice était victime de l'hystérie collective qui condamne sans discernement la part de bien et de mal cachée au coeur de chaque homme. Son bannissement était dû à l'incompréhension, à la peur du marginal et de l'inconnu.

11

Merline Roukiata a pénétré au coeur de mon problème. Elle a déchiffré ce passé tabou qui me recouvrait d'un linceul. Je cherchais désespérément mon pays parmi les ombres et les songes. Pourtant, depuis quelque temps le monde s'améliore malgré l'annonce d'une émeute heureusement avortée. Marmotel Telléus, haineux et vindicatif, en voulait à tous les Anselais qui l'avaient mis à l'index. Cela fait deux mois qu'il avait fomenté une révolte en payant grassement, au dire d'Iléné, de mauvaises graines de garnements. Pauvres jeunes! Pris de remords, ils ont tout avoué et ont promis de travailler aux champs pour réparer les dommages. On a pu ainsi surveiller étroitement les allées et venues suspectes de l'ancien instituteur. Cela s'est fait depuis qu'un des chiens de garde du presbytère avait pris de la saucisse et est mort empoisonné. Telléus avait sans aucun doute l'intention de nous tuer, Iléné et moi. Et il guettait le moment propice pour nous abattre tous les deux. Un soir de février, nous avions une réunion au presbytère. Telléus fut pris au piège mortel qu'il nous tendait. Il tomba du haut du tamarinier où il s'était caché pour accomplir son forfait. Une branche trop sèche a craqué et c'était la fin de l'homme. On a trouvé un revolver à côté de son corps. Iléné Délice avait commenté cette chute tragique à la manière des gens du pays. Il me disait avec assurance: "Ce coup-là, c'est l'oeuvre du Vénérable Soifaite Délice. Personne ne peut toucher à un seul de tes cheveux. Tu es un homme de Dieu, Père Gédéon. Tu es aussi protégé par les

Esprits de la Terre, du Ciel et des Vents. Je sais que les scorpions restent éternellement des scorpions. Laissons le temps agir. Les scorpions se mordent toujours la queue. Ils vont se mordre, les uns les autres. Qui vivra verra!"

J'avais dit à mon camarade que mourir c'est passer d'un état à un autre état, que toute chose meurt. Il me répondit que cela est vrai, mais cela n'empêche que Telléus a bel et bien mérité son châtement.

Cet incident était survenu à la veille du baptême d'un nouveau bateau qui dessert maintenant les ports de l'Anse du Clair-Jérémie-Port-aux-chances. La fausse alerte s'en était allée et la fête avait eu lieu. La plage regorgeait de monde. Même les vieux impotents, habituellement retenus au lit par des rhumatismes chroniques, s'y étaient rendus. Pourtant les désagréments n'étaient pas tout à fait supprimés. Les pêcheurs des rives de Grande-Anse avaient décidé d'offrir des bacs bénits à Maître Agoué à la même occasion. La nouvelle fit le tour de la région. L'instituteur avait raconté que le Père Gédéon pratiquait les anciennes croyances et qu'il continuait à servir le Diable comme ses parents. L'Église de Rome s'en était mêlée. Tout est rentré dans l'ordre après une enquête minutieuse. Ceci m'a valu l'envoi de mes prothèses, mes deux mains magiques, disent les enfants de nos côtes. Mais on n'est jamais sûr de rien dans ce pays glissant justement appelé Tè-glise. Chez nous, les langues, les mentalités, le pouvoir glissent à gauche et à droite, de façon imprévue. La boue vous colle aux semelles. Vous patinez, vous suivez la danse que la vase vous impose et vous glissez jusqu'à la chute.

Ce mauvais rêve, il semble que Telléus l'avait édifié, pour s'opposer au travail des petits paysans ambitieux et prétentieux qui se croient intouchables parce

que le monde les regarde comme des bon-Dieu.

Depuis l'enfance j'aimais bien admirer la flottille des barques polychromes, giclée chantante d'oriflammes ailés, gerbe de lampions luminescents, qui partaient en mer et jetaient dans les flux lunés, fleurs, gâteaux, pain, sirop, riz, kola, liqueurs fortes et autres délices pour nourrir les esprits des eaux. Pour moi, c'était à la fois, la fête des vagues, la fête des yeux de l'Anse du Clair, la fête de la mer. À la vérité, c'était une coutume admise, une joyeuse randonnée pratiquée annuellement par des générations de pêcheurs, ces dayivas courageux qui invitaient les gens à partager des agapes rituelles, à témoigner leur reconnaissance aux divinités de la mer. De même que l'on asperge d'eau bénite les maisons neuves, que l'on parfume les morts avec l'encens pour leur ouvrir le chemin, on bénit aussi le vin et le pain nouveaux. Pourquoi pas les bacs d'offrandes à la mer? Je me souviens que mon conseiller spirituel, le père Jean Petit-Frère, l'avait fait lors de l'ouverture de la boulangerie, "Le Bec sucré". Il avait donné la bénédiction au commerce de pains et de pâtisseries qui appartenait aux Dumas pour attirer les grâces divines et la prospérité. Personne ne trouve rien à redire dans les sociétés dites civilisées favorables à une telle pratique. Dès qu'il s'agit d'un peuple appauvri que l'on dit vaudouisant, l'aspect social des traditions de même que celui de votre horizon familial est altéré par d'autres sens. On vous enseigne à mépriser, à craindre un pays où c'est le diable qui gouverne et non le bon Dieu de l'Église catholique. Et l'on vous pousse à jouer le Colin-maillard pour vous détourner des croyances premières qui sont la marque de votre histoire et de votre culture.

Je suis de la génération des prêtres à l'esprit ouvert. Je suis membre d'une

société chrétienne accessible aux différents courants spirituels qui se partagent le pouvoir du monde. Je pense que le vaudou n'est pas une mauvaise chose en soi. C'est plutôt la pratique attribuée à cette religion qui est déviante. On y relie tous les maux inimaginables venus de causes dites surnaturelles. Ce qui marginalise rites et communautés, cultes et modes de vie, richesse et développement d'une même collectivité. D'ailleurs les boussetabacs seront toujours des boussetabacs. Quand on plante le millet et le riz, ces oiseaux nuisibles ne dévastent-ils pas toute la récolte comme les fomentateurs de trouble? Et l'écho se répand qu'un voisin jaloux et malfacteur a envoyé des bossous faire le dégât. C'est comme si chaque Anselais de chez nous n'a d'autre but que le mal, qu'il se promène nuit et jour, son petit autel sous le bras, sa lampe éternelle dans sa mallette pour entrer en contact avec les dieux maléfiques. Nous sommes heureusement loin de ces inversions quasiment supprimées d'un mysticisme perçu avec d'autres yeux, culte que d'éminents ethnologues ont évalué selon l'éthique moderne de la socialisation, de la culture et de l'éducation.

Quelque chose m'avait frappé chez mon grand-père. Il priait et méditait longuement avant de soigner ses patients. Il se servait de plantes médicinales rares et les donnait aux gens qui le consultaient. Quand j'étais malade il me faisait boire du thé de gingembre, appliquait des compresses de feuilles d'oranger sur mon front, mes yeux; ma fièvre tombait, ma toux se calmait. Quand mon ventre était très irrité, il me soignait en me faisant prendre de la tisane de gentiane et de chiendent. Ce précieux héritage que grand-papa Soifaite transmettait à ses patients, il disait que cela venait des dieux qui habitent les pays des quatre vents, des esprits éclairés qui

écoutent ses prières. Il disait bien souvent que le souffle de la mer et de la terre soulève les demandes, emporte le mal physique et moral vers les sept horizons tranchés, unis, rattachés au corps de l'homme doublement comme les doigts de la main droite et de la main gauche, les orteils du pied droit et du pied gauche, les pieds qui voyagent, cherchent et trouvent la voie, les sept fenêtres du visage, c'est-à-dire les yeux qui voient, les oreilles qui entendent et enregistrent les messages de la brise et de la bise, les narines qui sentent les odeurs, la bouche qui goûte le salé, l'amer, le fade et le sucré pour nourrir le corps. Il disait que le vrai temple de l'esprit, c'est l'âme saine et sereine. Il disait aussi que cette force et ces valeurs patriarcales, venues des mondes visibles et invisibles, se greffent à l'étrange duel de l'amour et de la haine.

Je suis prêtre et je suis Noir. Je suis natif d'un pays soudé à mon nombril et à mes entrailles. J'y suis revenu comme une tortue fidèle à ses habitudes qui retourne à la même place pondre ses oeufs. J'aime ce pays tortueux, encore plein d'animosité et de fiel, prompt à la riposte et à l'amitié, riche de toutes les saveurs, toujours jonché de roses épineuses. Il reste l'inconnu pour l'étranger, désireux d'exploiter ses territoires secrets. Je suis un prêtre noir, un baptisé de l'église catholique, un homme qui peine, qui lutte et qui cherche sa vérité. J'agis en guérisseur des âmes et du corps. Et mes chefs religieux jugent que je fais fausse route, les fanatiques m'accusent d'accaparer le monde. J'agis en Noir, je mange et je danse avec les Noirs, ceux de ma race me croient plus ou moins possédé du démon. S'il m'a été donné de guérir les gens qui viennent à moi, si je canalise les douleurs morales et physiques par un simple toucher, ce n'est que pur hasard;

d'autres ont reçu le même magnétisme, la même science du corps associée à celle de l'esprit qui guide la main des médiums. Je ne me sens pas un miraculeux, ni un illuminé qu'on exalte et qu'on loue. Je ne suis pas sûr de ce pouvoir qu'on m'assigne. Je suis sûr d'une chose merveilleuse. J'aime ma terre douce-amère qui n'hésite pas à marcher à contre-courant pour réapprendre à vivre.

C'est comme ça le monde de ma région de nulle part. Ce monde est habité d'ombres décharnées qui végètent à longueur de nuit et de jour dans un silence hanté de carêmes millénaires. C'est comme ça le visage de ma terre et de mon pays. Le matin, une immobilité soudaine le berce de vagissements exsangues, l'étreint de suavités lascives et trompeuses. Le soir, des lames légères agitent son tronc dormeur, y courent comme une traîne de poussière et de vent, et puis la mer, grosse subitement, soupire jusqu'à l'arrivée de la nuit. Le lendemain, on se réveille impuissant aux cris répétés de: "un bateau en péril". C'est le nordé qui fait rage. La mer démontée rugit, crache sur la jetée et la côte les petites embarcations locales, éventre les gros transporteurs de denrées, ébranle leurs carcasses jusqu'à les faire craquer. Vous n'apercevez rien d'autre, et cela durant une bonne quinzaine que la masse d'eau canine, furibonde, sonore et haletante qui menace la terre et l'horizon. Les vagues dressées comme des murailles hurlantes montent, descendent, zigzaguent en tous sens, se confondent aux bancs des nuages noirâtres, à ce ciel sans limites qui barre d'un bout à l'autre le temps et l'espace du monde. Des rafales de pluie, de bise et de brume, froides, aveuglantes, se croisent, s'entrelacent, dansent avec le fouet du nordé sur les toits geignants, dans les rues épouvantées, devenues en la circonstance, de véritables torrents démoniaques qui avalent toutes les

créatures imprudentes qui poussent leur hardiesse et leur débilité en mettant le nez dehors. Les rivières affolées, bêtes aux aguets, se dévorent, démangent l'attente et la mémoire; ni date, ni nature, ni homme attentif ne retient l'heure; le pays suspendu ne parle plus d'avenir, ne rêve plus, dort mal, n'évalue rien, dépassé par ce mal dense et informe qui l'étrangle et le meurtrit. Toutes les eaux conjointes au ventre cornu tournent à la dérive, brassent les chemins, inondent les jardins proches des rives, gonflent les ravines, les étangs et les mares, chavirent tout sur leur passage, odeurs saines et puanteurs, déboires et plaintes, et emporte toutes ces déchirures à la mer. Et cette mer, elle-même, louve déchaînée, si belle et si sauvage, qui ne garde jamais des crasses dans ses gorges souterraines, se met à vomir en même temps que les pluies ruminantes, lentes et continues, un déluge de bêtes mortes, d'arbres, de branchages arrachés aux champs, régurgite la récolte toute providentielle de café, de maïs, de cacao et de palma-christi qu'elle a extraite de la panse des navires exportateurs. Tout ce déchainement ventriloque de l'hydre bergère qui se fait vassale des eaux et des vents impavides musèle le temps humain, producteur et consommateur, castre l'angoisse et la fureur de ce coeur temporel désarticulé, témoin et serf, qui doit payer, de corps et d'esprit, un dû inévitable aux dieux créanciers de la Caraïbe perlière, fauve et nourrice des flots. Cueillette inespérée, le miracle de la mer frondeuse qui défrise l'humeur maussade des uns et des autres, remplira, durant des jours d'abondance, le garde-manger et les poches des travailleurs de la côte.

Toute cette masse d'eaux douces et salées des temps du nordé, toute cette noyade de maisons pleureuses sous les gouttières des nuées et des tôles chantantes,

qui se replie, se déploie comme les coiffes des soeurs monfortaines en adoration devant la Sainte Face du Christ, toute cette nature changeante qui n'en peut plus de gémir, qui redevient calme après la rage du vent, c'est mon pays de tourments et de rêves. Un pays immobile de mer et de montagnes, lové de gazouillis de brises nocturnes, un pays marâtre qui a happé, broyé la fine adolescence des filles de ma génération autant par l'infamie que par la mort.

Dans mon rêve, elles sont toutes là les filles de ma jeunesse studieuse. Au-dessus de leurs pupitres bûcheurs sagement alignés, palpite l'étoile des cornettes ailées, l'imposante Mère Supérieure, Jeanne de Saint-Sauveur, divinement drapée de blanc. Cette femme extraordinaire parle au jeune homme que j'étais, un jour de fin d'année scolaire. J'avais accompagné mes soeurs Liette et Célicia à l'École de la Providence pour les aider à ramener leurs livres et cahiers à la maison avant la remise des diplômes. La Religieuse disait des choses gentilles dont je ne me rappelle plus un mot, mais chaque syllabe me rendait heureux. Sa grande bonté se nichait dans les puits de deux prunelles mi-sévères, mi-rieuses, si transparentes qu'elles vous sondaient et vous perçaient jusqu'à l'âme. Et dansait, en virevoltant, le frou-frou léger des jupes pimpantes qui longeaient les galeries du couvent. Je nous revoyais, comme si c'était d'hier, parmi ces jupes si amples que je m'imagine encore que l'on pourrait bien s'y cacher, pour voir se multiplier à l'infini, l'oeil du Dieu consolateur et guérisseur des petites comme des grandes peines.

Ma douce et charmante soeurette, ma camarade de jeux, alors âgée de seize ans, chantait les louanges de ma Bonne-Mère Jeanne. Elle, qui cajolait le souhait de se faire nonne fut emprisonnée le jour même de mon arrestation. Elle fut

harcelée, battue, violée et violée comme tant d'autres jeunes. Relâchée un an après son incarcération, Célissa revenait chez nous pour donner naissance à Sylène. Elle en est morte, emportée autant par la boue des horreurs et la honte que par les nombreuses complications survenues durant l'accouchement. Une religieuse de l'Hôpital Saint-Antoine remettait Sylène à marraine Ortize qui a dû en prendre soin et l'élever jusqu'à mon retour au pays.

Pauvre soeurette, pauvre Célissa! Je l'entends de si près et de si loin. Elle palpe mes mains pour annoncer comme un présage ce qui fut notre drame, notre rêve et notre histoire. Tous les gars étaient fiers d'elle. Tous les camarades connaissaient les enjeux de ces va-et-vient tumultueux et dévastateurs. Mine de rien, l'on se mettait hors de portée du déshonneur parce qu'une jeune tourterelle sauvage calmait nos têtes hurlantes en nous entraînant sur les sentiers de l'imaginaire. Je l'entends de si près et de si loin qui nous disait à sa manière ce que nous fûmes.

tant d'années naufragées.

et puis rien dans la mémoire.

et puis rien dans le coeur,

pour panser la Rose des vents fauves

qui veille le cher pays à genoux.

Ma patience sereine. debout.

regarde s'avancer. dans la grâce et dans la sagesse.

Le Nouvel Enfant du pays d'hier.

Ce matin, la vie secrète de mon pays a remonté la grève ardente des risques.

Elle a vu grandir, vieillir, émigrer ses enfants. Mon coeur s'accroche encore aux éclats de nos voix enfantines, écoute s'avancer les babils puérils des jeunes et vieux de la maison d'autrefois. Je revois maman Ortize qui descendait dans la cour. Elle inondait d'eau claire et d'écume savonneuse deux enfants boueux afin de mettre de l'ordre dans le désordre.

Au demeurant, ce plaisir du désordre qui, d'après elle envahissait nos corps emplâtrés et méconnaissables, rafraîchissait des petits cerveaux échauffés par leur projet de bâtisseurs de villes thermales. Nos maisons d'eau et de terre gluante, soutenues par des piquets de bois mal enfoncés au sol, avaient l'air de falaises érodées, tellement le poids disproportionné de la glaise mouillée déhanchait les cordons noués autour de ces poteaux malingres dont nous nous servions pour remettre en équilibre les murailles branlantes. Nos visages piteux à voir méritaient certainement la désapprobation adulte. Par contre nous jouissions goulûment du bonheur profond d'avoir pressé, caressé, poli de nos mains cette glu malodorante et visqueuse sans vraiment faire fusse route. Nous étions toute la boue de la cour et des mares, mais nous étions aussi toute la splendeur des enfantillages tolérés, toute la gloire des rêves et des espoirs de nos parents. Les rires détrempés de bonhomie, qui nous accueillaient ainsi parés de gris terreux, égrenaient ce temps éducateur de leçons de bienséance fragmentaires et maladroites. Nos pères et nos mères préféraient, de loin, nous voir plongés dans la glaire des bonnets chinois qui nous donnaient des grattelles et nous gratifiaient de rougeurs insupportables, obligeant ainsi notre persévérance à renoncer à de telles expéditions torrides et carnassières.

C'était plutôt mieux les équipées sur la côte que regarder ces enfants, statues vaseuses et puantes, s'absorber dans une tâche préoccupante qui leur enlevait le bon sens pratique. Nous nous disions que les balades au bord de mer étaient bonnes pour les yeux et les poumons de nos clients imaginaires, de multiples petits tontons ou poupées de cire séchés et durcis qui, dans ce mini-théâtre de nos fantaisies, devenaient des malades en convalescence. Nous les promenions dans une petite brouette de bois surchargée où nous gardions tous les trésors recueillis durant nos sorties. Nous ne redoutions pas les cloches gélatineuses et urticantes des méduses. Pour nous, elles venaient des églises de la mer. Elles étaient la coupe de vin violacé, l'hostie cristallisée, la poche oblongue d'eau verte, la jarre de lune pastellisée d'argent, le globe de l'ostensoir d'or que les dieux jaloux apportent au soleil des côtes solitaires pour la joie des enfants curieux. Elles étaient aussi des prophétesses voilées sous des parapluies d'algues que la main maladroitement des pêcheurs découvre et châtie en les faisant sécher sur le sable chaud.

A dire vrai, nos yeux d'enfants, chatouillés de rêveries alcalines que la ronde moqueuse de la savonnade maternelle affutait, décantait, épurait de mille buées noirâtres, de mille traces carminées, croquaient pourtant avec défi les bulles nomades de la boue ou les cloques hydroméduses qui traversaient nos pores et piquaient nos corps dans tous les sens. De tous temps le rude périple de notre enfer et de notre paradis n'avait été que rétrospective. Car tout concourt à regarder, à faire regarder, à faire voir les lieux infranchissables d'un pays de découvertes et d'un temps courageux à découvrir. Comme quoi le temps de l'oppression qui blessait le temps couvé de l'enfance aveugle et le temps fermé de l'adolescence, tous deux

privés de la fraîcheur de vivre, baille d'ennui à l'heure qu'il est, s'acharne contre ses propres ombres. Ainsi le miroir émiété des espaces libres qui autogère le monde dantesque et paradisiaque de l'Anse du Clair se place à la gauche de Dieu et réintègre momentanément ses états de grâce.



À ce stade de mon retour dans mon royaume retrouvé que j'écoute respirer, les yeux grands ouverts, m'apparaît soudain l'un de mes petits orphelins. Il tient contre sa poitrine deux grandes boîtes de carton d'où débordent des petits sacs de caoutchouc aplatis de toutes les couleurs. Derrière lui viennent une vingtaine d'enfants qui transportent des décorations, des jouets et des tiges de roseau. Tout à coup, toute la bande silencieuse majestueusement escortée de Sylène qui me paraissait fort désappointée, fait irruption dans la salle. Ma chaise trébuché, frappe au passage tout ce qui est à sa portée, enfants, rubans, bannières, drapeaux, perches de bois, me renverse les quatre fers en l'air, malencontreusement entortillé, sur l'une des tables de la pièce, dans un tel fracas que le brouhaha inattendu déclenche l'hilarité générale. Où avais-je la tête? J'avais complètement oublié que nous avions tous convenu de gonfler des ballons et d'en faire des bulles légères qui pirouetteraient au vent. Tout devait être prêt pour les festivités du lendemain. Nous nous sommes mis aussitôt au travail car il fallait préparer dignement la rentrée du monde fabuleux de l'enfance orpheline dans les climats quotidiens de la vie paisible. Dès lors, les bouches incurvées des grands gaillards se sont ingénérées à

arrondir des sphères de rêves. Les petites mains prestes et fureteuses ont enfilé des cercles et des arcades de bulles captives, qui, délivrées, voyageront librement dans le dimanche carillonneur où l'on verra sortir de chez eux même les impotents et les sédentaires. Nos yeux éblouis d'amour et de confiance survoleront le temps d'une Caraïbe encore endolorie. De l'arrière-plan des collines bleutées et des vagues rétives, l'Anse du Clair, désarmée, indécise, mais heureuse et tremblante comme une jeune épousée, regardera s'éveiller d'autres espoirs, d'autre songes, d'autres paysages humains. Le temps, qui a mesuré la honte et l'infamie, fut rude, atroce et virulent. Mais, à cette veille de fêtes, toute la contrée est en liesse.

Qu'advienne l'horreur de vivre dans un avenir à double tranchant, qu'advienne la douceur de croire, tous autant que nous le sommes accrochés à une oeuvre commune, nous pouvons graver nos noms au cycle des rêves habitables, nous, qui vivons dans des temps suspendus entre la foi et l'angoisse, sommes pour la même douleur et pour les mêmes luttes, habitants visibles, et invisibles d'une terre belle et malmenée.

Au seuil de la porte entrebâillée, Iléné, le bras droit en écharpe, me fait signe. Je savais que mon camarade avait été attaqué lors d'un dernier chargement qu'il rapportait à l'Anse du Clair. Les jeunes qui s'étaient attachés à lui et qui l'estimaient l'invitent à entrer. Iléné me prend à part et murmure que cela ne donne rien de troubler nos enfants avec nos soucis et nos problèmes d'adultes. S'avançant vers eux, il dit tout haut:

— Vous le voyez, les amis, j'ai glissé sur une méchante peau de banane mûre et je me suis fait mal. C'est pas drôle, hein!

- T'as pas assez fait attention, de répondre le plus jeune de mes bambins.
- Ça, c'est vrai! Je regardais le ciel pour voir si la terre était couverte et j'ai glissé, voila! Tu as raison, petit; il faut faire bien attention. Mais, pardon! Je suis tellement content de vous voir tous si bien portants que je manque à mes devoirs. Je vais, de ce pas, saluer Man Fita et madame Ortize et leur présenter mes respects. Au revoir, Gédé! Au revoir, mademoiselle Sylène. À demain, les copains!
- Au revoir, Iléné! Vous les trouverez sous le tamarinier. Elles sont derrière la maison, comme d'habitude, lui dit Sylène.
- Merci, mademoiselle, je sais où elles sont.
- Est-ce que Grand-Ma Fita sera à la fête, d'ajouter le garçonnet?
- Bien sûr, mon p'tit, lui a répondu Sylène. C'est elle qui va lancer le premier ballon dans le ciel.
- Ah oui! Elle est toujours jeune alors, Man Fita? J'ai hâte de voir demain.

Le gonflement des ballons achevé, Sylène ramena les enfants à l'orphelinat. À nouveau, je fus seul, déjouant le malaise intime de mes jambes tortueuses, déjouant la nuit ouverte sur mes cauchemars qui rôdent comme des fantômes ambulants.

Bientôt la maison silencieuse réintègre son gîte ensommeillé et me regarde avancer sur la route des défis. Je laisse les heures me mesurer lentement. Je laisse mes veines boursoufflées de cris d'ombre sonoriser les langages de ma tendre enfance, comme si tout ceci eut été la dérive d'une rafale soudaine qui n'a pas oublié son temps de vivre. Je redresse mon échine rechignarde et j'attends que la sagesse des effluves riveraines me récupère, m'habille et me parfume du dedans comme du

dehors. Sur la crête et alentour de la baie, les sentiers de mon Anse du Clair, longuement alourdis d'échos pervers, de querelles sourdes, de trahisons bélières, hibernent leur esprit et leur coeur dans les ramures brumeuses d'une brise pudique. Ce pays de chaos a tellement apprivoisé les génies de ses ruses et de sa douleur qu'il ne se rappelle plus combien fut fastidieuse, pour tous, la crainte de vivre hors de l'intelligence et de la loyauté.

Bientôt minuit! Comme je l'avais fait tant de fois, je redescends vers la mer. Prétex-te à nous raconter, elle et moi, toutes nos vies apparentes et feintes, vécues et assimilées qui flottent au-delà des berges habitables du songe insulaire. Elle est toujours là, ma mer, dépassée autant par la saga haletante de ses vagues que par la tornade de mes rêveries. Sa mystérieuse somnolence et son impétuosité inattendue me dépassent, me subjuguent, fouillent mes jarres secrètes et me ramènent à l'estuaire de son ventre hybride. Cette nuit, elle me propose encore un tour d'horizon dans notre univers caraïbe, si foisonnant d'émotions bohèmes et de mythes irréversibles. À cet instant hasardeux où j'entends défeuiller son monde aigre-doux, mon coeur iodé accouche de mille et une horreurs sanglantes. J'ai beau détourner les yeux. Elles sont là, elles se pressent, toutes les ombres, longuement interpellées. Elles me suivent pas à pas. Les voici qui accourent, qui pleurent, qui hurlent! Elles se retournent dans la fantasmagorie de mes carêmes d'enfant et crient vengeance! Je suis, à nouveau, le théâtre simiesque d'une jungle bêlante où l'idiotie grégaire du pouvoir et de la défaveur amasse contre tous et chacun, la froide sauvagerie de la révolte, la sinistre incandescence des charivaris intérieurs. Me soutirent, comme étal de marchandise informe, la carnivore bêtise humaine et la houleuse

incommunicabilité entre frères et soeurs de sang, qui plus que jamais, font bon ménage. Mon pays espère se débarrasser de cette atroce affabulation pour prendre le contrôle d'un présent moins menaçant et plus généreux. Comme tout le pays de l'Anse du Clair qui dialogue dans la dangereuse version de ces songes, je me tiens lieu d'estime et d'honneur.

Au-delà de l'écran de mes rêveries, le spectacle fige le cadre du voyage: l'Anse du Clair suffoque sous l'asphyxie de la peur et de la démence. Quel messie nouveau, doté de miracle et de passion mystique, assumera la charge d'une Terre en quête de survie et d'amour? Quels chemins, exilés du purgatoire et de l'enfer des fausses mémoires, seront les nouveaux phares des héritiers d'un paradis gangrené par la surdité et l'incohérence?

Moi, Délice Gédéon, prêtre, guérisseur d'âmes, LeCroyant au service de l'Invisible, je porte déjà les pas vers l'âge où l'on ne pleure plus sur soi-même. Je ne m'étonne de rien. Je ne crains guère l'absence et le vide des mondes à recettes. L'histoire que j'ai racontée fait table rase des vents irritants de la lâcheté du vieux Caïn incurable qui sommeille en chacun de nous.

Mon pays est encore le passager d'un bateau hasardeux qui gère les fantaisies de sa carapace écumante. Il arpente patiemment les falaises de sa Caraïbe studieuse qui éclate de rire en feuilletant une histoire à venir qui n'est pas encore perdue.

“Au-delà du mauvais rêve, me contait Man Fita, il y a la foi et le souffle de l'esprit passeur. Ne pleure pas trop fort. Sinon tu les chasseras de la maison.”

Rentrons et dormons! Pour bâtir l'Honneur, nos morts et nos ombres ont

déjà payé le prix du sang. Laissons le silence pénétrer nos yeux et nous serons investis de force et de paix. Laissons le chant secret de notre propre voyage apprivoiser notre quête d'absolu et nos cris d'appel vers le vieux pays de nos songes. La nuit patiente veille à la table des grâces. Le temps invisible dilate nos cœurs sereins et garde l'entrée des verts jardins. Rentrons et dormons!

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, Jean-Michel et GOLDENSTEIN, Jean-Pierre, *Linguistique et discours littéraire: théorie et pratique des textes avec des études sur Beaumarchais*, Paris, Larousse, 1976, 351 p.
- ALEXIS, Jacques Stephen, *L'espace d'un cillement*, Paris, Gallimard, Collection L'Imaginaire, Préface de Florence Alexis, 1959 et 1983, pour la préface, 346 p.
- ALEXIS, Jacques Stephen, "Où va le roman" dans "Prolégomènes à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens", *Présence Africaine*, no° 13, avril-mai, 1957, pp. 81-101.
- ALEXIS, Jacques Stephen, "Prolégomènes à un manifeste du réalisme merveilleux des Haïtiens", *Présence Africaine*, Éditions du Seuil, 1947, no° 8-9-10, juin-novembre 1956, version anglaise, pp. 249-275.
- CARDONNE-ARLYCK, Elisabeth, *La métaphore raconte*, Pratique de Julien Gracq, Paris, Klincksieck, 1984, 259 p.
- BACHELARD, Gaston, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Librairie José Corti, 1942, 221 p.
- BACHELARD, Gaston, *La poétique de la rêverie*, Paris, Presses Universitaires de France, Bibliothèque de philosophie contemporaine fondée par Félix Alcan, 4^e édition, 1968, 183 p.
- BACHELARD, Gaston, *La Terre et les Rêveries de la volonté*, Paris, Librairie José Corti, 1948, Paris, Librairie José Corti, 1958, 407 p.
- BARTHES, Roland, *Le degré zéro de l'écriture. suivi de Nouveaux essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, 187 p.
- BARTHES, Roland, *Poétique du récit. sous la direction de Gérard Genette et Tzvetan Todorov*, Paris, Les éditions du Seuil, Collection Points, 1977, 180p.
- BARROS, Jacques, *Haïti. de 1804 à nos jours*, Tome I, Paris, L'Harmattan, 1984, 486 p.
- BARROS, Jacques, *Haïti. de 1804 à nos jours*, Tome I, II, Paris, L'Harmattan, 1984, 429 p.

- BREMOND, Claude, "La logique des possibles narratifs" dans "Recherches sémiologiques, L'analyse structurale du récit, *Communications*, no° 8, 1966, 171 p.
- CERTEAU (de), Michel, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Présentation de Luce Gérard, Paris, Éditions Gallimard, Collection Folio-essais Inédits, 1987, 210 p.
- CHANADY, Amaryll Béatrice, *Magical Realism and the Fantastic. Resolved Versus. Unresolved Antinomy*, New York & London, Garland Publishing Inc., 1985, 183 p.
- DURAND, Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'Imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, Collection Études supérieures, 1969, 550 p.
- EVE DI CHIARA, Catherine, *Le dossier Haïti. Un pays en péril*, Préface de Léopold Sedar Senghor, Paris, Tallandier, 1988, 481 p.
- GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, Collection Poétique, 1972, 286 p.
- GROUPE MU: DUBOIS, Jacques, EDELINE, F., KLINKENBERG, J.M., MINGUET, P., PIRE, F., TRINON, H., *Rhétorique générale. langue et langage*, Paris, Larousse, Éditions françaises Inc., 1970, 206 p.
- HALE, Thomas, A., *Les Écrits d'Aimé Césaire. bibliographie commentée*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1978, dans numéro spécial des Études françaises, vol. 14, no°3-4, octobre 1978, 308p.
- HERSKOVITS, Melville, J., *Life in a haitian valley*, New York, Octagon Books Inc, 1964, 350 p. Index follows page 350.
- LAROCHE, Maximilien, *L'image comme écho*, Montréal, Les Éditions Nouvelle Optique, 1978, 346 p.
- LE GUERN, Michel, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Librairie Larousse, 1973, 126 p.
- MALLARMÉ, Stéphane, *Oeuvres complètes*, édition établie et annotée par Henri Mondor et G. Jean d'Aubry, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1984, 1659 p.

- OLLIVIER, Émile, *Mère Solitude*, Paris, Éditions Le Serpent à Plumes, 1994, 241 p.
- PAZ, Octavio, *Conjonction et disjonction*, Barcelone, Seix Barral, S.A. Bibliothèque Brève, 1991, 189 p.
- PETERSON, Michel et BERND, Zila, *Confluences littéraires. Brésil-Québec: Les bases d'une comparaison*, Montréal, Les Éditions Balzac, Collection L'Univers des discours, 1992, 310 p.
- PIERRE, Claude Clément, *Présentation des Gouverneurs de la Rosée de Jacques Roumain*, Port-au-Prince, Imprimerie Gérard-Marie Tardieu, Édition Areytos, 1992, suivie de la nouvelle édition du roman.
- PRÉCLAIRE, Madeleine, *Une poétique de l'Homme, essai sur l'imagination d'après l'oeuvre de Gaston Bachelard*. Belgique, Les Éditions Desclée et Compagnie, Tournai, Les Éditions Bellarmin, Montréal, Hier-Aujourd'hui, Section de Philosophie, Collection dirigée par les Facultés de la Compagnie de Jésus à Montréal, no^o3, 1971, 164 p.
- RICOEUR, Paul, *La métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, Collection L'Ordre philosophique dirigée par Paul Ricoeur et François Wahl, 1975, 494 p.
- RIFFATERRE, Michael, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, Columbia University, Présentation et traductions par Daniel Delas, 1971, 364 p.
- ROUMAIN, Jacques, *Gouverneurs de la rosée*, Paris, Les Éditeurs Français Réunis, 1976, 219 p.
- ROUMAIN, Jacques, *Gouverneurs de la Rosée*, Port-au-Prince, Haïti, Éditions Areytos, Imprimerie Gérard-Marie Tardieu, Nouvelle édition précédée d'une présentation de 24 pages par Claude Clément Pierre, M.A. Lettres françaises, Université d'Ottawa, 1992, 167 p.
- SAINT-AMAND, Edris, *Bon Dieu Rit*, Paris, Hatier, Collection Monde Noir, Poche, sous la direction de Jacques Chevrier avec la collaboration de Paul Désalmand, 1988, 255 p.
- SARTRE, Jean-Paul, *L'Être et le Néant, essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 1943, 692 p.
- TESNIÈRE, Lucien, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 2^e édition, 1959, 670 p.

TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose. choix. suivi de nouvelles recherches sur le récit*, Paris, Éditions du Seuil, Collection Points, 1978, 188 p.

ZÉRAFFA, Michel, *Personne et Personnage: Le romanesque des années vingt au années cinquante*, Paris, Éditions Klincksieck, 1969, 494 p.

ZUMTHOR, Paul, *Écriture et nomadisme. Entretiens et essais*, Montréal, Les Éditions de l'Hexagone, Collection Itinéraires, 1990, 162 p.

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE I

Introduction		1
Chapitre 1: Les théories liées à l'imaginaire		7
Chapitre 2: L'image littéraire		21
Chapitre 3: Construction de la métaphore du titre: <i>Les yeux de l'Anse du Clair</i>		30
Chapitre 4: Historicité, mythe et réalisme merveilleux		55
Chapitre 5: Conclusion: De la dérive à la source du rêve		68
NOTES		77

PARTIE II

Roman: *Les yeux de l'Anse du Clair*

Chapitre 1		1
Chapitre 2		9
Chapitre 3		24
Chapitre 4		36
Chapitre 5		40
Chapitre 6		49
Chapitre 7		60
Chapitre 8		74
Chapitre 9		88
Chapitre 10		106

Chapitre 11	124
BIBLIOGRAPHIE	141